





DGCL

A

+157053

'C. 1197535



[Handwritten signature]

SOUVENIRS DU PAYS

DE

SAINTE THÉRÈSE



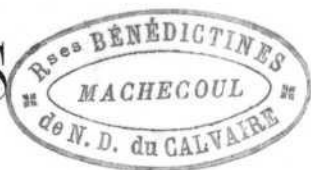
TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER



AU MANS (SARTHE).

SOUVENIRS DU PAYS



DE

SAINTE THÉRÈSE

PAR

F. - X. PLASSE

CHANOINE HONORAIRE, PROFESSEUR D'HISTOIRE

MEMBRE TITULAIRE

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS DE CLERMONT-FERRAND



Handwritten signature or initials.

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR

25, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25

—

1875





SOUVENIRS DU PAYS

SAINTE-ÉPIPOLE

M. A. LÉVESQUE

ÉDITEUR



LIBRAIRIE



R. 122204

APPROBATION

Nous avons lu avec le plus vif intérêt le manuscrit des Souvenirs du pays de sainte Thérèse, par M. Plasse, chanoine honoraire et professeur d'histoire au petit Séminaire de Clermont-Ferrand.

Ce sont des impressions de voyage qui se rapportent principalement à la vie et aux œuvres de sainte Thérèse, comme l'indique le titre de l'ouvrage.

Après un premier voyage en Espagne, qui en a inspiré les pages, l'auteur en a fait un autre tout exprès pour lire son manuscrit sur les lieux mêmes des événements, et prendre des photographies de ces lieux divers; ce qui est sans doute une garantie de la plus parfaite exactitude et donne à ses descriptions un intérêt tout particulier. On aime à suivre l'auteur à travers tous les incidents de son pieux pèlerinage.

M. Plasse parait avoir spécialement en vue, dans son livre, de faire ressortir les qualités naturelles de sainte Thérèse, embellies, rehaussées, perfectionnées par la grâce. On a lieu, en effet, d'admirer à chaque instant, dans cette illustre Sainte, un grand sens, un tact exquis, une sûreté de jugement surprenante; une vaste intelligence, jointe à une finesse d'esprit charmante; une prudence consommée, avec une simplicité d'enfant; une énergie et une fermeté de volonté, en même temps qu'une égalité d'âme qu'aucun obstacle et aucun contretemps ne peuvent ébranler, ni troubler; enfin une aménité pleine de douceur et une amabilité parfaite qui attirent tous les cœurs à elle. Faut-il être surpris qu'elle exerce un empire comme irrésistible sur toutes les personnes avec qui elle a à traiter, et qu'elle finisse presque toujours par triompher des plus violentes oppositions? Faut-il s'étonner de la voir en si grande vénération dans toute l'Espagne?

En lisant ces pages, on sent que le cœur a tenu la plume de celui qui les a écrites, et que l'auteur voudrait faire partager à tous, les sentiments d'estime et de profonde vénération pour celle qu'il se plaît à appeler la Sainte.

Nous ne doutons point que cet ouvrage ne soit

lu avec intérêt et profit. Nous n'y avons rien remarqué, du reste, qui ne soit dans les termes de la plus parfaite exactitude, à tous les points de vue.

DÉJARDIN, Vic. gén.

Montferrand, le saint jour de Pâques, 13 avril 1873.

SOUVENIRS DU PAYS DE SAINTE THÉRÈSE

I

AVANT-PROPOS

Il serait difficile de trouver une grande âme plus généralement admirée que la Sainte, Thérèse de Jésus. Bossuet fait remarquer que l'Église la met presque au nombre de ses docteurs (1), Leibnitz avoue qu'il lui a emprunté les principes de la plus haute philosophie (2), et un professeur bien connu du Collège de France (3) n'a pas craint d'affirmer dans ses cours qu'elle a plus contribué

(1) *Instruction sur les différents états d'oraison*. IX, 3.

(2) *Ad Morellium*, anno 1696.

(3) *Leçons du Collège de France*, 1845. — *L'Amérique et la Réformation*. XI^e leçon.

à empêcher la réforme protestante de se propager, que saint Ignace et Philippe II.

Ainsi la Théologie, la Philosophie et l'histoire, quel que soit d'ailleurs leur organe, — qu'il soit catholique, protestant, rationaliste même, — exaltent à l'envi cette grande Espagnole.

D'autre part, la piété la plus douce et la plus solide lui apporte aussi son tribut d'hommages. « Personne, dit le vénérable Palafox, ne peut lire les œuvres de sainte Thérèse, sans chercher aussitôt à connaître Dieu; sans aimer beaucoup cette Sainte et sans se sentir disposé à aller, si elle vivait encore, dans les contrées les plus lointaines, pour la voir, lui parler et se mettre en rapport avec elle (1). »

A ce concert unanime d'éloges, on cède volontiers au désir de mieux connaître le beau caractère qui est porté si haut et proclamé si aimable. Pourquoi faut-il que la vie et les œuvres de cette admirable Sainte, soient encore le désespoir

(1) « Ninguno lee los escritos de la Santa que no busque luego á Dios; y ninguno busca por sus escritos á Dios, que no quede devoto, y enamorado de la Santa.... comunican sus escritos un amor tal que me hace persuadir que no habrá alguno que la ame, que no anduviera muy dilatadas provincias (si estuviera en el mundo la Santa) por verla, hablarla y comunicarla. » — Carta al R. P. General de las Carmelitas descalzos.

des historiens et des traducteurs (1)? Pour les bien comprendre et les goûter, une lecture superficielle ne suffit pas; il faut les lire et les relire, se les assimiler. Des difficultés se présentent d'abord; mais on est bientôt dédommagé des efforts qu'on a faits pour les vaincre: à mesure qu'on avance dans cette étude, l'admiration croît avec la curiosité, et le sentiment plus doux et plus élevé dont parle avec tant d'onction et tant d'assurance le pieux et savant évêque d'Osma dans le passage que je viens de citer.

Tout le monde l'éprouve, et, il faut le dire, l'épreuve, pour moi, fut si décisive, il y a quelques années, que je conçus un projet qui ne tarda pas à me devenir bien cher: je voulus visiter le pays qui a vu naître la Sainte, voir les lieux sanctifiés par sa présence, vénérer les traces mille fois bénies de son passage en ce monde.

Autrefois on allait en foule aux tombeaux des saints qu'on aimait le plus, et les chemins de Compostelle, de Rome et de Jérusalem se couvraient de pèlerins. Beaucoup d'entre eux recueillaient de leur pieux voyage les plus heureux fruits. A la vue des lieux témoins de la vie de

(1) Par sa belle traduction le P. Bouix a rendu agréable, dans ces derniers temps, la lecture en français des œuvres de la grande Sainte.

leurs saints préférés, les actions les plus édifiantes renaissaient pour eux, leur foi se ravivait et ils revenaient souvent avec des impressions qui exerçaient la plus salutaire influence sur tout le reste de leur vie.

A l'exemple de ces pèlerins, je voulus voir le pays de sainte Thérèse. J'avais lu, la plume à la main, ses œuvres admirables, ses biographies si belles, écrites par Yépès et Ribéra, les chroniques du Carmel et les savantes compilations des nouveaux Bollandistes, sur cette grande réformatrice. Je recueillis mes notes et les disposai par ordre de localités, afin de pouvoir contrôler les faits par l'inspection des lieux et de ne rien oublier d'important partout où je passerais. Je partis ainsi avec quelques feuilles volantes. J'en couvris d'autres de notes pendant mon voyage en consultant des livres rares, des manuscrits précieux, des hommes bien renseignés sur l'histoire locale de leur pays et qui poussaient quelquefois l'obligeance jusqu'à m'accompagner dans la visite des sanctuaires et des monuments. Ces nouvelles feuilles complétaient ou rectifiaient les premières : je les fondis toutes entre elles et j'en composai quelques récits. Ce sont ces feuilles volantes ainsi fondues ensemble que j'offre à mes

amis, aux amis de mon voisinage, de ce voisinage de cœur et d'esprit qui unit aujourd'hui beaucoup de chrétiens, pour emprunter le langage du plus charmant des écrivains de nos jours (1).

Les actions les plus importantes de sainte Thérèse sont ici rapportées, avec ses paroles les plus remarquables, aux lieux qui en ont été les témoins et que j'espère avoir fidèlement décrits. Ce sont autant de pierres précieuses que j'ai voulu mettre en relief, afin de faire ressortir les principaux traits de cette grande figure. Puissent ces descriptions accompagnées de récits, n'être pas trop indignes d'un pareil trésor ! Puissent-elles porter quelques âmes généreuses à étudier avec soin la vie et les œuvres de la séraphique Thérèse ! Puissent-elles enfin leur faciliter cette étude qui serait si utile et si intéressante, si l'on s'y attachait autant qu'il est désirable (2) !

(1) Ozanam. — *Un pèlerinage au pays du Cid.*

(2) Voici le cri d'admiration qu'arrache la vérité à un des écrivains déjà cités : « On demande ce que ferait aujourd'hui la femme qui aurait le génie de l'Espagnole. Quel emploi la société moderne laisserait-elle à ses sublimes puissances ? Nous sommes trop disposés à penser qu'elles ne sont plus de saison ; nous ne savons plus assez comment une sainte pensée, même cachée, comme la lampe du foyer, rayonne au loin, par des chemins inconnus ! nous ne croyons plus qu'aux effets immédiats. Et qui sait pourtant ce qu'une nouvelle Thérèse trouverait, même dans ces temps de disputes, quel cri elle pour-

L'illustre évêque de Genève recommandait autrefois la vie de sainte Thérèse comme un miroir de la vie chrétienne. Cette admirable vie reflète, en effet, l'amour de Dieu *vivant et humble*, réchauffe ainsi les cœurs attiédés et apprend la résignation à la volonté du Père céleste. On y trouve, il est vrai, des traits de caractère inaccessibles aux âmes vulgaires; mais ce qui est à la portée de toutes les âmes, c'est le sens commun, et Thérèse avait cette qualité à un degré si parfait qu'on a pu l'appeler elle-même la *perfection du bon sens*. Si elle affirme, avec une force inouïe, le spiritualisme et le surnaturel, elle possède une puissance extraordinaire de persuasion dans ce bon sens exquis que relèvent encore sa droiture et sa simplicité, sa haute intelligence et son grand cœur (1).

L'utilité de l'œuvre principale de cette incomparable Sainte, celle de la fondation du nouveau Carmel a été contestée, méconnue quelquefois. —

rait jeter, de quelle pitié maternelle elle serait encore saisie! Fût-elle retirée dans une retraite plus grande que n'était le monastère d'Avila, cette âme finirait par percer les murailles; on la respirerait sans savoir où elle vit. » — *Leçons du Collège de France*.

(1) Lady Herbert a pu dire que ces qualités réunies en elle, rendaient son exemple d'une valeur inappréciable pour le temps où nous vivons. — « Its wonderful combination of spirituality and common sense makes her example the more invaluable to the age in which we live. » *Impressions of Spain*, p. 262.

Pouvait-il en être autrement ? La fondatrice prescrit de se donner et de souffrir, et les sociétés égoïstes et sensuelles ne sauraient ni éprouver le besoin de se sacrifier ni comprendre les avantages de la souffrance. Cependant le sacrifice de soi-même au bon plaisir de Dieu est un gémissement, une prière qui fléchit le ciel, et la souffrance généreusement supportée par les âmes est le complément de celle du Sauveur. « Touchante attention de ce cher Maître, dit le P. Faber, il a daigné laisser son œuvre inachevée, afin que notre amour pour lui pût y ajouter ce qui y manquait (1). » Saint Paul peut bien dire « qu'il se réjouit dans les maux qu'il souffre pour les Colossiens, parce qu'il accomplit ainsi dans sa chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ, pour la formation de son corps mystique qui est son Église (2). » Mais dans tous les temps il y a eu des hommes qui n'ont pu comprendre ces choses de Dieu, raison et fondement de la règle des Carmélites.

Ajoutons que de puissantes autorités s'accordent aujourd'hui pour ne laisser aucun doute

(1) « There is something very touching to our affections, to see how our dear Lord has vouchsafed, if I may say it, to leave his work unfinished, in order that our love of him may have the joy of finishing it. »

All for Jesus, c. iv.

(2) *Coloss. i, 24.*

sur l'opportunité de la grande œuvre de sainte Thérèse. A peine M^{sr} Manning eut-il pris possession de son siège, qu'il voulut avoir un monastère de Carmélites à Londres. « Nous sommes, disait-il, à une époque de lutte ; nous, nous prêchons, nous écrivons, nous combattons ; nous ne prions pas, pour ainsi dire, nous prions peu. Cependant il faut prier, prier beaucoup, ne jamais cesser de prier. Voilà pourquoi il nous faut des Carmélites qui aient toujours les mains élevées vers le ciel, comme Moïse sur la montagne (1). »

— M^{sr} Dupanloup ne pense pas autrement. Ce vaillant défenseur de l'Église travaillait à la fois, il y a quelques années, à son livre sur l'éducation et à l'histoire de M^{me} Acarie, fondatrice du Carmel en France. Il se consolait ainsi, selon son expression, des tristesses des temps présents. « S'il n'y a plus d'hommes pour sauver la terre, disait-il, il y a encore des Carmélites et des enfants ! Oui ! on peut refaire le monde avec des Carmélites qui prient et des enfants qui s'élèvent comme il faut pour devenir des hommes. »

(1) Mgr Wiseman avait fait les premières démarches pour avoir des Carmélites à Londres ; mais après la mort de Son Éminence Mgr Manning poursuivit son œuvre avec tant de zèle et la couronna si bien, qu'il peut être regardé comme le fondateur du monastère des filles de sainte Thérèse à Londres.

Après de pareils témoignages en faveur du Carmel, on peut bien passer outre et dire avec l'historien de la Bienheureuse Marie des Anges :

« O Carmélite, sacrifie, sacrifie sans regret les biens les plus séduisants de la vie, verse pour les pécheurs toutes les larmes de ton âme innocente ; répands sur les pieds du Maître tous les parfums de ton cœur aimant : tu fais l'œuvre la plus grande, la plus féconde, la plus divine qu'il soit donné à l'homme d'accomplir. »

Pour être complet dans ces *Souvenirs*, il faudrait prendre la Sainte à Avila où elle a le berceau de son enfance, le berceau de sa vie religieuse et le berceau de sa réforme ; traverser ensuite avec elle l'Espagne dans tous les sens et à plusieurs reprises, et la voir fonder ses monastères ; la suivre enfin jusqu'à Albe où elle meurt dans un dernier voyage, au milieu des plus pénibles labeurs et après avoir vécu cependant d'une vie contemplative si parfaite, qu'elle est devenue la personnification du mysticisme le plus sublime et le plus orthodoxe. Mais mon dessein est plus modeste, et je réduis tout ce que j'ai à dire, pour le réaliser, à ses trois berceaux, à ses principales fondations et à sa tombe.

AVILA

LES TROIS BERCEAUX DE LA SAINTE

Lorsque, au moyen âge, on se rendait du midi de la France à Compostelle, en Espagne, il fallait franchir à pied un massif de montagnes de trente à quarante lieues d'épaisseur ; on arrivait ainsi à Burgos, le pays du Cid ; puis il fallait encore marcher longtemps par un chemin bien inégal, pour atteindre enfin Saint-Jacques en Galice. Le pèlerinage au pays de sainte Thérèse est aujourd'hui moins pénible et moins long : le chemin de fer de Bayonne à Madrid a une station à Avila. Le train qui vous emporte passe d'abord par une longue suite de tunnels qui dérobent à la vue la lumière du jour ; mais on est bientôt sorti de cet obscur souterrain, et l'on est lancé

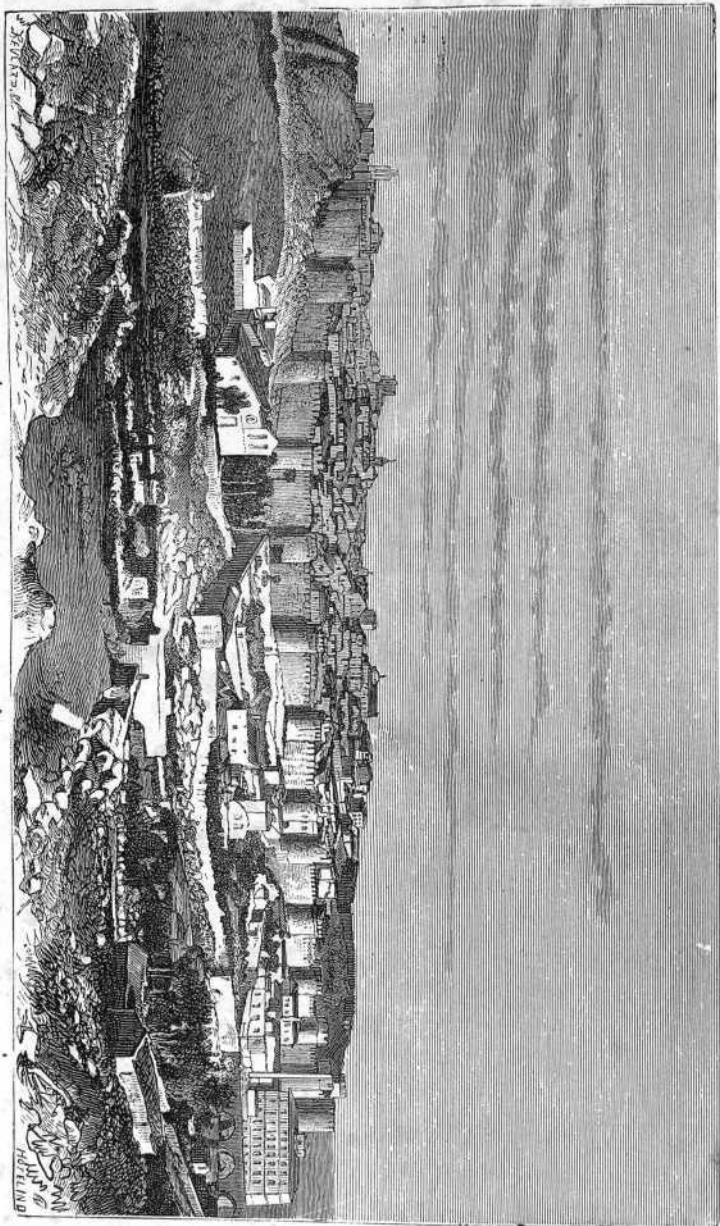
dans les plaines les plus riantes et les mieux éclairées par le soleil brillant du midi. Vers le milieu du plateau central de la péninsule, que l'on parcourt alors, s'élève une haute chaîne de montagnes formée par le fameux Guadarrama et son prolongement occidental. Cette chaîne sépare le bassin du Douro du bassin du Tage. L'on en sent les approches, lorsque, après avoir traversé les plaines fertiles qu'arrose le premier de ces fleuves, on arrive au sud de la Vieille-Castille. Des plis de terrain, des collines, des chaînes secondaires se multiplient alors de plus en plus et voilent sans cesse le paysage placé en avant. Enfin on franchit un dernier obstacle et on aperçoit tout à coup, sur sa droite, au delà d'un ravin profond, une ville fortifiée. C'est la ville natale de sainte Thérèse.

Cette ville est située à l'entrée des *parameras* les plus sauvages de la péninsule, non loin du Guadarrama, à l'extrémité d'un de ses contre-forts qui, s'abaissant de plus en plus, vient expirer sur les bords de l'Adaja, tributaire du Douro (†). Si l'on se place sur les hauteurs voisines, au couchant, on voit la rivière couler à ses pieds, et au delà, la ville s'élever en amphithéâtre entre

(†) Voir la gravure n° 1.

AVILA

VUE GÉNÉRALE, PRISE DU MONUMENT ÉLEVÉ A SAINTÉ THÉRÈSE AU NORD-OUEST, SUR LA ROUTE DE SALAMANQUE



Carmes Mitiges.

Cathédrale.

Carmes Déchaux.

Notre-Dame-de-la-Charité.



deux abîmes bordés de rochers taillés à pic ; en sorte que naturellement fortifiée de trois côtés, à l'ouest, au sud et au nord, elle n'est accessible que du quatrième, à l'est, où passe le chemin de fer. Le ciel y est pur et l'air très-vif ; le sol fertile et le site des plus pittoresques. On dit qu'autrefois les collines des alentours étaient couvertes d'arbres fruitiers ; de là vient que les premiers habitants du pays l'appelèrent d'un nom celte, *Abad* ou pommier ; les Grecs et les Latins, *Ἀβούλα* ou *Abula* et les Espagnols enfin, *Avila*.

Les fortifications ajoutées par la main des hommes sont encore bien conservées. Ses murailles offrent un aspect des plus imposants. Elles sont percées de huit portes, flanquées d'élégantes tours et armées de créneaux et de mâchicoulis. Ce qui nous touche ici d'une manière particulière, c'est qu'elles sont dues à un prince français et qu'elles datent du xi^e siècle. Lorsque Henri de Bourgogne vint porter secours au roi de Castille Alphonse VI, contre les Sarrasins, Raymond, son parent, le suivit ; et pendant que le premier de ces princes jetait les fondements du royaume de Portugal, le second élevait les fortifications d'Avila. Six siècles plus tard, lorsque

le protestantisme eut envahi la France, les Carmélites y fondaient aussi des couvents. Qui ne se réjouirait parmi nous, de ce que le pays de sainte Thérèse fut ainsi fortifié par un Français contre les infidèles, comme la France le fut plus tard par les filles de sainte Thérèse contre les hérétiques ?

A l'arrivée des princes, la lutte contre les Maures était acharnée. Avila, située à la descente des grandes montagnes, formait un poste avancé qu'il fallait garder à tout prix. Il y avait là à guerroyer sans cesse et à acquérir de la gloire. L'élite de la noblesse accourut et la ville reçut le surnom glorieux d'Avila des Chevaliers, *Avila de los Caballeros*. Raymond avait épousé l'infante Urraca, fille d'Alphonse VI. Il en eut un fils, Alphonse Raymond, qui fut roi. Avila fut fidèle au fils comme elle avait été fidèle au roi, et cette fidélité la fit appeler aussi Avila du Roi, *Avila del Rey*. Plus tard, les saints s'y multiplièrent et y devinrent, disait un proverbe, aussi nombreux que les pierres, c'est-à-dire que les blocs de granit épars de tous côtés dans la campagne (1). Ce peuple de saints se rangea autour de sainte Thérèse et la ville fut encore appelée Avila des

(1) « *Avila cantos y santos*; » Avila n'est que pierres et saints.

Saints, *Avila de los Santos*. C'est là sa gloire la plus belle, ce qui la rend à juste titre la perle de la Vieille-Castille, l'orgueil du royaume de saint Ferdinand et l'envie du monde catholique !

Si, des collines occidentales où nous sommes placés, nous jetons un coup d'œil sur l'enceinte fortifiée, trois points culminants fixent d'abord nos regards. C'est, à gauche, un campanile percé à jour, reste d'un ancien couvent de Carmes Mitigés ; en face, la cathédrale avec sa tour carrée qui domine toute la ville ; à droite enfin, le monastère des Carmes Déchaux construit sur l'emplacement de la maison paternelle de la grande Patronne et au delà de laquelle on aperçoit aussi deux tours : celle de l'église de Saint-Jean, où elle fut baptisée, et celle du palais épiscopal, ancien collège de Saint-Gilles, construit par les Jésuites au temps où elle vivait. Mais ce n'est pas là toute sa ville natale. Au delà de cette enceinte est caché un faubourg qui s'étend sur le sommet et sur les deux revers du contre-fort où la ville est bâtie, jusqu'à la distance d'un kilomètre, à mi-chemin de la station.

Cette petite ville de dix mille âmes n'a pas aujourd'hui le tiers de sa population d'autrefois.

Elle est bien déchuë de son ancienne splendeur ;
mais tout y rappelle encore la grande Sainte et
les détails topographiques ne sauraient être ici
fastidieux.

III

LE BERCEAU DE SON ENFANCE

Pour visiter d'abord le berceau de son enfance, traversons l'Adaja, en passant sur le vieux pont, célèbre dans sa vie. Nous avons en face une porte de la ville, *la Puerta del Puente*. A droite, un chemin creusé dans le roc, hors de l'enceinte, conduit aux portes du sud. Prenons ce chemin et gravissons la colline. Nous débouchons bientôt sur une magnifique promenade. De là nous dominons une plaine immense et unie, où la vue n'est limitée au loin que par le prolongement occidental du Guadarrama. C'est dans cette plaine, près de la ville, qu'au milieu du xv^e siècle, Henri IV fut déposé en effigie. L'Espagne du moyen âge n'épargnait point, même dans Avila du Roi, les têtes couronnées, lorsque leur diadème n'était pas entouré d'une auréole d'honneur. En ce temps-là, l'esprit d'indépendance et

de liberté soufflait partout dans la péninsule. C'était l'époque où les Cortès d'Aragon disaient en prêtant serment de fidélité au roi, le jour de son couronnement : « Nous qui valons chacun autant que vous, et qui, réunis, pouvons plus que vous, nous vous faisons roi et seigneur, à condition que vous garderez nos *fueros* et nos franchises, sinon, non. » D'autre part le clergé s'y trouvait bien mêlé à la vie politique : mais on ne doit pas en être surpris. Lorsqu'à l'aurore des temps modernes, un ouragan terrible déchaina sur l'Europe des tourbillons de barbares, le vaisseau qui portait le dépôt de la civilisation antique fut sur le point de sombrer. Les voiles étaient déchirées, les mâts abattus, le pilote et les matelots emportés par la tempête. Tout allait périr. Heureusement un illustre passager saisit alors le gouvernail. Il ne devait pas toujours conduire ainsi le navire ; mais il avait vu d'autres orages et couru d'autres dangers. Secondé par ses anciens compagnons d'épreuve, et en attendant que l'expérience eût formé d'autres pilotes et d'autres matelots, il gouverna. Il gouverna si bien que tous les débris furent sauvés, réunis, transformés pour une civilisation nouvelle et plus parfaite.

Après un pareil service, quoi de plus naturel que cette grande influence du pape et du clergé dans les affaires de ce monde ? Elle fut plus sensible et plus durable au delà des Pyrénées que partout ailleurs ; parce qu'une lutte plusieurs fois séculaire contre les infidèles y entretenit la foi la plus ardente et la confiance la plus entière en ces grands bienfaiteurs. Il devait en être ainsi, et il n'y aurait lieu de s'étonner que si l'Europe chrétienne et l'Espagne surtout oublièrent un jour ce bienfait.

Mais n'oublions pas nous-mêmes que nous allons au monastère des Carmes Déchaux. Nous en sommes bien près. Le grand faubourg d'Avila, dont nous avons parlé, s'étend sur le revers de la colline jusqu'à nos pieds. A mi-côte, voici une petite église, celle de sainte Scolastique, citée par un des biographes de notre Sainte et près de laquelle était située la maison paternelle. Nous ne saurions en douter ; nous sommes bien dans le voisinage du monastère que nous cherchons. Nous nous trouvons en effet devant une des portes méridionales de la ville, au-dessus de laquelle nous lisons ces mots significatifs : *Puerta de la Santa*. C'est près de là que Thérèse reçut le jour.

Ribéra écrivait en 1598, c'est-à-dire seize ans seulement après la mort de la Sainte, qu'il avait vu la chambre où elle était née et une autre chambre voisine où elle avait passé les premières années de sa vie. Il ajoutait que le nouveau propriétaire, don Diego de Bracamonte, qui avait acheté la maison à sa famille, serait bien inspiré s'il faisait un oratoire de ces deux chambres ; les plus abondantes bénédictions du ciel lui étaient promises pour cette bonne œuvre. Ces vœux furent exaucés ; la maison fut cédée, et vers l'an 1630, le comte d'Olivarès faisait construire sur son emplacement, d'après les règles de l'art, une église dédiée à la Sainte elle-même. Cette église est celle du monastère que nous allons visiter (1).

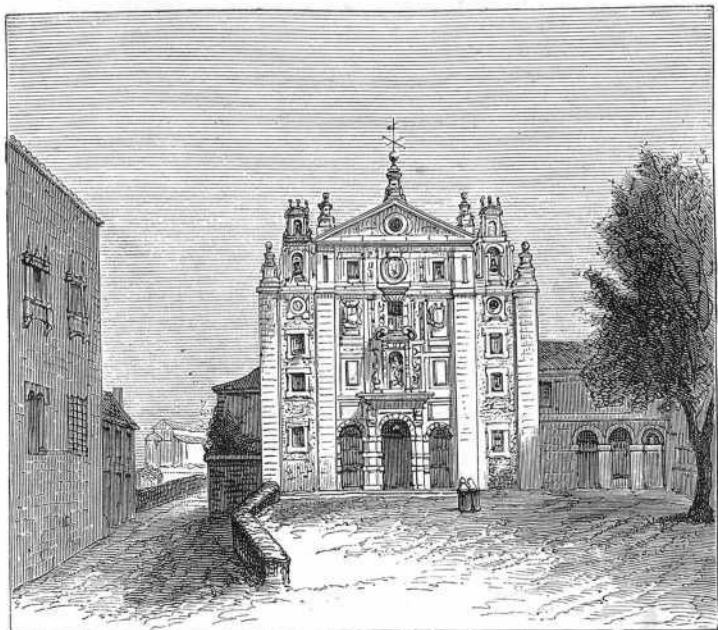
Entrons dans la ville par la porte qui s'ouvre devant nous. Dès nos premiers pas, nous sommes sur une place, au delà de laquelle nous voyons la façade d'une église de la Renaissance (†). Audessous de la porte est une statue de la Sainte et plus haut un écusson portant les armes du grand bienfaiteur. C'est l'église de *la Santa*, celle de

(1) Olivarès devait à la Sainte la guérison de sa mère, fille du comte de Monterey. Il se montra reconnaissant en favorisant le nouveau Carmel dans toute l'Espagne.

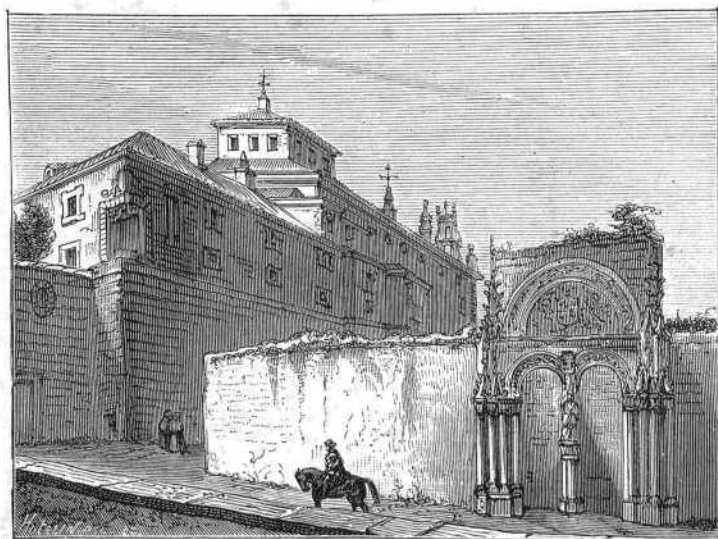
(†) Voir la gravure n° 2.

AVILA

COUVENT DES CARMES DÉCHAUX DE LA SANTA



I. — Jardin des Ermitages. Façade de la Chapelle. Entrée du Couvent.



II. — Côté occidental du Couvent et de l'Église de la Santa.



l'ancien monastère des Carmes Déchaux. Son plan dessine une croix latine orientée du sud au nord. Pénétrons dans le bras occidental de cette croix, nous nous trouvons dans une chapelle dédiée à N. D. du Mont-Carmel. Une porte s'ouvre à droite, elle conduit à une autre chapelle, qui est particulièrement consacrée à sainte Thérèse. Au delà on trouve encore une petite sacristie où l'on conserve quelques-unes de ses précieuses reliques. D'après la tradition, toute cette partie de l'église est sur l'emplacement des deux chambres dont parle Ribéra. Derrière l'autel de N.-D. du Mont-Carmel, sur le mur extérieur, l'on voit une grande pierre carrée, sur laquelle est gravée une inscription, qui nous apprend d'une manière certaine que c'est en ce lieu que naquit et vécut notre Sainte ; au-dessous, se trouve le jardin où elle construisait des ermitages. Ce petit jardin est situé dans l'angle formé par le bras de croix occidental de l'église et le corps principal de cet édifice. Son plan forme un rectangle qui a cinq mètres de largeur sur vingt-sept environ de longueur. Les deux chapelles occupent un peu moins d'étendue.

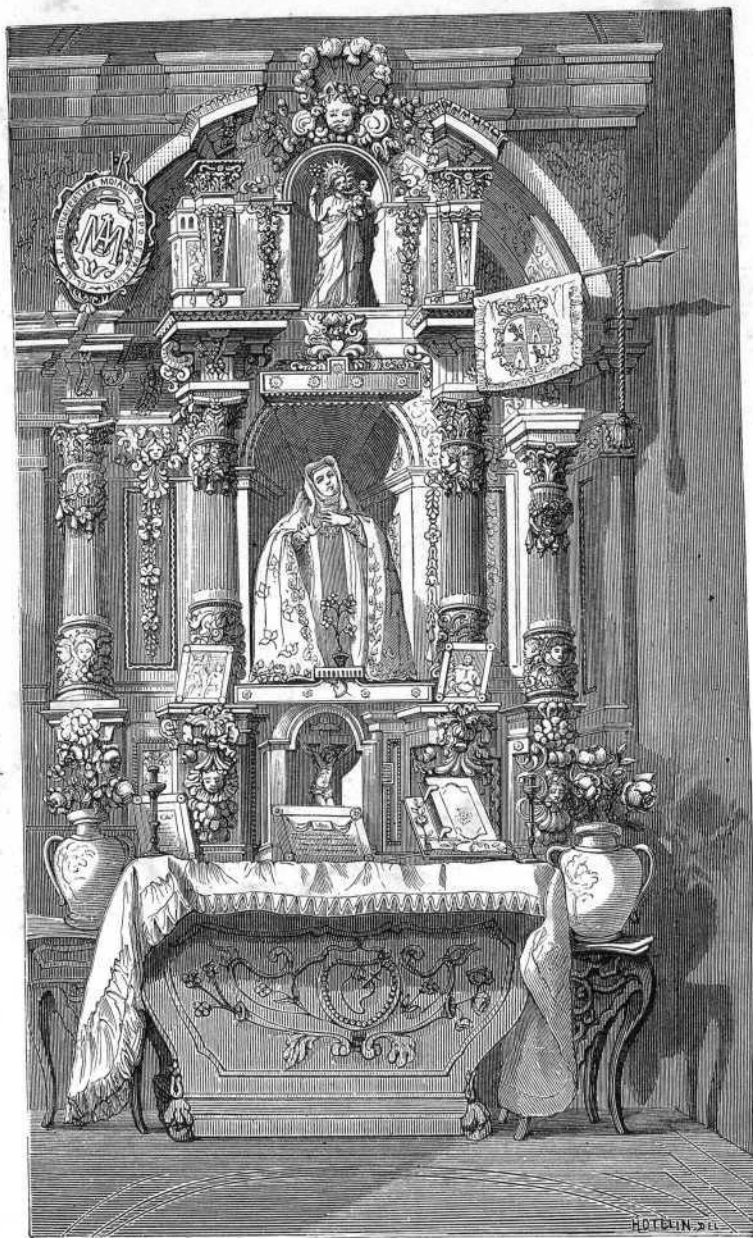
La chapelle de sainte Thérèse est beaucoup plus ornée que celle de Notre-Dame. Elle est

regardée comme construite sur l'emplacement de la chambre où la Sainte est née (†). On y remarque sur les murs, à droite et à gauche, des peintures qui rappellent les grandes faveurs qu'elle reçut de Dieu, et au-dessus de l'autel une statue de cette séraphique Mère en extase. Le grand artiste Hernandez l'a prise au moment où elle vit, avec un si profond sentiment de tristesse, Notre-Seigneur couvert de plaies. Sa figure respire quelque chose de cette indéfinissable tristesse qu'on voit peinte sur les traits d'une *Mater dolorosa*. On s'arrête enfin dans cette chapelle de sainte Thérèse devant un tableau qui, assurément, n'est pas un chef-d'œuvre, mais qui représente un sujet bien touchant. Au haut de cet intéressant tableau l'on voit les armes et la généalogie de ses ancêtres, les Cépéda et les Ahumada ; au bas, les armes aussi et même la généalogie, pour ainsi dire, de ses enfants, les Carmes et les Carmélites : sa famille selon la chair et sa famille selon l'esprit ; ses gloires passées et ses gloires futures, ces dernières plus grandes encore que les premières ; au centre enfin son portrait, derrière lequel passe une banderole, qui déborde des deux côtés et qui porte ces mots : *Filii tui*

(†) Voir la gravure n° 3.

AVILA

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE LA SANTA



Autel de la chapelle construite sur l'emplacement de la chambre
où la Sainte est née.

La Sainte en extase douloureuse.



de longe venient et filiæ tuæ de latere surgent.

A cette vue, le pèlerin, qui quelquefois est venu de bien loin pour visiter le berceau de celle qu'il a prise pour sa protectrice et pour sa mère, s'applique à lui-même ces belles paroles. Il tombe à genoux et des larmes d'attendrissement coulent de ses yeux. Que de souvenirs viennent alors repeupler pour lui ces lieux devenus presque déserts. C'est là, en effet, que naquit la chère Sainte, en 1515, le 28 mars, vers cinq heures du matin, c'est-à-dire au lever de l'aurore. C'est de là qu'elle fut portée, le même jour, à l'église voisine, celle de Saint-Jean, qui est si fière aujourd'hui de conserver la cuve hémisphérique où l'on puisa l'eau pour son baptême. Ce sont ces lieux qui furent témoins de sa première et pour ainsi dire de son unique éducation. En les parcourant on assiste aux premiers événements de sa vie, à toutes ces scènes ravissantes qu'elle raconte elle-même avec tant de charme. On écoute ses lectures et ses conversations. Elle a sept ans et son frère préféré en a quatre de plus. « Quoi ! lui dit-elle, les martyrs verront toujours Dieu ! quoi ! toujours, toujours ! » Et le désir de mourir comme eux naissant dans son cœur, « Rodrigue, ajoute-t-elle, les Maures ont fait en Espagne beaucoup

de martyrs ; allons dans leur pays nous faire martyriser par eux et nous jouirons aussi de ce bonheur sans fin (1). » Ce projet n'est pas un vain jeu pour elle : les deux enfants prennent des provisions pour le voyage, descendent, par les rues étroites, tortueuses et en pente, jusqu'à la *Porte du Pont*, et s'avancent même au delà de l'Adaja sur le chemin de Salamanque où la piété a élevé une croix entre quatre colonnes supportant un entablement. L'entreprise ne pouvait réussir : leur oncle, qui revenait de la campagne, les ramène au logis. Mais c'est bien Thérèse qui a pris l'initiative. On les gronde l'un et l'autre, et Rodrigue s'excuse, rejetant toute la faute sur sa sœur et disant : « C'est la petite, c'est la Niña qui m'a poussé à faire ce voyage et à prendre ce chemin (2). »

Après avoir assisté à cette scène touchante, on ne peut plus se séparer de ces deux enfants. On visite les petits ermitages qu'ils construisent pour essayer de satisfaire par un autre moyen leur goût naissant pour la vie pénitente. Mais, hélas ! le

(1) « Gustábamos de decir muchas veces : para siempre, siempre, siempre.... concertábamos irnos á tierra de Moros pidiendo, por amor de Dios, para que allá nos descabezacen. » *La Vida*, c. 1.

(2) « El hermano se excusaba diciendo que la Niña le habia incitado y hecho tomar aquel camino. »

Yepes, l. I, c. II.

vent souffle de toutes parts : les petits ouvrages sont renversés et Thérèse découragée pousse un profond soupir et dit : « Notre désir ne pourra donc jamais s'accomplir (1). »

« Chère petite sainte de sept ans, chère petite martyre de désir, ah ! tu aspiras déjà à la souffrance ! va, sois tranquille, tu seras satisfaite : tu souffriras ; tu souffriras tous les jours de ta vie ; tu souffriras dans ton corps et dans ton âme ; tu souffriras de la part des méchants ; et, ce qui est bien plus pénible, tu souffriras aussi de la part des bons qui ne verront pas toujours le doigt de Dieu dans tes œuvres naissantes. »

Oh ! que l'âme est vivement émue par tous ces souvenirs du jardin de Thérèse ! Elle respire, dans cette chère petite solitude, moins le parfum des fleurs que le parfum d'innocence que cet ange semble y répandre encore. On regrette d'avoir à le quitter bientôt. On voudrait au moins recueillir un peu de la terre bénie qui reçut les empreintes de ses pieds, ou emporter quelques fruits des jeunes arbres qui y sont venus presque sans culture ; comme les pèlerins de Saint-

(1) « De que ví que era imposible ir á donde me matasen por Dios, ordenábamos ser ermitaños..... No hallábamos remedio en nada para nuestro deseo. »

La Vida, c. 1.

Jacques visitant la plage sur laquelle, d'après une tradition, le corps du saint patron avait été jeté par la tempête, y prenaient quelques coquillages, pieux souvenir de leur pèlerinage en Galice. On s'attache au moins de plus en plus aux pas de la Sainte, on s'agenouille avec elle devant ses images qu'elle aimait tant. La voilà devant celle de la Samaritaine conversant avec le Sauveur. Elle se sent tressaillir en entendant parler du *don de Dieu*, de la grâce sanctifiante, de cette *eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle* ; et elle aime à répéter avec la femme de Samarie : « Seigneur, donnez-moi de cette eau. » Ainsi, naît cette soif ardente qui durera toute sa vie, cet amour de Dieu qui doit l'exciter aux plus grandes entreprises, la soutenir au milieu des plus terribles épreuves, lui porter enfin le dernier coup, celui qui l'unira pour toujours à l'objet de tous ses désirs (1).

Déjà cet amour lui est nécessaire ; car Dieu commence à l'éprouver. Elle n'a pas encore douze ans, et elle vient de perdre sa mère (2) ; perte

(1) « Estas (palabras) la movieron tanto que sus continuos deseos eran por beber de esta agua, y repetia muchas veces : *Domine, da mihi hanc aquam*, y como nació con ella esta sed, así le duró por toda la vida. »

Yepes, l. I, c. n.

(2) « Cuando murió mi madre, quedé yo de edad de doce años, poco

cruelle et vivement sentie : elle va, toute en larmes, se jeter encore à genoux devant une autre chère image, devant celle de la Reine du ciel. « O Notre-Dame, lui dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, ô mère de mon Dieu, je n'ai plus de mère sur la terre, soyez vous-même désormais ma mère (1) ! »

Si, en observant avec soin les faits de la jeunesse des grandes âmes, l'on peut découvrir souvent ce qu'elles seront un jour, quel avenir ne peut-on pas augurer de tels commencements ! mais, hélas ! ces grandes espérances sont sur le point de s'évanouir. Des romans de chevalerie tombent entre les mains de Thérèse ; elle les lit avec avidité et en secret ; elle s'en entretient avec des personnes légères qui viennent la voir souvent ; un poison mortel se glisse peu à peu dans son âme. C'en est fait, cette grande Sainte va devenir une chrétienne vulgaire, ou peut-être même une femme coupable. Quel malheur pour

menos..... Afligida fufme á un imagen de Nuestra Señora, y supliquela que fuese mi madre con muchas lagrimas. »

La Vida, c. I.

(1) L'image dont il s'agit ici était dans la petite église de la Charité' située entre le pont et un grand bâtiment voisin. Cette église n'existe plus depuis une dizaine d'années ; mais la statue a été transportée dans une chapelle de la cathédrale.

elle! Quelle perte pour son pays et pour toute l'Eglise! Heureusement son père s'est aperçu des tristes changements qui commencent à s'opérer en elle; et, ne pouvant la sauver autrement, il l'arrache à l'occasion qui la perd, en la plaçant dans un monastère de la ville, celui des Augustines. Alors, le cœur plein de joie, on sort avec elle de la maison paternelle et l'on descend jusqu'au couvent de N.-D. de Grâce, situé vers la plaine voisine. Là, des lectures et des conversations pieuses réparent le mal que lui ont fait des lectures et des conversations frivoles. Lorsqu'on visite la chapelle de cette maison, ce souvenir est rendu vivant par un tableau qui représente la jeune Sainte recevant une leçon de Marie Briceño, l'augustine qui l'a tant édifiée (1). Thérèse a du reste fréquemment recours aux grands remèdes toujours recommandés : on montre encore aujourd'hui dans ce sanctuaire les endroits où elle venait souvent accuser ses fautes et recevoir le *pain des anges* qui est aussi le *pain des forts*.

Quel charme dans tous ces traits de l'enfance

(1) « Comenzó mi alma á tornarse á acostumbrar en el bien de mi primera edad, y ví la gran merced que hace Dios á quien pone en compañía de buenos. »

La Vida, l. I, c. II.

de sainte Thérèse! Ah! si l'on est enchanté au seul souvenir de ces scènes touchantes, comment ne serait-on pas ravi, lorsqu'elles renaissent pour ainsi dire, en parcourant le théâtre où elles se sont passées?

Cependant on ne quitte pas ces lieux sans éprouver un sentiment de tristesse profonde. Si l'on sort de la *Santa* par la porte opposée à l'autel de N.-D. du Mont-Carmel, on entre dans un couloir qui conduit dans une grande sacristie et au-dessus duquel on trouve un corridor très-obscur et quelques cellules bien pauvres. C'est là pourtant tout ce qui fut laissé pour demeure à quelques religieux carmes sécularisés, qui desservent la belle église encore consacrée au culte. Le décret du 9 mars 1836, qui abolissait tous les couvents d'hommes, et qui réduisait le nombre des monastères de femmes, n'a point fait d'exception pour celui qui fut construit sur l'emplacement du berceau de la Sainte. Soyons justes pourtant envers le gouvernement de la reine Isabelle. A supposer même que les monastères se fussent trop multipliés dans ce pays resté si fidèle à sa foi, et que de nombreux abus s'y fussent introduits, jamais ce gouvernement laissé pleinement libre, n'aurait ordonné cette œuvre abominable

de destruction générale. Il s'est montré toujours opposé aux spoliations récentes de l'Église en Italie; et dans les rares intervalles de calme et de tranquillité dont il a joui, il s'est occupé sérieusement d'une œuvre admirable de restauration. Au moment où la malheureuse Reine déchuë prenait le chemin de l'exil, l'Espagne, toujours si fière d'avoir donné le jour à sainte Thérèse, allait avoir, pour les missions, une maison de Carmes Déchaux. A l'époque où les monastères furent abolis, les temps étaient malheureux. Pendant la guerre de succession que se faisaient alors la Régente et le Prétendant, des hommes exaltés et impies, profitant des divisions qui affaiblissaient le pouvoir, s'imposèrent au parti triomphant et firent passer le fameux décret qui rappelle les actes les plus odieux de notre Convention. Les circonstances favorisèrent donc l'abolition des monastères, et un *exalté*, Mendizabal, put ainsi détruire à Avila l'œuvre du grand Olivarès.

Quel caractère définitif prendra la nouvelle révolution qui vient de triompher? Faut-il craindre ou espérer? L'œuvre de restauration commencée sera-t-elle froidement abandonnée ou généreusement accomplie? Questions difficiles à résoudre aujourd'hui. Cependant espé-

rons. L'Espagne ne peut oublier qu'elle est le pays des grands saints et que sainte Thérèse est son illustre patronne. D'autre part, le gouvernement régulier qui succédera à celui d'Isabelle ne voudra pas moins faire pour la religion que celui de cette Reine précipitée du trône. Il ne pourra s'opposer au rétablissement d'un ordre religieux qui est une des gloires les plus pures de l'Espagne. Admirable fidélité ! En 1836, un grand nombre de monastères de Carmélites ayant été supprimés, aucune des filles de sainte Thérèse ne voulut en profiter pour abandonner sa vocation. Elles préférèrent, toutes sans exception, aller partager la pauvreté de leurs sœurs dans les monastères conservés.

Quant aux Carmes Déchaux, aucune de leurs maisons n'a été épargnée. Parmi ces religieux, beaucoup se sont retirés dans quelques-uns de leurs monastères à l'étranger, d'autres sont employés en Espagne, comme aumôniers de religieuses dans les couvents, ou comme simples prêtres dans le ministère des paroisses. Ils n'ont point conservé en Espagne le cher manteau blanc que leur avait donné la Reine du Carmel, mais on les reconnaît encore à ce qu'ils reproduisent partout l'humilité profonde de leur mère, sa force et sa

douceur, l'admirable simplicité de son caractère et la charitable facilité de son commerce. Dans ces temps d'épreuve, ils souffrent et ne se plaignent pas; ils sont souvent déçus dans leur espoir le plus cher, et ils espèrent toujours. Et pourquoi n'espéreraient-ils pas? Autrefois l'arbre du Carmel fut déraciné chez nous plus violemment qu'il ne l'a été en Espagne, cependant il a repris racine dans notre pays, et y pousse des rameaux vigoureux, et il ne renaîtrait pas en Espagne, son pays natal, où il avait si longtemps fleuri !!

La tristesse que nous éprouvons en sortant du monastère des Carmes est ainsi tempérée par une douce confiance. Oui! il faut l'espérer, l'Espagne reverra les fils de sainte Thérèse: Avila, si fière d'avoir donné le jour à leur mère, tiendra à les rétablir à la *Santa* et ainsi s'accomplira la prophétie de la banderole : *Filii tui de longe venient et filia tue de latere surgent.*

IV

LE BERCEAU DE SA VIE RELIGIEUSE

Avila, le pays natal de sainte Thérèse, possède aussi le berceau de sa vie religieuse.

Lorsque vous sortez de la ville par une des portes septentrionales, par l'*Arco del Carmen*, un abîme s'ouvre à vos pieds (+). Le terrain s'abaisse tout à coup profondément, puis se relève un peu et fuit au loin, présentant un aspect tourmenté partout où la vue peut s'étendre. Au delà du ravin ainsi formé, à un kilomètre environ des murailles, vous avez sous les yeux un vaste enclos isolé qui renferme plusieurs corps de bâtiment ; c'est le monastère de l'Incarnation. Il fut construit en 1513 ; mais, coïncidence frappante, on n'y célébra la messe, pour la première fois, que deux ans plus tard, en 1515, le 28 mars

(+) Voir la gravure n° 4.

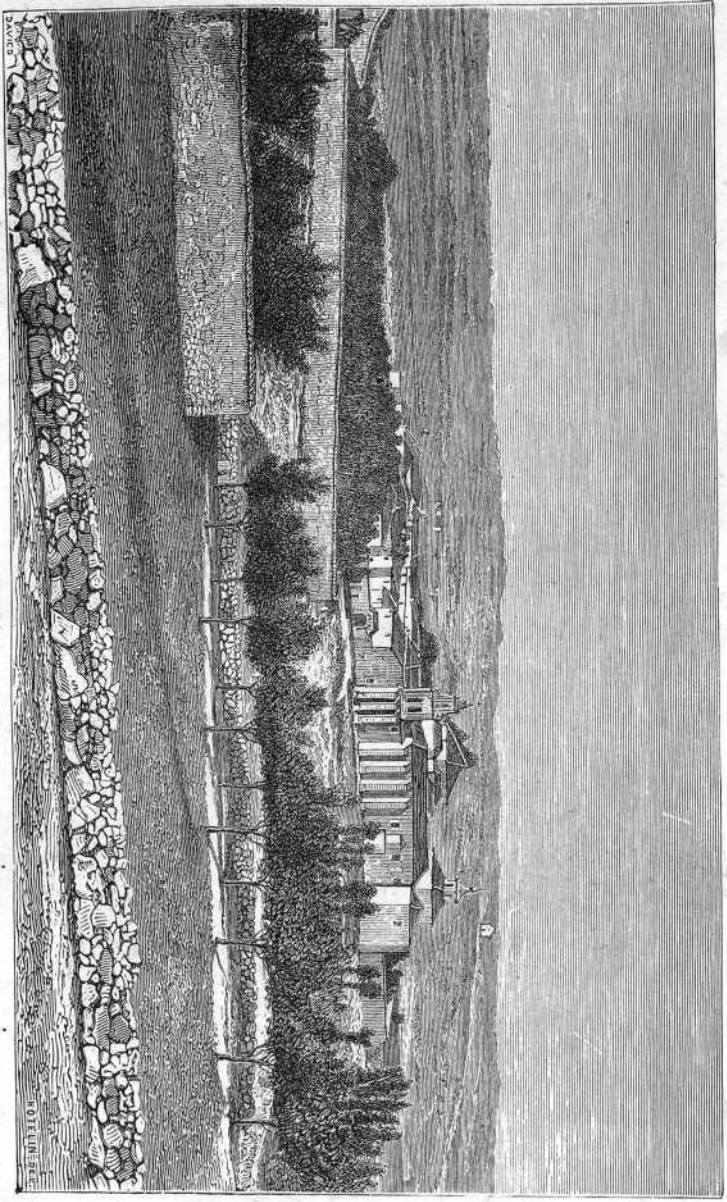
de cette année, c'est-à-dire le jour même de la naissance et du baptême de la Sainte qui devait tant l'illustrer.

Un grand intérêt s'attache d'abord aux motifs qui déterminent Thérèse à entrer dans ce monastère.

Le séjour à N.-D. de Grâce a détruit les obstacles qui s'opposaient aux desseins de Dieu sur elle ; mais au sortir de cette maison, elle est encore sans attrait pour la vie religieuse. C'est à la campagne, chez un frère de son père, qu'elle y a pensé sérieusement pour la première fois. Ce parent pieux lui a fait lire de bons livres. « Je ne les aimais pas, dit-elle, mais comme j'éprouvais toujours la plus grande satisfaction à faire plaisir, je les lisais pour être agréable à mon oncle. Ses livres, ses conversations et sa vie exemplaire me firent souvenir de cette vérité que j'avais comprise lorsque j'étais petite fille, que tout n'est rien puisque tout finit, et que je n'avais rien de mieux à faire que d'entrer dans un couvent. » Les peines de la vie religieuse l'avaient effrayée d'abord ; mais « je considérai, ajoute-t-elle, qu'elles ne pouvaient être plus grandes que celles du purgatoire, et que ce n'était pas trop pour moi qui avais mérité l'enfer, de

AVILA

VUE DU MONASTÈRE DE L'INCARNATION, PRISE DU SUD-OUEST



Ermitage de Saint-Jean-de-la-Croix. Cour extérieure. Église. Chemin de fer du Nord.

20000

100000 300



vivre dans un monastère comme en ce lieu d'expiation temporaire, pour aller ensuite directement au ciel, but suprême de tous mes désirs (1). »

Avec une résolution ainsi motivée, la Sainte aurait pu se présenter chez les Augustines qui se seraient empressées de la recevoir, mais elle avait une amie chez les Carmélites Mitigées, et au monastère de N.-D. de Grâce, elle préfère celui de l'Incarnation. Reste à vaincre une dernière difficulté : Thérèse a des frères et des sœurs ; mais elle est l'orgueil et la joie de son père, et, pour embrasser la vie religieuse, il faut obtenir le consentement de ce père chéri. Ni les prières de la généreuse enfant, ni celles des personnes influentes qu'elle fit parler pour le fléchir, ne purent ébranler l'inflexible vieillard. Tout ce qu'elle put obtenir de lui ce fut ce cri de douleur : « Ma fille, quand je ne serai plus, tu feras ce que tu voudras (2)! » Que la Sainte se laisse arrêter par cet obstacle, qu'elle renonce à son

(1) « Aunque no era amiga dellos, mostraba que sí; porque en esto de dar contento á otros he tenido extremo..... habia bien merecido el Infierno..... era mucho estar lo que viviese como en Purgatorio. »

La Vida, c. III.

(2) « Lo que mas se pudo acabar con él fué, que despues de sus dias haria lo que quisiese. »

La Vida, c. III

projet, et les desseins de la Providence sur elle ne s'accompliront pas : elle ne deviendra ni la grande consolation de ce père aujourd'hui désolé, ni la gloire de sa famille et de son pays, ni la lumière de l'Église. Mais ne le craignons pas. Elle a lu les lettres de saint Jérôme qui la present d'obéir à la voix de Dieu, et le 2 novembre 1538, accompagnée de son frère Antoine, elle quitte secrètement la maison paternelle. Le mysticisme, dit-on quelquefois, dessèche le cœur : toute la vie de la Sainte donne à cette assertion un éclatant démenti. « Je serais morte, dit-elle en parlant de cette séparation douloureuse, que je n'aurais pas souffert davantage : il me semblait qu'on m'arrachait le cœur, et il est bien certain que, sans le secours de Dieu que je n'aimais guère alors, je n'aurais pu poursuivre mon entreprise (1). »

Le sacrifice est ainsi consommé. Suivons donc cette jeune fille si fidèle à la grâce, descendons avec elle la vallée profonde creusée à nos pieds et entrons dans le monastère qui va devenir le berceau de sa vie religieuse. Visitons cette mai-

(1) « Me parece cada hueso se me apartaba.... si el Señor no me ayudára, no bastáran mis consideraciones para ir adelante. »

son ; la Sainte y a vécu plus de trente années, et son souvenir y est encore vivant.

Deux portes s'ouvrent du côté de la ville : au couchant, celle du monastère, et au levant, celle de l'église. En entrant par la première, vous êtes d'abord dans une cour carrée, autour de laquelle sont rangés, de droite à gauche, le cloître, l'habitation de quelques personnes de service et celle de l'aumônier. Le cloître est presque entièrement de construction primitive. Pour y pénétrer, vous passez par un porche où vous trouvez la porte des parloirs, le tour et la porte de la clôture, comme dans presque tous les anciens monastères des Carmélites d'Espagne. C'est à cette entrée de la clôture que la Sainte est reçue de grand matin par la Prieure et la Carmélite, son amie, qui l'attendent. C'est dans ce cloître qu'elle subit une année d'épreuve. Les cellules, les oratoires et l'enclos sont spacieux et commodes ; le site est des plus agréables ; elle y respire toujours un air pur et sain, et cependant à peine y a-t-elle fait profession, qu'une maladie cruelle l'oblige d'en sortir. On voudrait alors la suivre à la campagne et aller avec elle chez son oncle à Hortigose, chez sa sœur Marie, à Castellanos de la Cañada, chez l'empirique, à Bécédas, et la voir



toujours unie à Dieu, toujours douce et patiente, toujours si édifiante qu'elle commence à convertir les grands pécheurs par le seul charme de ses vertus; mais la vue du cloître que vous parcourez vous attache à ces lieux témoins des événements qui accompagnèrent et suivirent son retour. Une tombe s'ouvre sous vos yeux et cette tombe est celle de Thérèse. Les remèdes ont été pires que le mal et depuis quatre jours la jeune Carmélite, revenue chez son père, est tombée dans une léthargie qui dure encore. On parle d'aller chercher ses restes mortels. Elle revient pourtant elle-même, mais elle ne ramène qu'un squelette vivant (1).

« Les médecins de la terre ne pouvant me guérir, dit-elle, j'eus recours aux médecins du ciel. Je pris alors saint Joseph pour mon avocat et je puis assurer que je ne lui ai jamais rien demandé qu'il ne m'ait obtenu du souverain Maître. »

Cette protection, qui, dans la suite, ne fit jamais défaut à la Sainte, lui venait alors bien à propos; car, à partir de sa guérison, qu'elle attribue au grand Patriarche, elle en eut fréquemment besoin.

(1) « El extremo de flaqueza no se puede decir, que solos los huesos tenía. »

Avant de franchir la clôture, visitons les parloirs. Il y en a quatre qui se suivent au rez-de-chaussée et qui, dans leurs parties extérieures, se communiquent par des portes latérales. Arrêtons-nous dans le second (†).

Ce parloir rappelle une lutte des plus longues et des plus émouvantes, entre la grâce et ce que Thérèse appelle sa vanité.

Les religieuses de l'Incarnation ne gardent point la clôture et les visites sont très-fréquentes. Thérèse a de la grâce, de l'esprit et surtout beaucoup de cœur : elle excelle dans la conversation et charme tous ceux qui la voient. Si on lui témoigne de l'affection, elle y répond toujours par la plus franche amitié : « C'était de la reconnaissance, » disait-elle plus tard (1). Jamais, en effet, la Sainte ne commit de fautes graves dans ses rapports avec le monde ; elle tenait trop à son honneur et elle avait trop horreur de tout ce qui peut ternir l'éclat de la plus belle des vertus, pour oublier son devoir. Mais Dieu qui l'appelait au plus haut degré de perfection, lui reprochait au fond du cœur ces amitiés trop humaines pour elle (2).

† Voir la gravure n° 5.

(1) « Parecia me á mí era ingratitud dejarles. » *La Vida*, c. xxiv.

(2) « Habia alguna demasia en amar. » *Yepes*, l. I, c. xi.

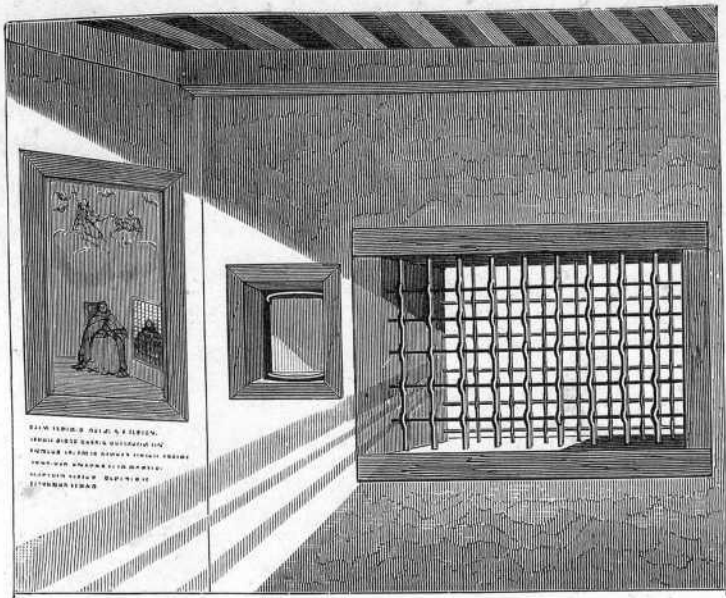
Elle sentait si vivement ces reproches, qu'elle finit par se croire indigne de paraître devant Sa Majesté et qu'elle renonça pendant quelque temps à faire oraison. « Dieu m'appelait, dit-elle dans l'amertume de son âme, et je suivais le monde. » Heureusement Notre-Seigneur s'attachait à tous les pas de cette grande âme. Il la poursuivait partout à l'intérieur du monastère et jusqu'au parloir. Un jour qu'elle y conversait avec une personne du monde, ce divin Maître lui apparut avec un visage sévère (1). La vanité ne se tenait pas pour battue, mais la grâce frappait coup sur coup. Peu de jours après, pendant qu'elle y parlait encore avec la même personne, un prodige vint lui donner un second avertissement et lui dire au fond du cœur que ces entretiens lui déplaisaient. A l'oraison, la grâce ne cessait de la presser, mais le parloir défaisait toujours ce qu'avait fait l'oratoire (2). Celui que nous visitons était souvent le théâtre de ces luttes entre la grâce et la vanité. Rien n'y a été changé, c'est toujours la même grille qu'on

(1) « Representóseme con mucho rigor... Por una parte me llamaba Dios, por otra yo seguía al mundo. » *La Vida*, c. vii.

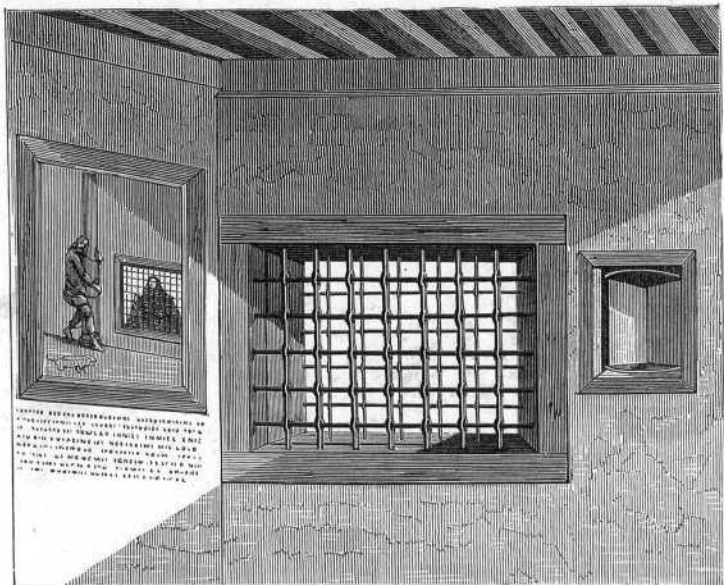
(2) « Andaban el oratorio y la red, edificando uno lo que destruía otro. » *Yepes*, l. I. c. vii.

AVILA

PARLOIRS DU MONASTÈRE DE L'INCARNATION



Le Saint dont il fallait se méfier aux grilles des Parloirs.



Le Parloir qui défaisait toujours ce qu'avait fait l'Oratoire.



y voit (1). Un tableau y représente la Sainte au moment où elle eut les deux visions dont nous venons de parler.

En passant dans le troisième parloir, nous trouvons d'autres souvenirs qui se rapportent à une époque où les temps sont changés.

Thérèse, en effet, a lu les *Confessions* de saint Augustin. L'histoire de sa conversion l'a profondément touchée. D'autre part, un sage directeur a vu l'obstacle qui s'oppose au progrès spirituel de cette âme naturellement si généreuse. Sans lui dire de rompre les liaisons qu'elle a formées, il lui a recommandé d'y penser devant Dieu pendant quelques jours. La Sainte a obéi et pendant qu'elle suppliait le Seigneur de l'éclairer et de l'aider à faire tout ce qui lui plairait, elle est entrée dans un ravissement, et elle a entendu une voix qui lui disait : « Désormais, ma fille, tu ne converseras plus avec les hommes, mais avec les anges. » Dès lors ses chaînes sont tombées d'elles-mêmes et les amitiés humaines n'ont plus été rien pour elle. Elle a saisi au passage le moment de Dieu et elle s'est délivrée pour ainsi dire sans efforts ; heureux résultat d'une retraite

(1) Elle a 0 m. 97 de largeur sur 1 m. 04 de hauteur.

bien faite, sous la direction d'un confesseur éclairé (1).

Le triomphe de la grâce est ainsi complet. Docile à ses touches divines, Thérèse a fondé le nouveau Carmel, et, appelée par ses supérieurs à faire observer la règle mitigée au monastère de l'Incarnation, elle y a fait venir saint Jean de la Croix, son coadjuteur dans toutes ses réformes. Un autre tableau fixé au mur de cet autre parloir nous rappelle un entretien sublime qu'y eurent ces deux grandes âmes. La Sainte est à genoux derrière la grille, tandis que le Saint est assis de notre côté.

Écoutons leurs paroles. Ils s'entretiennent du profond mystère qu'adore d'une manière particulière la nation espagnole, celui de la sainte Trinité ! Le cœur s'échauffe, la voix s'anime, l'âme s'élève au plus haut degré de contemplation. Une religieuse de l'Incarnation, Béatrix de Jésus, qui vient en ce moment porter un message, surprend en extase le Saint et la Sainte. Jean de la Croix est élevé au-dessus du sol avec sa chaise et Thérèse toujours à genoux est aussi soutenue en l'air.

(1) « Nunca mas yo he podido asentar en amistad..... Sino á personas que entiendo le tienen á Dios. » *La Vida*, c. xxiv.

« Buen letrado nunca me engañó. » *La Vida*, c. v.

Ainsi se terminaient souvent leurs entretiens. Quelquefois, lorsqu'ils sentaient venir le ravissement, ils saisissaient les barreaux de la grille; mais c'était en vain : une puissance divine les élevait de terre et les couronnait de rayons. La Sainte n'était pas alors confuse et embarrassée, elle jetait la faute sur saint Jean de la Croix. « Il faut, disait-elle, parler de Dieu avec beaucoup de réserve au P. Jean de la Croix, car non-seulement il entre en extase, mais il y fait entrer les autres. »

Voilà bien notre chère Sainte avec son incomparable amabilité, telle que nous la retrouverons bien des fois dans le cours de ces récits.

Des scènes semblables se passaient dans un cinquième parloir situé au-dessus de ceux du rez-de-chaussée. Depuis que la Sainte s'était donnée toute à Dieu, cette grande âme était comblée de faveurs célestes. Elle passait par des voies si sublimes que ses confesseurs ordinaires ne pouvaient se rendre compte de son état. Ils craignaient qu'elle ne fût le jouet de son imagination ou de l'esprit de ténèbres. Jugez des inquiétudes auxquelles était en proie le cœur de Thérèse. Saint François de Borgia, qui était venu visiter à Avila le collège de Saint-Gilles, avait bien

approuvé son esprit; mais, pour faire pénétrer la lumière jusqu'au fond de son âme, il fallait saint Pierre d'Alcantara. C'était un de ces saints exténués par la pénitence que Murillo aime tant à reproduire. « Il était fait de racines d'arbres » (1), disait notre aimable Sainte, ce qui ne l'empêchait pas d'être plein de douceur et de bonté. Ce Saint avait aussi passé par des voies extraordinaires. Il la comprit bientôt, et les paroles qu'il lui adressa dans plusieurs entrevues répandirent dans son âme les plus vives clartés (2).

Cet heureux résultat était obtenu, lorsque sainte Thérèse reçut un jour la visite de ce grand bienfaiteur au monastère de l'Incarnation. Le Saint était ce jour-là avec un de ses compagnons, et la Sainte avec plusieurs carmélites. A peine la conversation fut-elle engagée que le Saint eut un ravissement. L'entretien avait lieu au premier étage. Le parloir que nous y trouvons est plus grand que les autres. Il a deux grilles et elles sont toutes les deux de mêmes dimensions (3).

(1) « No parecia sino hecho de raices de arboles. »

La Vida, c. xxvi.

(2) « Padre Francisco.... dijome que era spiritu de Dios. Pedro de Alcantara, cási á los principios ví que me entendia por experiencia..... Me dió grandisima luz. »

La Vida, c. xxiv-xxx.

(3) 1 m. 46 de largeur sur 1 m. 27 de hauteur.

Vers le temps que la Sainte avait ces rapports avec son Saint de prédilection, elle en avait d'autres avec un ange. *La chambre de la transverbération* est située au-dessus de ce dernier parloir que nous visitons. Thérèse nous apprend elle-même la grande faveur qu'elle y reçut. C'est elle qui décrit et l'esprit céleste qui lui apparut, et le glaive enflammé qui lui transperça le cœur, et les divines ardeurs dont elle fut toute embrasée. Quelle que soit la grandeur de ce prodige et d'autres semblables qu'elle raconte dans sa vie par elle-même, il faut ne pas avoir lu ses œuvres pour en contester la vérité, ou pour les attribuer à des causes naturelles. Jusqu'à l'âge le plus avancé, leurs effets extérieurs sur elle furent toujours des plus heureux. Pendant que son séraphique et radieux visage s'empourpait des feux de l'amour divin, ses puissances ne cessaient d'être calmes et tranquilles, et loin d'y perdre ses belles facultés intellectuelles, sa santé même y gagnait. Elle croit d'ailleurs elle-même à des causes surnaturelles, et l'on doit être de son avis. Son admirable simplicité est une garantie de sa bonne foi. Si elle écrit, c'est uniquement pour son directeur qui a besoin de connaître sa vie intérieure, et elle ne l'a pas fait avec plaisir : elle

éprouve de la peine à dérober ainsi le temps qu'elle emploierait à filer pour une maison pauvre comme celle qu'elle habite et où elle a des occupations bien multipliées (1). D'autre part, la lumière ne lui manque pas. Il y a de fausses visions, mais elle les distingue bien des véritables. Aussi l'Église déclare que ses œuvres renferment une *nourriture toute céleste*, et elle les consulte toujours dans les cas obscurs de la vie des âmes.

C'est après avoir reçu la grande faveur dont nous parlons, que la Sainte émit le vœu de faire toujours ce qu'elle croirait être le plus parfait. Le petit oratoire où la scène se passa, a une fenêtre murée que l'on aperçoit de la cour extérieure ; mais la porte donne sur l'intérieur du monastère. Franchissons donc le seuil de la clôture. Nous voilà dans un cloître magnifique (†). Il comprend autour de la cour les corridors où nous marchons et une galerie au premier étage. La Sainte y a passé et repassé bien souvent, ayant l'Époux céleste à son côté. « Je le sentais, dit-elle, près de moi. Je ne saurais dire

(1) « Cási hurtando el tiempo y con pena, porque me estorbo de hilar, por estar en casa pobre y con ocupaciones. » *La Vida*, c. x.

(†) Voir la gravure n° 6.

sous quelle forme je le voyais ; mais j'étais bien sûre qu'il se tenait toujours à mon côté droit, qu'il me parlait et qu'il était témoin de tout ce que je faisais (1). En montant à la galerie supérieure, on trouve, au couchant, la porte de la chambre de la transverbération, et au côté opposé, une autre porte qui mérite de fixer l'attention d'une manière particulière. Lorsqu'il fut permis d'adresser à la Sainte un culte solennel, on démolit la cellule qu'elle avait occupée, quand elle était simple religieuse, et sur l'emplacement on construisit une chapelle en son honneur. Du bois qu'on en retira on fit un tabernacle qu'on avait destiné d'abord à ce sanctuaire et que nous allons trouver dans un ermitage du monastère. Quant à la porte de la cellule, elle fut enlevée et portée à l'endroit où nous la voyons, dans le cloître de l'est, au premier étage. Elle est engagée dans une baie, comme une porte de cellule ordinaire ; mais elle ne s'ouvre pas. Cette porte est un des objets que la Sainte a touchés le plus souvent. Elle a été la confidente de ses soupirs, de ses

(1) « Parecime andar siempre al lado Jesu Christo..... veía ser él el que me hablaba. No veía en qué forma, mas estar siempre á mi lado derecho, sentialo muy claro y que era testigo de todo lo que yo hacia. » *La Vida*, c. xxvii.

larmes, de l'immolation de son corps virginal, de ses ravissements, de ses ardeurs de séraphin ; et elle les a cachés, pour ainsi dire, avec un soin jaloux, dans le secret de Dieu. C'est donc une précieuse relique. Aussi, pour satisfaire la pitié des fidèles, on en a détaché de nombreuses parcelles et partout on y voit des brèches profondes.

Mais descendons dans la cour intérieure, parcourons les jardins et l'enclos : partout les souvenirs se multiplient encore sous nos pas. Ces eaux toujours abondantes, limpides et fraîches comme la neige, Thérèse ne pouvait se lasser de les contempler ; elles lui rappelaient les eaux de la grâce que la Samaritaine demandait au Sauveur. Ces champs couverts de moissons et ces parterres émaillés de fleurs élevaient son âme à Dieu ; ces noisetiers, d'après une tradition, c'est elle-même qui les a plantés, et ces ermitages enfin la virent souvent prier à genoux (1).

A l'extrémité occidentale de l'enclos, derrière l'habitation actuelle de l'aumônier, voici une de ces solitudes qui n'existait pas de son temps. C'est l'*ermitage de Saint-Jean de la Croix*.

(1) « Aprovechábame á mí ver campos, agua, flores. En estas cosas hablaba yo memoria del criador. ¡o que de veces me acuerdo de la agua viva que dijo el Señor á la Samaritana ! » *La Vida*, c. IX-XXX.

Autrefois la clôture ne s'étendait pas jusqu'à cette partie retirée du jardin. C'est là qu'était la demeure du grand Saint, directeur du couvent. On a construit en pierre, sur l'emplacement de sa maison, un petit édifice octogone de quatre ou cinq mètres de diamètre environ. Entrons dans ce sanctuaire ; ce n'est pas une chapelle : il n'y a point d'autel, mais uniquement le tabernacle fait du bois de la cellule détruite dont nous avons parlé. Ce *ciborium* est un petit édicule à trois étages, soutenu par des colonnettes ; c'est pour ainsi dire la cellule de sainte Thérèse, comprise dans la maisonnette de saint Jean de la Croix. Quel bonheur, pour les religieuses du monastère, de venir à leur gré se reposer le cœur et prier dans ce cher ermitage où elles sont comme en société avec leur séraphique Mère et leur séraphique aumônier.

Pour retrouver ces deux grandes âmes, sortons du monastère et entrons dans l'église. Mais que de précieux souvenirs se pressent dans notre esprit pendant le court trajet que nous avons à faire ! C'est par là que passait souvent le Saint si bien appelé Saint Jean de la Croix ; ce Saint au teint pâle et défait, au regard gracieux et doux, au port grave, modeste et religieux, que Thérèse

appelait son *petit Sénèque*, *petit de corps et d'esprit fort étendu, dont il fallait se méfier beaucoup aux grilles des parloirs*, et qui demandait sans cesse de ne point passer un jour sans souffrir pour Dieu ou d'être méprisé par les hommes à cause de lui. C'est là qu'il vécut de sa vie à la fois si pénitente et si unie à Dieu ; c'est près de là qu'il fut roué de coups par un séducteur, auquel il venait d'arracher sa victime : c'est enfin de là qu'il fut enlevé, pour ainsi dire, par l'ordre de ses supérieurs qui le persécutaient, et conduit d'abord dans le couvent des Carmes Mitigés de la ville, pour être transféré ensuite dans une prison de Tolède (1).

La porte de l'église s'ouvre du côté des remparts de la ville comme celle de la cour extérieure. Au-dessus de cette porte on a sculpté en relief les armes de la fondatrice, *doña Elvire de Medina*, et le mystère de l'Annonciation qui rappelle le nom du monastère. L'église est orientée de l'ouest à l'est ; on y entre par le côté méridional et l'on trouve au fond de la nef deux chœurs

(1) C'est à cette occasion que les lettres de sainte Thérèse à saint Jean de la Croix disparurent. Le Saint les détruisit, afin que la Sainte n'eût rien à souffrir de sa disgrâce.

Life of St Teresa, James Duffy, London, 1867, p. 338.

superposés pour les religieuses. La porte du chœur inférieur donne sur les cloîtres du rez-de-chaussée, et celle du chœur supérieur, sur les corridors de la galerie du premier étage. Les grilles de l'un et de l'autre s'étendent sur toute la largeur de l'édifice et elles ne sont point voilées ; en sorte que de l'église, nous pouvons voir dans l'intérieur de ces deux oratoires et y faire revivre ce qui s'y passait au temps de sainte Thérèse.

C'est dans le chœur supérieur que les Carmélites se réunissent ordinairement (†). Il en était de même autrefois. On cherche donc dans cet oratoire la place que la Sainte occupait, lorsque la grâce l'attirait si fortement à Dieu ou qu'elle était inconsolable de ne point trouver de saint revenu à ce Bien Suprême auquel elle pût se comparer (1). On voudrait y trouver cette image du Sauveur tout couvert de plaies, qui représentait si bien ce qu'il souffrit pour nous, qu'en la contemplant, le cœur de la Sainte se brisait de douleur (2). On y voit au moins une belle

(†) Voir la gravure n° 6.

(1) « No he hallado santo de los que se tornáron á Dios con quien me consolar. »

La Vida. — Introd.

(2) « En el oratorio ví un imagen de Christo muy llagado ; repre-

statue de la Reine du Carmel qui y perpétue les souvenirs les plus touchants et les plus merveilleux.

Après avoir fondé le nouveau Carmel, Thérèse avait été chargée par ses supérieurs de ramener le monastère de l'Incarnation à l'observance de la règle mitigée. Elle avait redouté beaucoup les difficultés de cette mission ; mais, ayant eu en même temps à recommander à Dieu un de ses frères, elle lui avait dit dans la simplicité de son amour : « Seigneur, pourquoi laissez-vous donc mon frère en danger de se perdre ; si je voyais un de vos frères dans un péril semblable, que ne ferais-je pas, pour l'en tirer et vous être agréable ? » et il lui avait été répondu : « O ma fille, ma fille, les religieuses de l'Incarnation sont mes sœurs et tu hésites ! va, prends confiance ; mon pouvoir est grand (1). »

La Sainte avait alors obéi ; mais les religieuses de l'Incarnation n'avaient pas été consultées sur le choix de leur nouvelle Prieure. Elles ne vou-

sentaba bien lo que pasó por nosotros..... fué tanto lo que senti de lomal.... que el corazon me parece se me partia. » *La Vida*, c. ix.

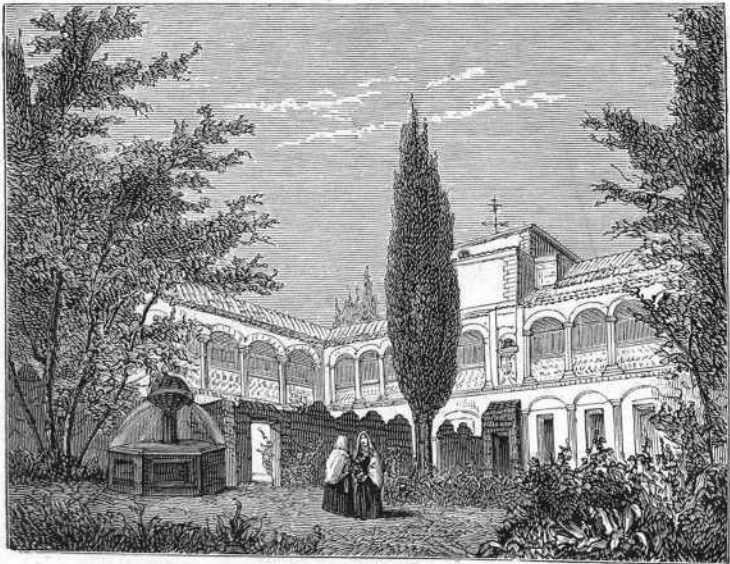
(1) « Si yo viera, Señor, á un hermano vuestro en este peligro ¿ que hiciera por remediarle? — ¿ Oh hija, hija, hermanas son mias estas de la Encarnacion, y te detienes? Pues ten animo..... que es grande mi poder. » *Rel.* III. — Edit. de Vic. de la Fuente, t. I, p. 152

AVILA

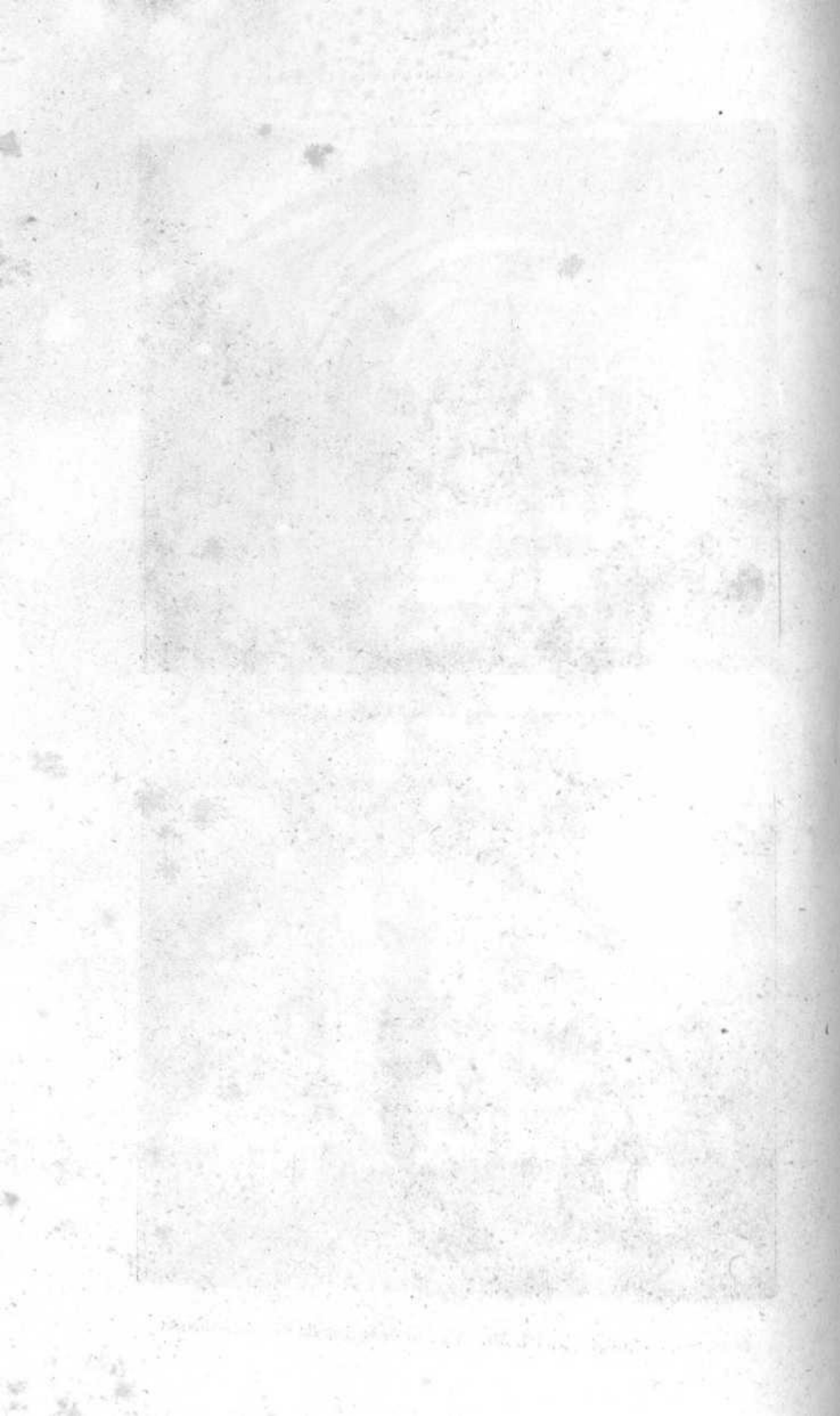
INTÉRIEUR DU MONASTÈRE DE L'INCARNATION



Le Chœur supérieur avec les Stalles ornées de fleurs.



Le Cloître. — Le Pavillon, à droite, au-dessus de la chapelle de Sainte-Thérèse.



laient pas entendre parler de réforme et elles se disposaient à lui résister ouvertement, lorsque le premier Chapitre fut tenu dans l'oratoire supérieur. La Sainte surmonta cette difficulté par son admirable prudence. Sur le siège qu'elle devait occuper comme Prieure, elle fit placer la belle statue de la Reine du ciel, lui mit à la main les clefs du monastère et s'assit à ses pieds. La scène qui se passa alors est des plus émouvantes. A l'heure de la réunion on voit entrer les Carmélites, la froideur et le mécontentement peints sur le visage ; on est témoin de leur surprise et du changement qui s'opère en elles, on entend enfin comme un écho des sages paroles que la Sainte prononça dans cette circonstance. « C'est Notre-Seigneur qui l'envoie au nom de l'obéissance et sans aucun mérite de sa part ; elle vient uniquement pour servir le Seigneur avec elles en toute suavité. Elle est bien la fille de cette maison et la sœur de toutes leurs Révérences, et elle connaît bien leurs besoins temporels qui ne leur ont pas toujours permis d'observer la règle du monastère. » Enfin elle conclut en disant : « Je sais que notre faiblesse est grande ; mais commençons seulement à désirer le bien. Le divin Maître est compatissant, et, par sa grâce, nous

réaliserons peu peu à tous nos bons désirs (1). » Son gouvernement fut, comme ses paroles, plein de douceur et de force à la fois, et son succès fut si complet que, lorsque les trois années de son priorat furent écoulées, les religieuses de l'Incarnation voulurent la réélire, et que, ne pouvant la retenir ainsi dans leur monastère, plusieurs sortirent avec elle et entrèrent dans le nouveau Carmel qu'elle venait de fonder.

Le Ciel ne fut pas insensible à cette scène admirable que nous venons de raconter. Quelques jours après, pendant que les Carmélites chantaient en chœur le *Salve Regina*, la sainte Réformatrice tombait en extase. Elle voyait la Reine des anges, entourée de son céleste cortège, descendre vers la statue de la Prieure et prendre la place de la statue qui disparut un instant. La divine Mère agréait l'honneur qu'on lui rendait dans cet oratoire, et promettait d'être présente aux louanges de ses filles et de les offrir à son Fils.

Les religieuses de l'Incarnation ont conservé tous ces précieux souvenirs. La statue de la Reine

(1) « Lleguemos con deseos, que piadoso es el Señor y hará que poco las obras igualen con la intencion y deseo. »

Escritos sueltos, n° 6. — Edit. la Fuente, t. I.

du ciel est encore à la place de la Prieure, et les stalles ombragées par les ailes des Anges sont toujours vides et ornées de tableaux et de fleurs.

« O vierges du Carmel, qui n'envierait votre bonheur ! Vous avez fait construire des sièges plus modestes au-dessous de ceux qu'occupaient vos premières Mères, et toutes les fois que vous entrez dans cet oratoire, pour aller vous y asseoir, ces souvenirs reviennent à votre esprit et remplissent de joie votre cœur. Vous voyez des yeux de la foi, au-dessus de vous et des sièges supérieurs, les esprits célestes ; devant vous, à la seconde place du chœur, votre séraphique Mère ; enfin, à la stalle de la Prieure, la Reine des anges, assise comme sur un trône de grâce, et disant à sa bien-aimée Thérèse :

« Tu as bien fait, ma fille, de me mettre à cette
 « place ; je serai présente aux louanges que les
 « religieuses de ce monastère chanteront en
 « l'honneur de mon Fils, et je les lui offrirai (1). »

Les Carmélites de l'Incarnation jouissent d'autres avantages, lorsqu'elles se rendent dans l'oratoire inférieur, les jours auxquels elles doivent

(1) « Dijome : « Bien acertaste en ponerme aquí, yo estaré presente
 « à las alabanzas que hicieren á mi hijo, y se las presentaré. »

communier. Là elles ont toujours sous les yeux leur Réformatrice. On la voit très-bien de l'église, à travers la grande grille, cette chère Sainte. Elle est assise en face de nous, près de l'autel, du côté de l'évangile. Son regard est pénétrant et radieux, et, en frappant de la main sur son livre, elle donne le signal de commencer l'office. Elle revit, pour ainsi dire, dans cette belle statue. Le siège qu'elle occupe est la stalle qu'elle avait lorsqu'elle était Prieure. On en détache des parcelles, comme de la porte de la cellule démolie, pour les donner aux pèlerins, et l'on recouvre de fleurs les parties endommagées.

Mais une relique encore plus précieuse est sans contredit la table de communion. La voilà au milieu de la grande grille; nous la touchons en regardant dans le chœur. C'est une sorte de tabernacle richement orné, assez profond et muni de deux portes qui s'ouvrent l'une de notre côté, l'autre du côté des religieuses (1). Le prêtre qui porte la communion pose d'abord le ciboire dans l'intérieur, puis tend la main pour donner la sainte hostie aux Carmélites qui se présentent l'une après l'autre. Ces saintes âmes reçoivent ainsi leur Dieu à la même place où leur séra-

(1) 41 centimètres de hauteur sur 33 de largeur.

phique Mère communia si souvent, et où elle reçut entre autres faveurs extraordinaires celle des *Epousailles*.

Un grand tableau est suspendu au-dessus de cette table de communion. Il rappelle les souvenirs de cette grâce, et c'est Thérèse elle-même qui rapporte les circonstances dans lesquelles elle en fut favorisée.

C'était en 1572, environ douze ans après la *transverbération*. « La seconde année de mon priorat, dit la chère Sainte avec une simplicité qui ne se dément jamais, le jour de l'octave de saint Martin, j'étais à la Table sainte, lorsque je vis le P. Jean de la Croix rompre une hostie. Il agissait ainsi afin de pouvoir communier une de nos sœurs avec moi. Mais comme je lui avais dit, que j'aimais les grandes hosties, je crus qu'il voulait me mortifier. Le divin Maître me dit alors au fond du cœur : « Ne crains pas, « ma fille, personne ne peut te séparer de moi. » Le tableau représente la scène qui suivit. La Sainte est à genoux devant Notre-Seigneur qui lui apparaît, lui tend la main et lui dit, en lui montrant un des instruments de sa passion : « Tu vois bien ce clou, ma fille, c'est le gage de notre union désormais indissoluble. Dès aujourd'hui

tu es pour toujours ma véritable épouse (1). » Ces paroles et cette vision produisirent sur le cœur de Thérèse une impression si profonde, que cette grande âme n'aspira plus qu'à être unie réellement au divin Époux. Or cette union pouvait s'opérer ou par la mort sur un trône de gloire, ou par les souffrances sur l'arbre ignominieux de la croix ; et, à partir de ce jour mémorable, l'héroïne du Carmel aimait à redire ces paroles si connues : « Seigneur, ou mourir ou souffrir, *ó morir ó padecer* (2). »

Pour causer des extases, nous le savons, le séraphique Jean de la Croix avait bien d'autres moyens que celui de rompre le pain eucharistique. C'est près de cette table de communion qu'il faisait ses instructions. C'est de là qu'il adressait aux Carmélites ses paroles pleines de feu, qu'il réchauffait les cœurs, assouplissait les volontés, ravissait la Sainte et lui faisait dire à sa manière toujours aimable et pittoresque, que, grâce à son petit Sénèque, *elle ne travaillait plus que sur de la cire.*

(1) « No hayas miedo, hija, que nadie sea parte para quitarte de mí..... mira este clavo, que es señal que seras mi esposa desde hoy. »

Rel. III. — Edit. la Fuente.

(2) « Digole algunas veces con toda ella (voluntad) : « Señor, ó morir ó padecer; no pido otra cosa para mí. » *La Vida, c. xi.*

Ce grand Saint prêchait surtout d'exemple. A l'autel, il se tenait comme un ange. Celui sur lequel il offrait le saint sacrifice de la messe, est vis-à-vis des deux chœurs des religieuses. En faisant quelques pas vers ce pieux souvenir, nous trouvons, à gauche, du côté de l'évangile, un couloir qu'il faut prendre : nous passons ainsi de l'aile méridionale du monastère dans l'aile orientale et nous arrivons dans la chapelle de sainte Thérèse qu'il nous reste à visiter.

Cette grande chapelle est mieux ornée que l'église d'où nous sortons. On y remarque, en face, en entrant, au-dessus du maître-autel, deux tableaux qui représentent l'un sainte Thérèse blessée par l'ange, l'autre la Sainte écrivant ses ouvrages. On porte aussi son attention, à gauche, sur un autre autel, celui de saint Michel, à cause de la place importante qu'il occupe. D'après la tradition, c'est derrière cet autel qu'était la porte de la cellule démolie. On regrette de ne pas voir cette chère cellule. On voudrait être témoin de ce qui s'y passa, surtout au temps de la fondation du nouveau Carmel ; on se hâte de la reconstruire par la pensée et de se reporter à l'époque où fut établie cette grande Réforme.

Thérèse avait entièrement renoncé aux amitiés

frivoles ; elle était pleinement rassurée sur les états extraordinaires par lesquels son âme passait alors, et elle jouissait de la tranquillité la plus parfaite dans son monastère qu'elle aimait beaucoup, dans sa cellule qu'elle trouvait à son gré (1).

Cependant les dangers qu'elle avait courus étaient toujours présents à son esprit. Elle ne pouvait oublier que, si Dieu l'avait préservée de l'abîme du péché mortel et de la damnation qu'il mérite, elle était restée vingt ans sur le chemin qui y conduit. Combien d'âmes pouvaient se perdre dans des maisons religieuses tombées dans le relâchement, comme celle de l'Incarnation ? Cette vie relâchée des monastères ne favorisait-elle pas la propagation de l'hérésie protestante dans le nord de l'Europe ? Eh quoi ! cette erreur pénétrait déjà jusqu'en France, dans ce pays pourtant si catholique ! A cette pensée, Thérèse ne pouvait contenir sa douleur : elle se jetait dans le sein de Dieu et y pleurait amèrement. *Lloraba con el Señor*, dit-elle dans son divin langage. Ce qui la touchait aussi profondément, c'étaient les populations innombrables assises encore à l'ombre de la mort dans les contrées

(1) « La casa era muy á mi gusto, y la celda muy á mi proposito. »

récemment découvertes. Le zèle pour le salut des âmes, voilà donc ce qui enflammait alors le cœur de la Sainte. Pour en sauver une seule, elle protestait qu'elle souffrirait volontiers mille morts, et c'est pour les arracher à la damnation éternelle qu'elle conçut le projet de réformer son ordre (1). Il y avait longtemps qu'elle y pensait devant Dieu et qu'elle en parlait avec quelques personnes intimes, lorsque l'exécution en fut résolue dans le lieu béni où nous nous trouvons.

Le jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, 10 juillet 1560, la grande Réformatrice s'entretenait dans sa cellule avec plusieurs de ses jeunes parentes, encore dans le siècle, et Jeanne Suazes, son ancienne et fidèle amie. La conversation était engagée sur les obstacles qu'on rencontrait à une vie sainte et recueillie dans une maison qui avait cent quatre-vingts religieuses (2). Ce fut alors qu'une des nièces de

(1) « Venida á saber los daños de Francia de estos Luteranos.... Lloraba con el Señor..... pareceme que mil vidas pusiera yo para remedio de las muchas que veía perder..... ¿ Oh hermanas mías en Cristo ? Ayudádmele á suplicar esto. Para esto os juntó aquí el Señor. »

Cam. de perf., c. 1.

(2) « Antes que fuesen comenzados estos monasterios, estube veinte cinco años en uno, á donde habia ciento y ochenta monjas. »

Cart. CCCVIII. — Edit. la Fuente.

sainte Thérèse, Marie de Ocampo, si connue en religion sous le nom de Marie de Saint-Jean-Baptiste, prit soudain la parole et dit avec une généreuse vivacité : « Mais pourquoi, nous toutes ici réunies, n'irions-nous pas ailleurs, pour mener une vie solitaire ? — Si nous nous sentons le courage de vivre comme les Franciscaines Déchaussées, nous pouvons bien fonder un monastère. — Pour cette fondation, j'offre mille ducats de mes biens (1). »

La réformatrice n'hésita plus. Elle communiqua son dessein à la plus puissante de ses amies, M^{me} Guiomar, veuve de grande réputation, et consulta son confesseur, le jésuite Baltazar Alvarez, son supérieur Ange Salazar, Provincial des Carmes, enfin son grand directeur, Pierre d'Alcantara. Tous les avis étaient favorables à l'entreprise. D'autre part, Dieu pressait la Sainte, par une inspiration secrète, de l'exécuter promptement (2). Elle mit donc la main à l'œuvre, et ainsi commença l'établissement de la réforme du Carmel, œuvre difficile et laborieuse, qui se

(1) « Ofrecióse una persona decirme á mí y á otras que si seriamos para ser monjas de la manera de las Descalzas, que aun posible era poder hacer un monasterio. » *La Vida*, c. xxxii.

(2) « Mandóme mucho su Majestad lo procurase con todas mis fuerzas. » *La Vida*, c. xxxii.

termina par la fondation du monastère de Saint-Joseph.

Cette maison que possède encore Avila est le troisième berceau de sainte Thérèse ; le berceau de sa réforme, après le berceau de son enfance et le berceau de sa vie religieuse.

tenant, par la fondation du monastère de saint-

Jacques.

Le monastère de saint-Jacques d'Avila est le

plus ancien de toute l'Espagne; le barreau

de saint-Jacques est le barreau de son culte et

le barreau de son culte.

Le barreau de saint-Jacques est le barreau

de son culte.

Le barreau de saint-Jacques est le barreau

de son culte.

Le barreau de saint-Jacques est le barreau

de son culte.

Le barreau de saint-Jacques est le barreau

de son culte.

Le barreau de saint-Jacques est le barreau

de son culte.

Le barreau de saint-Jacques est le barreau

de son culte.

Le barreau de saint-Jacques est le barreau

de son culte.

Le barreau de saint-Jacques est le barreau

de son culte.

Le barreau de saint-Jacques est le barreau

de son culte.

Le barreau de saint-Jacques est le barreau

de son culte.

Le barreau de saint-Jacques est le barreau

de son culte.

Le barreau de saint-Jacques est le barreau

de son culte.

LE BERCEAU DE SA RÉFORME

Jamais les monastères ne furent dans un état plus déplorable qu'au commencement du xv^e siècle. La plupart étaient tombés dans le plus grand relâchement, et l'on sentait généralement le besoin de les réformer. A peine cependant le projet de la Sainte fut-il connu, qu'une tempête s'éleva contre elle. Il ne faut pas s'en étonner ; il est bien difficile, en effet, de faire accepter une réforme. Les âmes lâches y voient toujours une condamnation de leur vie, et les âmes courageuses quelquefois une témérité, sinon une folie.

C'est ce qu'éprouva sainte Thérèse.

L'opposition lui vint des religieuses de l'Incarnation, des magistrats et du clergé de la ville. Un prédicateur alla jusqu'à parler avec véhémence contre elle, en sa présence, du haut de la chaire. On voulut même la traduire devant le tribunal

de l'Inquisition; ce qui la fit rire, parce qu'elle était sûre de ses dispositions intérieures pour tout ce qui touche à la foi, et qu'elle se sentait prête à donner mille fois sa vie, non-seulement pour chacune des vérités de l'Écriture sainte, mais encore pour la moindre des cérémonies de l'Église (1). Son confesseur, le P. Baltazar Alvarez aurait désiré qu'elle poursuivît sa sainte entreprise; mais, dit-elle, il avait un supérieur auquel il obéissait. Ce supérieur était le P. Denys Vasquez, alors recteur du collège de Saint-Gilles. La Compagnie de Jésus, récemment établie à Avila, aurait pu se compromettre en soutenant cette œuvre alors impopulaire, les amis des Jésuites l'avaient craint, d'après le P. Ribéra, jésuite lui-même, et le P. Vasquez avait, par prudence, recommandé au P. Baltazar Alvarez de ne point s'engager dans cette affaire si compliquée et sujette à tant de contradictions (2).

Heureusement, pour surmonter tous ces obstacles, sainte Thérèse avait de grandes ressources

(1) « Esto me hizo reir, porque en cosa de la fé contra la menor ceremonia de la Iglesia..... me ponía yo á morir mil muertas. »

La Vida, c. xxxiii.

(2) « El que me confesaba tenia superior, y ellos (de la Compañía) tienen esta virtud de no sé bullir sino conforme á la voluntad de su mayor. »

La Vida, c. xxxiii.

personnelles. Elle savait admirablement se faire aimer de Dieu et des hommes et gagner tout le monde à sa cause. Jamais elle ne se plaignait de ses ennemis. Elle les excusait toujours, en disant qu'ils croyaient en conscience devoir s'opposer à ses projets (1). Remarquait-elle une grande âme, elle brûlait aussitôt du désir de la voir se donner toute à Dieu, et prenait tous les moyens de lui procurer son avancement spirituel. Elle s'adressait pour cela au Bien-Aimé de son cœur et lui disait avec sa charmante simplicité : « Seigneur, vous ne me refuserez pas cette grâce, voyez donc quel bon sujet nous pouvons avoir pour ami (2). » Si elle se trouvait dans l'isolement et l'affliction, elle aimait à aller se jeter aux pieds du Sauveur, au jardin des Olives, dans l'espérance, disait-elle, que, puisque ce divin Maître y était seul et affligé comme elle, il voudrait bien la recevoir et la secourir (3). Les dons surnaturels qu'elle recevait souvent développaient ses qualités naturelles, en décuplaient la puis-

(1) « Con buena conciencia lo contradecian. » *La Vida*, c. xxxv.

(2) « Señor, no me habeis de negar esta merced, mirad que es bueno este sujeto para nuestro amigo. » *La Vida*, c. xxxiv.

(3) « Parecíame á mí que estando solo y afligido como persona necesitada me habia de admitir á mí. Destas simplicidades tenia muchas. »

La Vida, c. ix.

sance, en sorte qu'il était impossible de résister à leur empire; il fallait y céder et se laisser subjugué par cette grande Sainte. Elle allait à ses directeurs avec une confiance pleine et entière; mais tel était l'ascendant qu'elle exerçait bientôt sur eux, qu'elle les dominait, qu'elle les dirigeait elle-même et qu'elle les conduisait ainsi au but vers lequel Dieu ne cessait de la pousser.

Ce souverain Maître, touché lui-même de sa générosité à toute épreuve et de sa constante fidélité à la grâce, l'encourageait et la comblait chaque jour de nouvelles faveurs. « Poursuis, poursuis l'exécution de ton entreprise, ô ma fille, lui disait-il un jour au fond du cœur, après la communion, le monastère se fondera, j'y serai bien servi Donne-lui le nom de saint Joseph. Ce Saint et la Reine du ciel en garderont les portes, et cette maison brillera comme une étoile du plus vif éclat. Je te le promets, ma fille (1). »

Ces paroles et d'autres encore, par lesquelles Notre-Seigneur faisait connaître à la Sainte le prix immense des peines et des persécutions que

(1) « Haciéndome grandes promesas de que no se dejaría de hacer el monasterio y que se serviría mucho en él, y que se llamase san José, y que á la una puerta nos guardaría él, y Nuestra Señora de la otra, y que sería un estrella que diese de sí gran resplandor. »

l'on supporte pour son service, augmentaient de plus en plus son amour de Dieu et de la souffrance, la rendaient capable de tout entreprendre et de tout accomplir.

A la vérité, on put croire pendant quelque temps qu'elle avait abandonné son cher projet; car le Provincial des Carmes, son supérieur, effrayé des difficultés qu'elle éprouvait, lui avait conseillé d'y renoncer. Baltazar Alvarez lui-même lui avait écrit qu'elle pouvait enfin voir que tout ce qu'elle avait éprouvé n'était que songes et rêveries (1), et cette admirable Sainte, après avoir déclaré qu'elle voulait fonder non sur des visions, mais sur l'obéissance (2), vivait calme et tranquille dans son monastère de l'Incarnation et ne s'y occupait pas plus de sa fondation, que si elle n'y eût jamais pensé. En réalité elle conservait au fond de l'âme la ferme confiance qu'elle finirait par réussir; et, pendant que la plupart de ceux qui l'avaient d'abord soutenue s'éloi-

(1) « Una vez mi confesor me escribió que ya vería que era todo sueño, en lo que había sucedido, que enmendase de ahí adelante en no querer salir con nada, ni hablar mas en ello. »

La Vida, c. xxxiii.

(2) « No quería que sus negocios se juzgase por la revelacion sino por evangelio y las demas reglas que tiene Dios puestas de su iglesia. »

Yepes, l. II, c. II.

gnaient d'elle, Dieu s'en approchait davantage, la conduisait lui-même par la main, lui suscitait enfin de nouveaux protecteurs à l'aide desquels elle put triompher de tous les obstacles.

C'est alors, en effet, que l'ordre de Saint-Dominique vint à son secours. Un religieux de cet ordre, le P. Bañes avait des relations fréquentes avec elle, depuis que presque tout le monde la combattait ou cessait de la soutenir. Voyant tous les trésors que Dieu avait cachés dans son âme, il résolut de prendre en main l'affaire de la Réforme et de la défendre envers et contre tous. Il s'entendit pour cela avec doña Guiomar, la fidèle amie de la Sainte, et convint avec elle d'avoir recours à Rome. Il écrivit donc au Souverain Pontife, pour lui demander l'autorisation de fonder une maison de la Réforme, et, la réponse ayant été favorable, le projet put enfin s'exécuter (1).

Saint Pierre d'Alcantara ne fit point défaut à la Sainte dans cette grande épreuve. C'est cet illustre Franciscain qui détermina Alvaro de Men-

(1) « Tomó muy á pechos este cuidado, y juntamente con aquella señora negociaban y daban trazas y escribian á Roma, procurando breve de Su Santidad para que hiciese (la fundacion). »

doza, évêque d'Avila, à prendre le monastère sous sa juridiction, et la bulle de sa canonisation a pu l'appeler le *principal promoteur de la Réforme* (1); mais les services que rendirent à cette œuvre le P. Bañes et d'autres Dominicains ont fait dire aussi que l'ordre de Saint-Dominique en fut *le plus ferme appui* (2). Les Jésuites eux-mêmes n'y firent pas longtemps opposition. Un nouveau Recteur du collège de Saint-Gilles comprit mieux la Réformatrice que son prédécesseur. Dès lors, Baltazar Alvarez lui conseilla de reprendre son projet, et cette admirable Sainte, toujours si reconnaissante, aimait à s'appeler dans la suite, la fille de la Compagnie, et à dire que Notre-Seigneur s'en était servi pour renouveler l'ordre de sa Mère (3).

Ainsi sainte Thérèse avait vaincu toutes les difficultés que l'on croyait insurmontables ; trois ordres religieux lui avaient prêté un concours

(1) « Quare merito Bulla canonisationis sancti illius viri ait eum ita S. Teresie fuisse auxilio, ut susceptæ ab illâ Reformationis præcipuus pro notor sit habendus. » *Boll., Act. S. Teresie*, p. 75. — B.

(2) « Aquí se conoce que esta santa Reforma se debe en gran parte sino en todo, en sus santos principios, á la ilustre religion de santo Domingo. » *Nota de Palafox, carta xvi.* — Edit. Doblado.

(3) « Soy hija de la Compañía. » *Vie du P. Baltazar Alvarez.*

« La tomó por medio para renovarla. »

Carta CLXXIX. — Edit. la Fuente.

efficace, et les noms de saint Pierre d'Alcantara, de Bañes et de Baltazar Alvarez rappellent dans quelle mesure chacun d'eux contribua à cet heureux triomphe.

Le Provincial des Carmes ne voulut pas prendre la fondation sous son obédience ; mais il laissa toute liberté d'agir à la fondatrice, et l'évêque d'Avila fut toujours pour elle un protecteur puissant et un ami dévoué (1).

Cependant la Sainte avait fait acheter une maison pour construire le monastère. C'était une petite maisonnette située non dans la ville, parce que sans doute cette acquisition y aurait coûté trop cher, mais dans le grand faubourg que nous connaissons. De la partie la plus décente on avait fait une chapelle. Il y avait une chambre à côté de ce sanctuaire ; dans le mur de séparation on perça une fenêtre qu'on munit d'une double grille en bois, et cette chambre devint le chœur des religieuses. Les autres dépendances furent à l'avenant. Un petit vestibule servit de passage pour entrer dans l'église ou dans le cou-

(1) « Padre Ibañes fué gran parte para que el P. Provincial del Carmen diese licencia á la santa Madre para que viniese á san José. »

Yepes, l. II, c. IX.

« Con los razones que el santo padre fray Pedro le dijo se allicionó á favorecerlo, como lo hizo de ahí adelante. » *Yepes*, l. II, c. VIII.

vent (1). Sur une des portes, on plaça la statue de saint Joseph, et sur l'autre, celle de la Reine du ciel, et une clochette de trois livres compléta l'indispensable mobilier de cette modeste demeure. Tout y rappelait l'humilité, la pénitence et la pauvreté; *c'était un véritable Bethléem*, disait saint Pierre d'Alcantara (2).

Tel fut à son origine le berceau de la Réforme. Plus tard des acquisitions nouvelles permirent d'agrandir ce monastère; l'évêque d'Avila, Alvaro de Mendoza, y ajouta une belle chapelle; mais, à la mort de la Réformatrice, il était à peu près dans l'état où il est aujourd'hui.

Lorsqu'on se rend de la Puerta del Cuartel, une des portes orientales d'Avila, à la station du chemin de fer de Madrid, on trouve au milieu du faubourg une rue étroite et tournante qui porte un nom significatif. C'est la *Travesía á las santas Madres*, qui indique à la fois la proximité du monastère de Saint-Joseph et la vénération des habitants pour les saintes filles de leur grande Patronne. Cette rue vous conduit au sud

(1) « Hizo un zaguan harto estrecho, por donde entraban á la iglesia y á la portería. » *Yepes*, l. II, c. VIII.

(2) « Verdaderamente es esta casa de san José, porque en ella se me representa el pequeño hospicio de Belén. »

La Vida, c. XXXVI. — *Not. de V. de la Fuente*.

d'une petite place, au nord de laquelle vous voyez rangées par ordre, de droite à gauche, la petite chapelle, celle d'Alvaro de Mendoza et l'entrée du monastère (†). Ne cherchez pas l'ancien vestibule : il n'en reste plus de traces. Ne demandez pas non plus la petite clochette et les deux statues primitives : ces précieuses reliques, aujourd'hui remplacées par des objets semblables, furent données de bonne heure, la clochette, aux Carmes de Pastrane et les deux statues, à ceux de Madrid, et elles ont disparu pendant la tourmente révolutionnaire. Mais vous pouvez remarquer que ce cher petit berceau a conservé les principaux caractères de ses premiers temps.

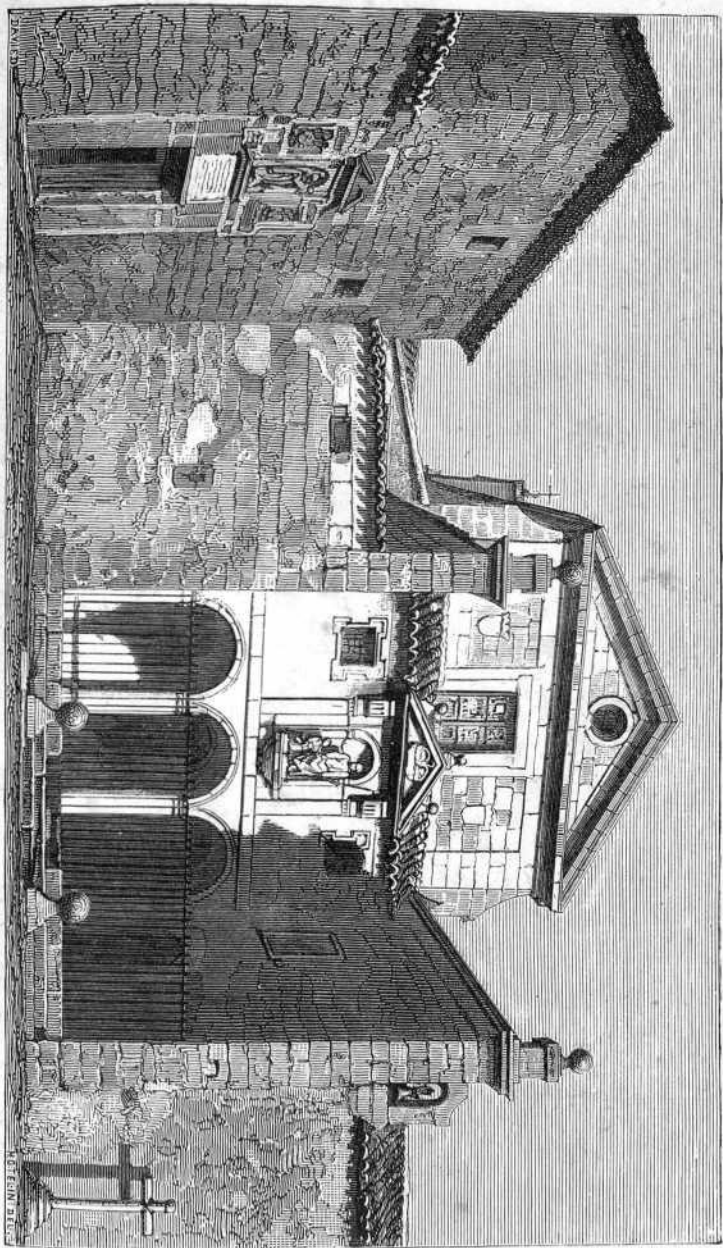
Tout à l'extérieur, dans ce monastère, respire encore la plus grande simplicité jointe à la propreté la plus exquise. Les pierres des murs sont bien cimentées, mais sans chaux qui les recouvre, ainsi que la Sainte l'avait voulu. La grande chapelle est orientée du sud au nord et la petite de l'ouest à l'est. Devant les deux façades qui sont contiguës et forment presque un angle droit, l'espace est fermé par une grille, et le passage n'est ouvert qu'aux heures des offices publics.

(†) Voir la gravure n° 7.

AVILA

VUE DU MONASTERE DE SAINT-JOSEPH, PRISE DU SUD-OUEST

N^o 7. — Page 74.



Entrée du monastère.

Chapelle d'Alvarez de Mendoza.

Chapelle primitive.



La petite chapelle se compose d'une nef rectangulaire qui a cinq mètres de large sur dix mètres de long. Les murs sont nus et sans ornements. A gauche, en entrant, un modeste tableau représente une apparition de saint Pierre d'Alcantara à sainte Thérèse. Au-dessus est une fenêtre munie de trois grilles. La première de ces grilles est de fer ; elle défend les deux autres, véritables reliques, parce que ce sont les deux grilles primitives placées devant le chœur par la Sainte elle-même. Lorsque la grande chapelle de saint Joseph fut construite, François de Salcedo, un des plus fermes soutiens de la Réforme, demanda et obtint qu'on lui cédât ce petit sanctuaire qu'il dédia à saint Paul. Une pierre sépulcrale y recouvre ses restes mortels (1).

C'est dans ce modeste sanctuaire que furent

(1) Voici au sujet de cette petite chapelle un extrait des *Annales de la Réforme*.

« Al principio fué una capilla raçonable para aquellos principios donde se dijo la primera misa. Dierónle para abogado á san José y perseveró de esta suerte hasta que se hizo la iglesia nueva. Francisco de Salcedo, aquel siervo de Dios á quien la Santa llamaba el Caballero Santo la pidió para su entierro, y le dió la advocacion del apostol san Pablo.....

« Creciendo el convento y la frecuencia de los fieles fué necesario bazer la iglesia nueva. de tal manera pegada á la primera, que las religiosas pueden servir á entrambas quando es necesario. »

jetés les fondements de la Réforme thérésienne, le 24 août 1562. Un pieux ecclésiastique nommé Daza célébra le saint sacrifice, en présence de quatre orphelines sans dot, pierres vivantes du nouvel édifice. Sainte Thérèse, la pierre angulaire, put assister à la cérémonie, mais elle n'était pas alors autorisée à faire partie de la communauté, et elle demeura quelque temps encore au monastère de l'Incarnation.

C'est aussi à cette chapelle primitive que se rattache le souvenir de l'extension prodigieuse qu'a prise la dévotion à saint Joseph pendant les trois derniers siècles.

Plusieurs Pères de l'Église avaient déjà fait le panégyrique de ce grand Saint; les anciens Carmes avaient apporté d'Orient la louable coutume de l'honorer du culte le plus solennel, et l'on connaît des chapelles qui lui avaient été dédiées avant le milieu du xvi^e siècle dans d'autres églises, comme dans Saint-Agricole à Avignon et dans Sainte-Marie-des-Martyrs à Rome; mais on ne trouve aucun temple qui lui ait été consacré avant celui que fit construire sainte Thérèse à Avila (1). Ce sanctuaire si

(1) Boll., *Acta S. Teresiar.* p. 89. — A.

vénéré faisait partie du monastère qui devait briller comme une étoile jusqu'aux extrémités du monde, et il a été le point de départ d'où le culte particulier de saint Joseph, venu du Mont-Carmel, s'est répandu partout avec l'esprit de la fondatrice.

Cette admirable Sainte, qui pénétrait si profondément dans les secrets de Dieu, ne comprenait pas qu'on pût penser à la Reine des Anges et à toutes les tribulations qu'elle avait éprouvées durant le bas âge du divin Enfant, sans remercier saint Joseph du bien qu'il avait fait à l'un et à l'autre, en les secourant avec un dévouement si parfait. Le Sauveur avait été soumis à ce saint protecteur sur la terre, et il lui était encore obéissant dans le ciel. Il fallait avoir recours à ce grand Avocat dans toutes ses nécessités. Jamais il ne refuserait son secours : elle le savait par expérience. Aussi la confiance qu'elle avait en son *tendre père*, n'était égalée que par la reconnaissance qu'elle lui témoignait de toute manière. On a souvent répété que, sur dix-sept monastères fondés pendant sa vie, douze furent dédiés à saint Joseph ; mais ce qu'on n'a point assez remarqué, c'est que, si les cinq autres ne furent point consacrés sous son invocation,

il faut l'attribuer à ce qu'elle voulut reconnaître les services rendus par des bienfaiteurs, en leur laissant le choix d'un autre patronage pour ces cinq couvents dont ils étaient les fondateurs. Yépès le dit formellement à l'occasion de la fondation du monastère de Salamanque. « La Sainte, dit-il, donna à la nouvelle maison le même nom qu'aux autres monastères qui n'avaient point de *fondateurs*, c'est-à-dire le nom de saint Joseph, époux de la sainte Vierge (1). » Elle aurait voulu donner à toutes ses maisons le nom si cher à son cœur, et elle ne manquait jamais de mettre de ses mains sur la porte d'un monastère nouvellement fondé les statues de Marie et de Joseph fuyant en Égypte, avec cette inscription tirée du livre de Tobie :

« Nous menons une vie pauvre, mais nous serons très-riches si nous avons la crainte de Dieu (2). »

Dans tous ses écrits, elle parle de son *véritable père* avec une filiale tendresse, elle lui dédie le livre de ses Fondations et recommande à ses enfants, dans ses *Avisos*, d'honorer ce saint plus

(1) *Vida*, l. II, c. xxii.

(2) « Pauperem vitam gerimus, sed multa bona habebimus si timeamus Deum. »

Tobix lib. iv, 23.

que tous les autres, parce que son crédit est très-grand auprès de Dieu.

Le nouveau Carmel suivit l'exemple et le conseil de sa mère. En Portugal, en Italie, en France, dans toute l'Europe et jusqu'au delà des mers, partout où il fonda de nouvelles maisons, il y répandit et popularisa la dévotion à saint Joseph. Au XVIII^e siècle, cent cinquante de ses monastères étaient dédiés à ce grand Saint, et aujourd'hui le succès de ses efforts est si éclatant, qu'il frappe tous les regards. « Des papes, des évêques, des ordres religieux, des rois, des dynasties, des républiques et de grandes cités, se pressant à l'envi sur les traces de sainte Thérèse, ont embrassé le culte du Tuteur et du Gardien de la sainte Famille. Des régions, des provinces et des villes entières se glorifient d'être sous son patronage, et l'on trouve presque partout des temples, des autels et des statues érigés en son honneur, au grand avantage des familles pieuses et de tous les fidèles (1). »

Sainte Thérèse avait donné la première impulsion; ses enfants n'ont eu qu'à la suivre pour arriver à ce résultat magnifique, et c'est pour y

(1) Boll. *Acta sanctæ Teresiæ*, p. 576. — A.

obéir que le bien-aimé pontife Pie IX a voulu ajouter à la première fête du Saint la fête de son Patronage, et élever sa première fête au rite de double de première classe, en le proclamant Protecteur de l'Église universelle.

La promesse faite à saint Joseph d'Avila s'est donc accomplie. La lumière, partie de ce petit sanctuaire, a rayonné de toute part, et partout les fidèles se sont rangés autour des autels du saint Patriarche. Ces pieux serviteurs de saint Joseph lui ont ainsi formé une couronne de perles précieuses, au milieu de laquelle brille du plus vif éclat la mère des perles, sainte Thérèse. C'est cette Sainte qui l'a tressée, pour ainsi dire, et ornée de tous ses bijoux, et, en lui rappelant ce magnifique diadème, on peut bien lui dire avec le prophète : « Oui, c'est vous, ô Sainte incomparable, qui avez placé de vos mains cette couronne de pierreries sur la tête de votre père (1). »

Des souvenirs pleins d'intérêt se rattachent aussi à la grande chapelle. Alvaro de Mendoza l'avait fait bâtir dans l'intention d'y être enseveli à côté de la Sainte. Il avait désigné la place qu'occuperaient les deux tombeaux et obtenu du

(1) « Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso. »

Psal. XX, 4

P. Gratien, Provincial des Carmes, la promesse écrite et signée de sa main que, si la fondatrice mourait en voyage, son corps serait transporté à Avila.

On put croire pendant quelque temps que les désirs du pieux évêque seraient accomplis. Sainte Thérèse étant morte à Albe, en revenant de fonder son monastère de Burgos, le Chapitre des Carmes décida qu'on exécuterait les volontés de son grand protecteur. Il considéra que non-seulement il y avait une parole donnée à cet égard, mais encore que la Réformatrice serait plus honorée dans le pays où elle était plus connue; qu'elle avait reçu le jour à Avila; qu'Avila était le berceau de sa Réforme, et qu'enfin elle était prieure à Avila lorsqu'elle avait rendu le dernier soupir. On savait que le duc d'Albe tiendrait à conserver le précieux trésor au pied de la montagne sur laquelle s'élevait son château; mais on pensa qu'il finirait par se rendre à ces raisons, et le corps de la Sainte fut transféré dans sa ville natale. Peu après, Alvaro de Mendoza, qui avait passé à un autre siège, mourut à son tour; ses dépouilles mortelles furent aussi apportées à Avila, et pendant quelques mois on vit à Saint-Joseph le tombeau de la fondatrice et celui de son bienfaiteur.

En s'approchant aujourd'hui du maître-autel, on trouve à droite, du côté de l'Épître, et sous une arcade construite dans l'épaisseur du mur, une tombe au-dessus de laquelle s'élève une belle statue en marbre d'un évêque à genoux ; mais, à gauche, du côté de l'Évangile et dans l'épaisseur du mur aussi, on ne voit qu'un espace vide entre deux grilles qui sont placées, l'une du côté du chœur des religieuses, et l'autre du côté de la chapelle ouverte aux fidèles. Le tombeau de sainte Thérèse qui devait l'occuper y fait défaut (1). Le duc d'Albe ne s'était point rendu aux raisons du Chapitre des Carmes. Il avait obtenu de la cour de Rome que le corps de la Sainte serait rapporté au monastère d'Albe, et cette nouvelle translation eut lieu quelques mois après la sépulture de l'évêque.

Les religieuses de Saint-Joseph d'Avila se virent ainsi privées du précieux trésor qu'elles avaient cru posséder pour toujours. Elles ne gardèrent qu'une caisse en bois garnie d'étoffe de soie, qui

(1) Lorsque le saint corps arriva à Avila, on faisait des réparations à la chapelle. On le plaça dans une salle du monastère où la Sainte avait tenu ses premiers Chapitres, et on l'y laissa tout le temps qu'il resta à Avila. Ce lieu était près de la porte; on en lit bientôt une chapelle dont plusieurs amis du Carmel se disputèrent la fondation.

La Fuente, t. II, p. 386. — *Yepes*, I. II, c. XL.

avait contenu le saint corps pendant quelque temps et que leurs sœurs conservent encore dans leur clôture; mais elles se consolèrent dans la pensée que leur cher petit Carmel ne cesserait d'être rempli de l'esprit de la fondatrice et qu'il servirait toujours de modèle aux autres.

La petite église de la renaissance, due à la munificence d'Alvaro de Mendoza, ne laissa pas d'être embellie de plus en plus. Au-dessus du maître-autel, on admire encore aujourd'hui un magnifique retable au milieu duquel est une belle statue de saint Joseph. Dans la nef et près du sanctuaire, deux nouveaux autels ont été érigés, l'un dédié à sainte Thérèse et l'autre à saint Barthélemy, le second patron du monastère, et les noms de la Trinité de la terre, Jésus, Marie, Joseph, occupent le sommet d'une voûte toute resplendissante.

Ce pieux sanctuaire fut aussi de bonne heure agrandi. Peu d'années après la mort de la Sainte, six chapelles y étaient ajoutées. Dans la chapelle de la Nativité repose Gaspar Daza, ce saint prêtre séculier qui dit la première messe dans la chapelle primitive de saint Joseph et qui fut le premier aumônier du monastère. A ses pieds est la tombe de son ami Julien d'Avila

qui accompagna si souvent la Sainte dans ses fondations. Mais la chapelle que l'on visite avec le plus grand intérêt est celle de saint Laurent, construite aux frais de Laurent de Cepeda.

Laurent de Cepeda est ce frère de sainte Thérèse qui, après avoir séjourné longtemps en Amérique, était revenu à Avila et s'était mis sous la direction de sa sainte sœur. Thérèse lui adressait souvent des lettres spirituelles pleines de cœur qu'elle accompagnait quelquefois d'instruments de pénitence avec ordre de s'en servir avec sagesse et modération. Laurent seconda puissamment la fondatrice dans toutes ses œuvres et l'inscription gravée sur sa tombe l'appelle le *frère de toutes les Carmélites*.

Laurent est aussi le père de cette jeune enfant nommée Teresita, dont la vertu précoce et les éminentes qualités excitaient l'admiration de Thérèse elle-même. La Sainte l'avait gardée quelque temps avec elle à Séville et à Tolède; puis elle avait confié son éducation aux Carmélites de Saint-Joseph d'Avila. Teresita prit le voile dans cette maison, et son corps repose dans les caveaux creusés sous la grande chapelle. Le même sanctuaire abrite ainsi les tombeaux du père et de la fille.

Chaque année, au 24 août, on célèbre dans cette chapelle l'anniversaire de la Réforme thérésienne, et la cérémonie se fait toujours avec la plus grande solennité. J'y assistai en 1867. Selon l'usage, le clergé de la cathédrale vint officier ce jour-là. Quoique ce fût un jour de semaine, l'église était pleine et tous les fidèles se faisaient remarquer par le plus profond recueillement. Il y eut musique exécutée par de pieux artistes et sermon prêché par l'aumônier du monastère. Mais rien ne fut touchant comme la voix des filles de sainte Thérèse, qui firent entendre à la fin de la messe des chants qui semblaient descendre du ciel. Leur chœur, situé à gauche du sanctuaire, est élevé d'un mètre environ au-dessus du sol, en sorte qu'elles paraissent suspendues entre le ciel et la terre, pour être médiatrices entre l'un et l'autre, comme le divin Modèle sur la croix du Calvaire.

Quelques amis du Carmel furent ensuite reçus au parloir.

Ce parloir, son vestibule et sa double grille datent du temps de la fondatrice. C'est ce que les Carmélites nous firent d'abord observer. Elles parlèrent aussi d'un ancien usage, pratiqué encore de nos jours. Tous les ans, au jour anniver-

saire de la fondation, le matin de bonne heure, elles bénissent les cellules avec une image de sainte Thérèse portée en procession au son d'instruments primitifs. Ces instruments sont toujours tenus, autant que possible, par quatre novices, en mémoire des quatre orphelines qui servirent de fondement au nouvel édifice. Au 24 août 1867, il n'y avait que trois novices dans le monastère ; une religieuse qui avait fait profession suppléa la quatrième, et l'orchestre élémentaire ainsi complété nous fit entendre, séance tenante, des chants espagnols accompagnés des instruments : *los hierros, el tambor et la pandera*. C'était une répétition de ce qui avait été chanté en musique à quatre heures du matin, à la bénédiction des cellules.

A l'exemple de leur fondatrice, les Carmélites de Saint-Joseph d'Avila savent ainsi concilier la liberté d'esprit et la joie du cœur avec les prescriptions les plus rigoureuses de la pénitence. Au milieu des austérités du cloître, elles possèdent un bien qui suffit à leur bonheur : l'amour de Dieu. Tourmentées, comme toutes les grandes âmes, par le besoin de se donner, elles ont choisi le berceau du nouveau Carmel pour accomplir leur généreux sacrifice. Mais le divin Maître ne peut se laisser

vaincre en générosité, et, si ces saintes âmes aiment beaucoup, elles sont aussi beaucoup aimées. Leur retraite si intéressante est bien « la chère petite retraite de Dieu, la demeure où Dieu aime à se délecter et dont il a fait son paradis de délices », pour emprunter le céleste langage de la séraphique Mère; « *rinconcito de Dios*, dit-elle, *que yo creo lo es, y morada en que su Majestad se delecta; como una vez, estando en oracion, me dijo que era esta casa paraiso de su deleite* (1) »; et dès lors comment ces filles de sainte Thérèse ne seraient-elles pas heureuses? « Aimer Dieu de toutes les puissances de son cœur et être aimé de Dieu, n'est-ce pas la félicité parfaite en ce monde? » dit le pieux auteur de la vie de la bienheureuse Marie des Anges.

Autour de ce troisième berceau de sainte Thérèse sont groupés en demi-cercle d'autres monastères qui rappellent quelques traits de sa vie. C'est, au nord, celui de Saint-Jérôme, dans lequel voulut entrer son frère Antoine; à l'est, vers la station du chemin de fer, celui de Saint-François, qui posséda quelque temps les restes mortels de ses parents, et celui de Sainte-Claire, qui secourut

(1) *La Vida*, c. XXXIII.

celui de Saint-Joseph dans son extrême détresse ; au sud enfin, celui de Saint-Thomas, où la Sainte fut publiquement humiliée par un prédicateur et où elle reçut de si grandes consolations célestes à l'époque de ses grandes tribulations. Saint-Jérôme est devenu une propriété particulière et commence à tomber en ruines ; Saint-François et Saint-Thomas ont perdu leurs religieux, mais sont encore livrés au culte. Il n'y a que Sainte-Claire qui ait été respecté par la Révolution.

La Révolution a donc beaucoup détruit à Avila comme partout ailleurs ; mais il est consolant d'ajouter que cette petite ville a su conserver ce qu'il y avait de généreux et de saint dans son caractère primitif. A l'occasion des troubles qui suivirent la chute d'Isabelle, les habitants y montrèrent, contre les satellites du désordre, l'énergie que déployaient les anciens chevaliers contre les infidèles. Les électeurs y votèrent comme un seul homme pour la monarchie, et les dames y signèrent une de ces adresses au Président du gouvernement provisoire qui ont été si hautement louées par Pie IX en face du monde chrétien tout entier.

« Excellence (1), » écrivaien ces nobles dames au maréchal Serrano, « les soussignées, habitantes d'Avila, ont le cœur profondément pénétré de douleur à la vue des dangers qui menacent notre sainte Religion. Eh quoi! l'on voudrait détruire partout des temples et des autels que la piété de nos pères avait érigés pour y adorer leur vrai Dieu et leur bon Maître. Déjà la persécution sévit cruellement : on chasse de leurs saintes retraites les vierges du Seigneur, ces créatures si pures qui ne font tort à personne et qui ne demandent que la paisible possession de leurs demeures, ces religieuses très-chères qui prient sans cesse pour leur pays et qui apaisent quelquefois la colère du

(1) « Excmo Sr. Presidente del Gobierno provisional.

« Las que suscriben, vecinas de esta capital de Avila, con el mas profundo dolor y penetrado su corazon de amargura al ver tan fuertemente amenazada nuestra veneranda y sacrosanta Religion, como lo demuestran las tendencias que por do quiera se notan de destruir templos y altares, que la piedad de nuestros mayores levantaron para adorar en ellos su verdadero Dios y Señor : cuando vemos la cruda persecucion que sufre todo cuanto atañe á engrandecer el culto de nuestro adorable Jesus y de su santísima y purísima Madre, expulsando de sus legítimos asilos de refugio á las vírgines del Señor á esas puras criaturas que á nadiè perjudican, nada piden ni desean mas que la pacífica posesion de sus hogares, á esas queridísimas religiosas, que en la soledad del claustro ruegan sin cesar por el bien de su patria, alcanzando tal vez con sus oraciones que el cielo aparte su justo rigor; ¿ no levantarán un grito unanime

ciel justement irrité; et nous n'élèverions pas la voix, nous les compatriotes de l'héroïne d'Avila qui fut la sagesse par excellence, la Sainte à l'épreuve de toutes les contradictions, l'incomparable Thérèse de Jésus, l'honneur de l'Espagne!

« Oui, Excellence, les Avilèses, toutes d'une commune voix et les larmes aux yeux, vous en supplient au nom du principe d'association que la révolution proclame; laissez, laissez dans leurs maisons ces âmes si vertueuses, tranquillisez les consciences alarmées, vous contribuerez puissamment ainsi à consolider les principes de la liberté. »

las patricias de la heroína de Avila, de la ilustre sabia por excelencia, la Santa á prueba de toda clase de contradicciones, la incomparable santa Teresa de Jesus, honra de España?

« Si : una sola voz resuena en todas las Avilesas, todas con lágrimas en los ojos suplican al magnánimo corazón de V. E. que en nombre del principio de asociación que la revolución proclama deje en posesión de sus casas á esas virtuosísimas religiosas, y no dude V. E. que accediendo á nuestra demanda alcanzará muy pronto el fruto de tan generosa acción y contribuirá poderosamente al afianzamiento de la libertad acallando tantas conciencias alarmadas.

« Las exponentes confían en la rectitud de los sentimientos que á V. E. distinguen, y no dudan conseguir la gracia que imploran, rogando en tanto por V. E. cuya vida Dios guarde a V. E. muchos años. »

(Siguen mas de quinientas firmas)

La Libertad Cristiana. — Madrid, Viernes, 4 de diciembre de 1868.

Il semble donc qu'Avila, le triple berceau de
sainte Thérèse, est toujours

Avila de los caballeros,

Avila del Rey,

Avila de los santos.

VI

EXTENSION RAPIDE DE SA RÉFORME. — PRINCIPALES FONDATIONS

Sainte Thérèse avait triomphé de tous les obstacles qu'elle avait rencontrés dans l'établissement de sa réforme et elle jouissait enfin du succès de cette entreprise dans sa chère *petite retraite de Dieu*, au monastère de Saint-Joseph d'Avila. Cependant cette grande âme avait toujours présents à l'esprit les progrès que l'hérésie faisait en Europe, les fautes multipliées des chrétiens restés dans le sein de l'Église et les ténèbres de l'idolâtrie répandues dans les pays nouvellement découverts. A la pensée de tous ces maux, elle éprouvait la sainte indignation qui enflammait le cœur du grand Apôtre à la vue des Athéniens livrés au culte de leurs fausses divinités, et « le zèle de la gloire de Dieu et du bien des âmes lui dévorait les entrailles », selon l'expression du

biographe Yepes (1). Elle en parlait souvent à ses filles qu'elle trouvait pieuses comme des anges. « Puisque Notre-Seigneur, leur disait-elle, avait tant d'ennemis et si peu d'amis, ne convenait-il pas que ses amis fussent des amis véritables? Ne fallait-il pas s'efforcer de lui en procurer de très-bons? Prier pour les prédicateurs, pour les théologiens, pour tous ceux qui travaillent au salut des âmes, c'est le moyen le plus sûr de le consoler des pertes qu'il fait tous les jours. » Pour elle, elle envie plus le sort des saints qui ont converti des âmes, que le bonheur de ceux qui ont souffert le martyre; parce qu'elle croit que de tous les services que nous pouvons rendre au divin Sauveur celui qu'il estime davantage est de lui gagner des âmes (2). Aussi pour en sauver une seule est-elle prête à endurer mille morts (3). « O mes sœurs en Jésus-Christ, s'écriait-elle

(1) « El zelo de la honra de Dios y del bien de las almas le comia las entrañas. » *Vida*, 11, 14.

(2) « Toda mi ansia era que pues tiene tantos enemigos y tan pocos amigos, que esos fuesen buenos. » *Cam. de perf.*, c. 1.

« Cuando en las vidas de los santos leemos que convirtieron almas, mucha mas me hacen invidia que todos los martirios que padecen, pariciéndome que Nuestro Señor precia mas un alma que le ganásemos que todos los servicios que le podemos hacer. »

Lib. de las Fund., c. 1.

(3) *Lettres* — de Séville, 20 février 1576.

dans l'ardeur de son zèle, aidez-moi donc à prier pour tant d'âmes qui se perdent. C'est dans ce but que Notre-Seigneur nous a réunies dans cette maison : c'est à cette fin que doivent tendre tous vos désirs, toutes vos larmes, toutes vos demandes; c'est là l'objet de votre vocation. Il ne s'agit pas ici d'intérêts temporels. Eh quoi! la chrétienté est en feu; on voudrait condamner de nouveau le Sauveur; déjà l'on porte contre lui mille faux témoignages; l'on essaye de détruire ainsi son église de fond en comble et nous perdrons notre temps à adresser à Dieu des demandes pour de si misérables intérêts (1)! »

La fondatrice donnait ainsi une direction particulière à sa Réforme. Elle ne changeait rien à la règle primitive des ermites du Mont-Carmel, elle y ajoutait un but précis : la conversion du monde dont cette règle ne parlait pas (2).

Quant aux moyens de réussir dans cette entre-

(1) « ; O hermanas mías en Cristo! Ayudádmeme á suplicar esto al Señor, que para eso os juntó aquí... no por negocios acá del mundo... estáse ardiendo el mundo : quieren toraar á sentenciar á Cristo..... poner su iglesia por el suelo..... no es tiempo de tratar con Dios negocios de poca importancia. » *Cam. de perf.*, c. 1.

(2) « Ordenó esta nueva y santa reformation á la salud de todo el mundo y á la conversion de toda la infidelidad. »

Yepes, lib. II, c. xiv.

prise, Thérèse les cherchait avec une sollicitude qui ne lui laissait point de repos. Comme elle n'en trouvait d'abord que de très-faibles, elle ne pouvait se consoler. « Elle n'était, disait-elle, qu'une femme, qu'un véritable néant, » et le petit nombre des religieuses admises dans son unique monastère ne pouvait suppléer à son insuffisance ; mais enfin Dieu lui fit entendre ces paroles : « Attends un peu, ma fille, et tu verras de grandes choses (1). » Elle comprit alors qu'elle allait être l'instrument de grands desseins et qu'il s'agissait de la propagation du nouveau Carmel et de tout le bien que cette Réforme devait faire pour le salut du monde. « Le grain de sénevé, qu'elle avait jeté dans la terre féconde d'Avila, allait devenir un grand arbre, sur lequel viendraient se reposer les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les âmes d'élite qui volent si haut sur les ailes de la contemplation et sous lequel viendraient aussi s'abriter les bêtes fauves de la terre, c'est-à-dire les pécheurs qui font partie de l'Église et les infidèles qui ne sont pas encore assujettis au joug doux et léger du Christ (2). »

(1) « Espera un poco, hija, y verás grandes cosas. »

Lib. de las Fund., c. 1.

(2) *Yepes. — Vida, 11, 13.*

Pour accomplir sa mission divine, la Sainte ne devait pas perdre de temps. Elle avait déjà quarante-sept ans lorsqu'elle établit le berceau de sa Réforme à Saint-Joseph d'Avila et il fallait qu'elle multipliât ses fondations, parce qu'elle était bien résolue de ne recevoir qu'un petit nombre de religieuses dans chacune de ces maisons. Aussi à peine eut-elle mis la main à l'œuvre qu'elle entendit au fond de son cœur : « Ce n'est pas le temps de te reposer, ma fille, hâte-toi de fonder d'autres monastères. Je trouve mon repos dans ces chères retraites, et, parce qu'il n'y en a pas assez, beaucoup d'âmes ne me servent pas (1). »

D'autre part, la Sainte n'avait pas à craindre d'agir contre les règles de l'Église et de son Ordre. Son Supérieur général l'autorisait non-seulement à fonder de nouveaux monastères de Carmélites Réformées, mais encore à compléter son œuvre principale en réformant aussi l'Ordre des Carmes. Elle put donc se livrer sans réserve à l'inspiration du ciel et travailler avec ardeur à la gloire de Dieu et au bien des âmes, double objet de tous ses désirs.

(1) « Dijome que no era ahora tiempo de descansar, sino que me diese priesa á hacer estas casas, que con las almas de ellas tenia él descanso; que tomase cuantas me diesen, porque habia muchas que por no tener adonde, no le servian. » *Lib. de las rel. III.*

Dès le jour que sainte Thérèse commence à propager sa Réforme, sa vie prend un caractère tout nouveau. Jusqu'en 1562, cette admirable vie a été toute intérieure et privée, et seule la ville d'Avila en a été témoin ; mais à partir de cette époque, elle devient extérieure et publique, et l'Espagne presque entière en est le théâtre. Les vertus de la Sainte qui n'ont été jusqu'ici que des fleurs fermées, pour ainsi dire, s'épanouissent tout à coup au soleil du midi et répandent partout les plus suaves parfums.

Lorsque cette sainte vie paraît ainsi au grand jour, rien n'égale l'intérêt qu'elle excite. On aime alors à voir Thérèse parmi ses compagnes : aidée de quelques-unes, dirigeant les autres, veillant sur toutes, les soutenant par son exemple, ses écrits, ses lettres ; parmi ses coadjuteurs, les amis dévoués à son œuvre, les théologiens de tout ordre, de tout rang, moines, prêtres séculiers, docteurs, évêques, inquisiteurs : éclairée par ceux-ci, protégée par ceux-là, suspecte à plusieurs, jaloux de sa Réforme ou incrédules à ses extases, sur le point d'être arrêtée à Séville et conjurée comme démoniaque, du moins déferée au Saint-Office qui mit plusieurs années à examiner la relation de sa vie. On se plaît en même

temps à la contempler travaillant sans relâche pendant vingt ans au triomphe de son entreprise, sans cesse sur les routes, courant d'une ville à l'autre : d'Avila à Medina del Campo, de Medina del Campo à Tolède, de Tolède à Salamanque, de Salamanque à Séville, de Séville à Burgos, surmontant tous les obstacles, dégoûts, pauvreté, dédain, persécution, à force de courage, de foi et de sacrifice : vie militante, humble, divine, vraiment sainte, la mise en pratique de sa devise ou *souffrir ou mourir*. Ce qui ressort à la fin de l'ensemble de cette vie extraordinaire et ce qu'on admire par-dessus tout, c'est que dans la grande âme de Thérèse le mysticisme croît toujours, l'action ne nuit jamais en elle à la contemplation.

Aussi le pèlerin se sent-il pressé de se remettre au plus tôt sur les traces de la fondatrice et de la suivre pendant sa vie publique, comme il l'a fait pendant sa vie cachée. Dans ces nouveaux récits, il s'attacherait volontiers à tous les pas de la chère Sainte et ne se lasserait pas de décrire et de raconter. Mais ici bien des faits se renouvellent, et, pour ne pas devenir fastidieux, il s'en tiendra aux monastères qui furent fondés dans les cinq dernières villes qu'il vient de nommer. Ces villes, en effet, conservent les plus précieux souvenirs

de sainte Thérèse pendant la période de ses fondations. Medina del Campo rappelle d'abord d'une manière particulière sa grande confiance en Dieu et sa prodigieuse activité; son grand amour de la pauvreté et sa liberté toute chrétienne brillent ensuite à Tolède du plus vif éclat; puis elle a à Salamanque sa fondation la plus laborieuse et son extase la plus séraphique, ce qui ne l'empêche pas d'y montrer la grande estime qu'elle a pour la science. Les angoisses qu'elle éprouve plus tard à Séville font de cette cité son jardin de Gethsémani, et Burgos enfin est témoin de l'intrépide courage qu'elle déploie jusqu'à l'âge le plus avancé.

VII

MEDINA DEL CAMPO

A soixante kilomètres au nord d'Avila, sur la ligne du chemin de fer qui conduit à Bayonne, on trouve une ville que les Arabes appelèrent Medina. Elle est située dans une grande plaine qu'arrose le Zapardiel, affluent du Douro, et qui fut toujours renommée par la fertilité de ses champs : cette ville est Medina del Campo (†). Comme la plupart des autres cités d'Espagne, elle a sa *Plaza Mayor*, immense place rectangulaire entourée de galeries que soutiennent des colonnes en bois. L'église de Saint-Antolin, construite sur le côté méridional de cette place, fut érigée en collégiale à la fin du xv^e siècle (1), et

(†) Voir la gravure n^{os} 8 et 9.

(1) «En cuatro de Junio de mil quatrocientos ochenta fué erigida la iglesia mayor de san Antolin de esta villa de Medina del Campo

c'est dans le voisinage qu'était située la maison d'un marchand chez lequel sainte Thérèse et ses compagnes habitèrent deux mois, pendant qu'on rendait son monastère habitable. Je n'ai pu visiter sans émotion ce temple chrétien que Medina, à l'époque de sa grande prospérité, dédiait sous le vocable d'un saint d'Auvergne. A l'intérieur ce sanctuaire n'offre, il est vrai, rien de bien remarquable; mais au-dessus du corps principal de l'édifice, s'élève une tour carrée servant de base à une tour octogone; montez au sommet et vous avez sous les yeux la ville entière. Le vaste emplacement qu'embrasse votre regard vous rappelle le glorieux passé de cette cité autrefois si opulente et si populeuse; mais vous distinguez çà et là des signes manifestes de décadence profonde. Partout vous remarquez de grands espaces vides ou des constructions en ruines, et vous n'êtes pas étonnés d'apprendre que Medina del Campo, veuve de ses marchands et réduite à la richesse que donne presque sans culture un sol généreux, n'a plus aujourd'hui que cinq à six mille habitants.

en colegiata, gobernando la Iglesia el Sumo Pontifice Sixto cuarto, año noveno de su pontificado.»

Extrait des Archives de l'Ayuntamiento de Medina.

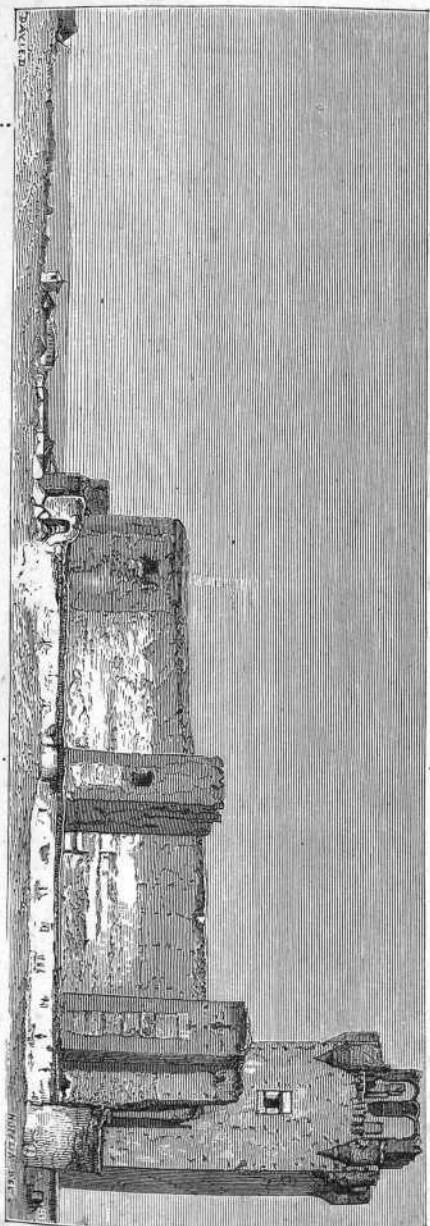
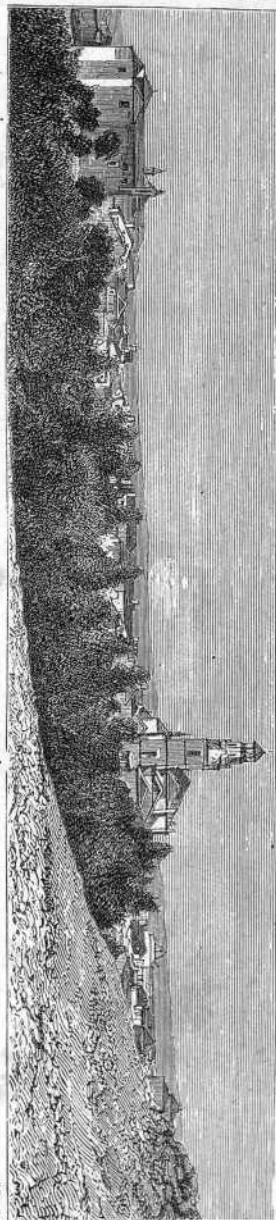
Cette décadence coïncide avec la chute des monastères dans la péninsule hispanique. Pourquoi donc tant de maisons religieuses abattues ? On l'a dit bien souvent : l'esprit du mal pénétrant dans l'intérieur de ces maisons leur fit d'abord oublier les règles primitives ; puis, agissant au dehors, cet esprit mauvais enflamma la colère des hommes, et ceux-ci ne gardant alors plus de mesure, détruisirent ces saintes retraites. On a pu même ajouter que les intérêts politiques ne sont pas tout à fait étrangers à cette œuvre de destruction. Quoi qu'il en soit, en Espagne comme dans beaucoup d'autres pays de notre Europe si agitée, et à Médine peut-être plus que partout ailleurs, la Révolution a démoli sans édifier. Les ruines amoncelées par elle depuis moins de quarante ans, sont plus tristes que celles du vieux château de la Mota dues aux injures du temps (†). Les grands murs que l'on voit debout sur l'éminence qui domine la ville à l'est, témoignent encore d'une certaine grandeur passée. Ce sont bien les restes imposants de cette ancienne résidence royale qu'habita pendant quelque temps et où mourut la grande Isabelle la Catholique ; mais

(†) Voir la gravure nos 8 et 9.

demandez le monastère des Augustins près duquel sainte Thérèse devait habiter une maison louée en arrivant à Médine? On vous montrera à l'extrémité opposée de la ville un terrain profondément fouillé qui est celui même qu'occupait ce couvent; les murs ont été renversés et tout a disparu jusqu'aux fondements! Allez encore au monastère de Sainte-Anne des Carmes Mitigés, où descendit la Sainte en venant fonder dans cette ville. Cette maison est située hors des murs, au sud-est et près de la porte qu'on appelle Arco de Avila; la façade est bien conservée; mais la porte est ouverte à tout venant et les planchers et les toits ont été violemment enlevés. Entrez; vous marchez dans les anciens corridors, au rez-de-chaussée, à ciel découvert. Pénétrez dans la cour intérieure, voici un magnifique cyprès. Il est à demi déraciné et tient à peine à un sol déshonoré. Ce bel arbre fut cependant planté par saint Jean de la Croix et toute cette maison embaumée de ses séraphiques vertus. Cherchez encore au nord-ouest de la ville l'ancienne église de Saint-Jacques Matamoros; vous aurez de la peine à trouver l'emplacement du vénéré sanctuaire. Il semble donc que le premier patron de l'Espagne est lui-même oublié. Cependant, pour

MEDINA DEL CAMPO

VUES GEMINES DE LA VILLE DE MEDINA ET DE SON CHATEAU DE LA MOTA



Carmes Mijugés.

Eglise de Saint-Antoine.

Chateau de la Mota.



être juste, il faut reconnaître que depuis quelques années l'Espagne s'est efforcée de faire disparaître toutes ses ruines ou d'utiliser ses maisons religieuses restées debout, et, en parcourant Medina del Campo comme nous venons de le faire, nous arrivons enfin à un quartier de la ville qui possède quelques souvenirs bien consolants et qu'il faut décrire, parce qu'ils nous intéressent d'une manière particulière.

La rue Saint-Jacques est une rue longue et tortueuse qui conduit de la Plaza Mayor à la Plazuela de san Lazaro. En débouchant sur cette petite place, on voit en face les ruines de l'église de Saint-Jacques dont je viens de parler et aux deux angles de la rue deux établissements religieux (†) : d'un côté, le collège des Jésuites, fondé par saint François de Borgia et qui n'est plus aujourd'hui qu'une triste solitude ; de l'autre, le monastère des Carmélites, construit sous les yeux de sainte Thérèse et qui est encore florissant.

Au milieu des ruines sur lesquelles on marche partout en Espagne, on est heureux de trouver ainsi debout et en état de prospérité parfaite les couvents de Carmélites fondés par la Sainte. La

(†) Voir les gravures nos 10 et 11.

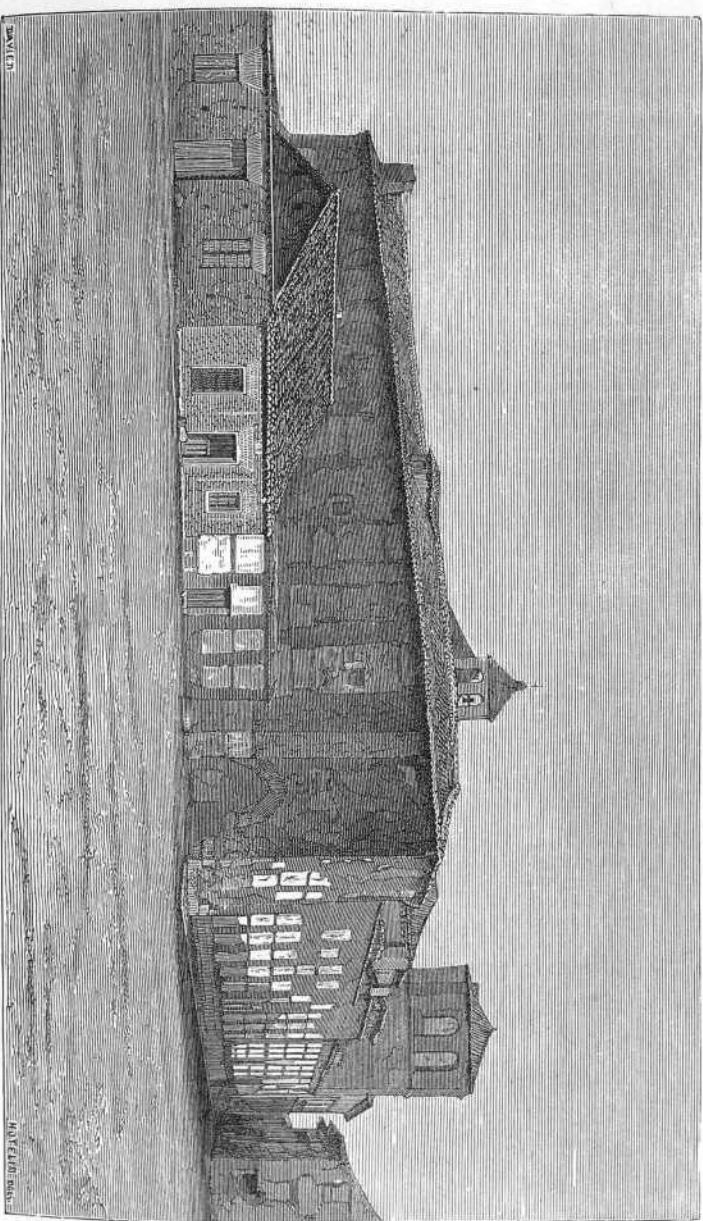
Révolution les a tous respectés. C'est un touchant hommage rendu à la grande Patronne et à la constante fidélité avec laquelle la règle fut toujours observée dans ces saintes maisons.

Au temps de la fondation de Médine, l'ancien confesseur de sainte Thérèse, Baltazar Alvarès, était recteur du collège des Jésuites. Il s'entendit avec Antoine Heredia, prieur des Carmes Mitigés de Sainte-Anne, pour seconder la fondatrice, mais, en réalité, Dieu seul protégea l'entreprise d'une manière efficace.

Rien n'égale en effet dans cette fondation la sollicitude de Dieu pour sa fille chérie, sinon la confiance de Thérèse en son divin Maître. Les difficultés se multiplient sous les pas de la Sainte et Dieu ne cesse d'aplanir les voies. Quelques jours avant de partir d'Avila, elle *est chargée de licence et de bons désirs* ; mais elle n'a pas une obole sur laquelle elle puisse compter, et la Providence lui envoie une postulante qui lui apporte les ressources suffisantes pour se mettre en route et louer une maison. Sur le chemin un contre-temps semble devoir l'arrêter : un envoyé vient la prévenir qu'il est inutile d'aller plus loin, parce que les Augustins s'opposent à ce que les Carmélites s'établissent dans cette maison située

MEDINA DEL CAMPO

VUE DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES, PRISE DU NORD-OUEST



Le Monastère.

La rue Saint-Jacques.



dans leur voisinage, et, nouvel instrument de la Providence, le prieur des Carmes Mitigés accourt aussi à sa rencontre et lui assure qu'elle peut prendre possession dans une autre maison qu'il a achetée. Enfin une épreuve terrible l'attend à Médine. Le pèlerin qui visite le monastère de la rue Saint-Jacques en est pour ainsi dire témoin. A la place de ce monastère est la maison promise par le Prieur. La Sainte y arrive au milieu de la nuit avec ses six religieuses. Il faut se hâter de s'installer, car on est au 15 août et le jour ne tardera pas à paraître. L'obscurité, d'abord profonde, empêche de bien distinguer les objets. Voici pourtant un vestibule donnant sur une cour intérieure, il faut en faire la chapelle. Vite, on enlève la terre et les débris qui encombrant le sol ; on couvre de tapis les vieux murs ; on dresse l'autel. En trois heures tout est fait, et la clochette suspendue dans un corridor annonce la première messe. Mais quelle n'est pas la surprise de la Sainte, lorsqu'au grand jour, elle ne voit autour d'elle que des ruines ! Évidemment le P. Antoine s'est fait illusion. Il n'y a dans toute sa maison qu'une chambre habitable. Où se confesser ? Où entendre la messe en présence des fidèles accourus ? Où recevoir les visites fréquentes au

commencement d'une fondation ? Dans la chapelle improvisée, vis-à-vis de l'autel, est un escalier qui conduit à une galerie supérieure. La porte est toute fendue; en la fermant, cette clôture à jour sera la grille, et l'escalier pourra servir à la fois de parloir, de chœur et de confessionnal (1). Malheureusement le Saint Sacrement est, pour ainsi dire, dans la rue, et parmi les marchands étrangers qui affluent dans la ville, n'y a-t-il pas des hérétiques qui viendront le profaner ? D'autre part, impossible d'avoir une maison louée. Il faut donc renoncer à la fondation et retourner à Avila où cette entreprise est regardée comme une folie. Quelle épreuve terrible pour une âme ordinaire ! Thérèse doit en sortir victorieuse.

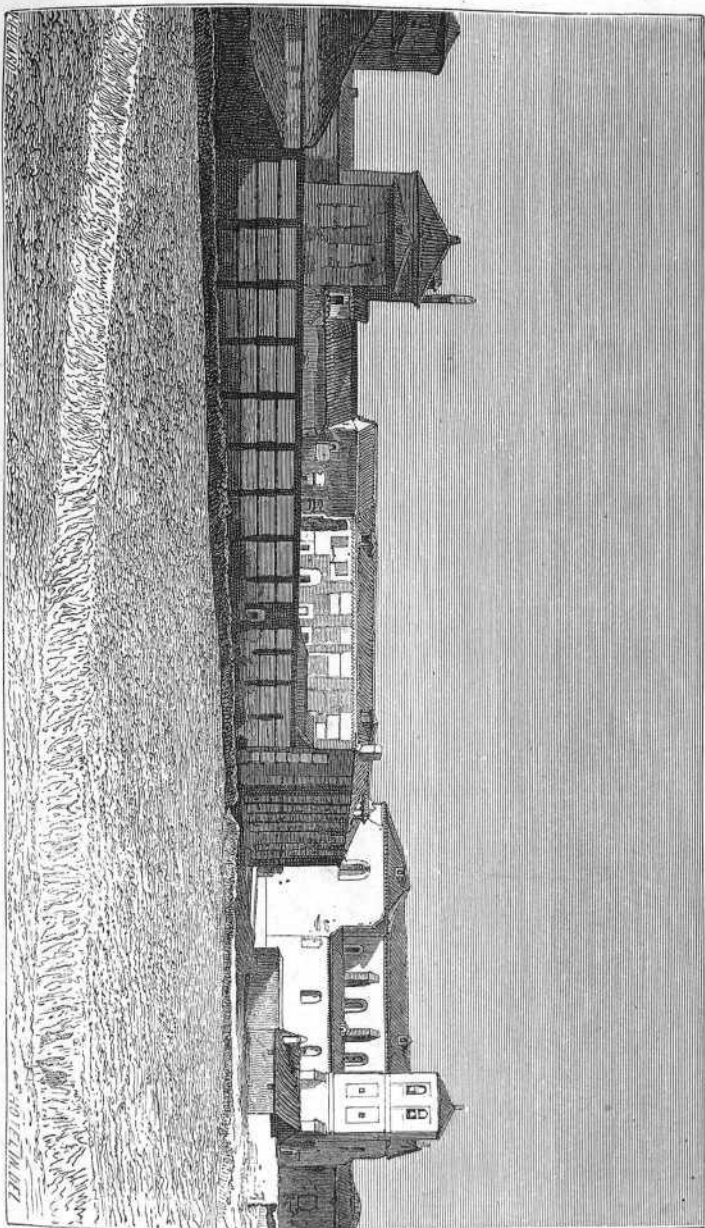
Lorsque Dieu lui inspirait un dessein, la sainte fondatrice ne pouvait douter du succès. Elle se jetait donc tête baissée dans l'entreprise et profitait de tous les moyens que la Providence mettait en son pouvoir; mais après s'être ainsi engagée de manière à ne pouvoir plus reculer, elle se sentait quelquefois tout à coup défaillir.

(1) « Pusimos el santísimo sacramento, y desde unas resquicias de una puerta que estaba frontero, veíamos misa. »

Lib. de las Fund. c. III. — Ribera, II, 8.

MEDINA DEL CAMPO

VUE DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES, PRISE DU NORD-EST



Monastère des Carmélites.

Eglise des Jésuites.



Elle ne voyait plus alors ce qu'elle avait à faire ; tout lui paraissait difficile ; et, au milieu de cette faiblesse et de cette obscurité, son âme était en proie à de telles angoisses qu'elle semblait comme sous un pressoir.

C'est ce qu'elle avait éprouvé, le jour de l'établissement de la Réforme à Avila, c'est ce qui se passait encore en elle le jour de la fondation de Médine. Mais dans cette seconde circonstance comme dans la première, pour sortir de sa pénible anxiété, elle n'eut qu'à renouveler l'acte sublime de l'immolation d'elle-même au bon plaisir de Dieu. Aussitôt la lumière revint à son intelligence et la force à sa volonté. Pendant huit jours le précieux escalier servit de confessionnal, de chœur et de parloir ; une garde veilla toutes les nuits auprès du Saint Sacrement pour prévenir les profanations des hérétiques, et la Sainte se leva de temps en temps pour venir à une fenêtre s'assurer, au clair de lune, que cette garde ne dormait pas (1). A la fin, touchées de tant de courage et de persévérance, quelques

(1) « Aunque siempre dejaba hombres que velasen al Santísimo Sacramento, estaba con cuidado si se dormían, y así me levantaba á mirarlo de noche por una ventana, que hacia muy clara luna y podíalo bien ver. »

Lib. de las Fund., c. III.

personnes apportèrent des secours inespérés. Le marchand qui demeurait près de l'église de Saint-Antolin accueillit les Carmélites dans sa maison, et, au bout de deux mois, le monastère se trouvant en état de les recevoir, elles s'y établirent définitivement, et l'œuvre de la fondation fut ainsi accomplie.

Depuis cette époque, la maison fut plusieurs fois agrandie, en sorte que la chapelle primitive est aujourd'hui comprise dans la clôture et qu'un second sanctuaire plus beau et plus grand est ouvert au public. Cependant l'habitation de l'aumônier est attenante à la clôture des premiers temps ; sa chambre à coucher est contiguë à celle qu'occupait la Sainte, et le prêtre auquel cette charge est confiée repose ainsi à côté de cette insigne relique.

Tout intéresse dans les souvenirs de la fondatrice ; tout, jusqu'aux traces de ses pas ; mais on aime à visiter surtout les lieux où elle traita les questions les plus chères à son cœur. Entrons donc dans cette maison. Le vestibule donne sur la rue Saint-Jacques. Thérèse en franchit bien souvent le seuil. A l'intérieur, au-dessus de l'entrée, voici une ancienne inscription qui rappelle le prodige providentiel de la fondation. Tout

autour sont rangées la fenêtre du tour, la porte de la clôture et celle du parloir. C'est dans ce petit parloir que fut traitée pour la première fois la question de la Réforme des Carmes. La Sainte en parla d'abord dans le plus grand secret au prieur de Sainte-Anne. Antoine de Heredia aspirait depuis longtemps à une vie plus parfaite que celle des Carmes Mitigés : il entra dans les vues de la Sainte et lui déclara qu'il serait bien heureux d'être le premier père de la Réforme. A cette proposition, la grande fondatrice fut surprise et hésita. Il semble qu'elle pressentait alors les embarras que devait lui causer plus tard ce Prieur, bon religieux sans doute, mais mauvais administrateur (1). Il fallut qu'Antoine de Heredia, à l'âge de cinquante ans, s'assujettît pendant une année entière aux règles austères de la Réforme et qu'il supportât avec patience les contrariétés et les persécutions qui n'ont jamais manqué aux enfants de sainte Thérèse. Ce n'est qu'après cette épreuve que la Sainte consentit à le recevoir; encore lui préférerait-elle un autre religieux qui l'accompagnait quelquefois au parloir et dont j'ai déjà parlé.

(1) *Lettres* — de Valladolid, 1^{er} sept. 1582.

Lorsque le pèlerin de Médine visite aujourd'hui l'emplacement du monastère des Augustins, on lui montre dans le voisinage un puits célèbre. Dix ans avant l'arrivée de sainte Thérèse, un enfant y tomba. Le pauvre enfant devait y périr ; on l'en retira sain et sauf, et l'on offre encore à boire aux fidèles qui se présentent de *l'eau du puits de Saint-Jean-de-la-Croix*. La maison était autrefois un hôpital, et c'est en venant y servir les pauvres et les malades que le jeune Saint avait failli trouver la mort.

Ce jeune Carme de la Mitigation avait commencé ses études au collège de la rue Saint-Jacques et il venait de les compléter à l'Université de Salamanque, lorsqu'il fit connaissance avec la fondatrice. Ses qualités le recommandaient à la Sainte. Il s'était fait remarquer autant par ses fortes études théologiques et son goût très-prononcé pour la mortification des sens et la vie contemplative que par son grand amour des pauvres et sa tendre piété. Il convenait mieux au dessein de Thérèse qu'Antoine de Heredia. Comme il était jeune et petit, la Sainte aimait à dire plus tard que lorsqu'elle avait établi la réforme des Carmes, elle n'avait qu'un religieux et demi ; mais Jean de la Croix, le demi-religieux,

petit de taille et d'esprit fort étendu, ne laissait pas d'être son petit Sénèque, et, avec ce religieux et demi pour base fondamentale, elle regardait son œuvre comme accomplie (1).

C'était la première fois que l'on voyait une femme établir une réforme d'hommes. La Sainte était femme elle-même, et elle pouvait plutôt réformer un ordre de femmes comme elle avait fait d'abord; de plus elle n'était point père mais bien mère, et il a toujours été plus facile à ses filles qu'à ses fils de reproduire dans leurs personnes l'image de leur séraphique Mère. Cependant qui ne croirait voir quelquefois un homme et même un héros dans sainte Thérèse? La force et l'énergie de son caractère paraissent à chaque page de ses écrits et particulièrement dans ses lettres; ses supérieurs admiraient son courage et son intrépidité, et toutes ces qualités viriles lui permettaient d'exercer la plus grande influence sur les personnes même étrangères à son sexe. Ses fils d'ailleurs avaient dans la règle primitive

(1) « Cuando yo ví ya que tenia dos frailes para començar, parecióme estaba hecho el negocio aunque todavía no estaba satisfecha del Prior, y así aguardaba algun tiempo. » *Lib. de las Fund. c. m.*

« Tenia fraile y medio, solia decir santa Teresa, en vez de dos frailes, pues llamaba medio fraile á san Juan de la Cruz por su poca estatura y juventud. » *Nota de Vic. de la Fuente. — Ibid.*

des Carmes la pénitence et l'austérité de la vie, et ils trouvaient, dans l'heureux caractère de leur Mère, la simplicité, la douceur et l'affabilité, toutes ces vertus qui attirent et font tant aimer.

Tel est le jugement du vénérable Palafox sur cette Réforme célèbre (1).

La Sainte fondait ainsi sa seconde Réforme dans un double but. Ses fils devaient en effet prêcher l'Évangile plus par l'exemple que par la parole et diriger ses filles d'une manière conforme à l'esprit du nouveau Carmel. Mais, relativement à cette direction, la Fondatrice était loin d'être étroite et exclusive. Au lieu de diviser les forces vives du Christianisme en admettant les unes et rejetant les autres, elle les unissait toujours en ayant recours à toutes sans exception. Elle consulta toujours quelques religieux des autres Ordres et ne cessa de prendre l'avis des évêques qui s'intéressaient à ses œuvres. Deux prêtres séculiers, Jean et Julien d'Avila, lui furent d'un grand secours. La science du premier porta dans son âme la plus vive lumière et la piété du second l'accompagna dans presque toutes ses fondations. L'un fut pour ainsi dire son grand

(1) *Carta al Rev^{mo} Padre General de los Carmelitas Descalzos.*

théologien et l'autre son grand aumônier. Des laïques intelligents et pieux furent admis à lui donner des conseils. Elle n'oublia jamais François de Salcedo, ce seigneur d'Avila qui avait éclairé sa conscience et remonté son courage pendant ses luttes intérieures au monastère de l'Incarnation, et elle semble ne pouvoir assez louer la sagesse et l'habileté d'un médecin de Burgos qui contribua puissamment à sa fondation dans cette ville importante. C'est ainsi que sa largeur d'esprit et son bon sens lui faisaient chercher et trouver partout d'utiles conseillers et coadjuteurs de ses œuvres. Les secours qu'elle en recevait ne suffiraient pas pour expliquer comment, avec les plus faibles ressources, elle a pu accomplir les plus grands desseins; mais elle y ajoutait toujours cette activité prodigieuse que lui communiquait son ardent désir de servir Dieu.

« Ce qui l'excitait à tout entreprendre, dit son biographe Yepes, c'est qu'il lui semblait qu'elle vivait dans l'oisiveté et sans gagner son pain de chaque jour, lorsqu'elle n'avait pas en main de grandes entreprises qui fussent pour elle des occasions d'agir et de souffrir autant que Dieu lui en inspirait le désir; et ainsi, sans pénibles labeurs, la vie était aussi triste et ennuyeuse

pour elle qu'elle est douce et agréable pour d'autres (1). »

Medina del Campo, plus que toute autre ville peut-être, fut témoin de cette activité prodigieuse qu'elle déploya pendant la période de ses fondations. Cette ville était un point central, passage obligé pour se rendre du sud au nord et de l'est à l'ouest: de Malagon, de Tolède et d'Avila, à Valladolid, à Palencia et à Burgos; de Ségovie à Albe et à Salamanque. Aussi le monastère de la rue Saint-Jacques conserve dans ses souvenirs des preuves éclatantes de cette qualité si utile qu'elle possédait au plus haut degré.

Six mois après son arrivée à Médine, ses compagnes étaient fermées dans leur chère retraite: mais elle s'occupait encore elle-même de l'agrandissement de ce monastère et de l'établissement de la Réforme des Carmes, lorsqu'on lui offrit deux autres maisons de Carmélites à fonder, l'une à Malagon et l'autre à Valladolid. C'étaient quatre œuvres dont il fallait poursuivre à la fois

(1) « Le estimulaba el parecerle que estaba ociosa, y que comia el pane de balde, quando no tenia grandes ocasiones y empresas entre las manos, donde pudiese hacer y padecer conforme al grande animo y deseos que el Señor le daba; y así le era enojosa y triste la vida que pasaba sin trabajos, quanto lo es á otros agradable y deleitosa careciendo de ellos. »

Vida, l. II, c. XVIII.

l'exécution. Pendant son voyage à Malagon, elle trouve et visite la maison de Durvel qui doit être le berceau de la réforme des Carmes. De retour à Médine, elle recommande au prieur de Sainte-Anne de se préparer à se rendre bientôt dans cette pauvre maison, et elle part aussitôt pour Valladolid avec Jean de la Croix qu'elle forme elle-même à l'esprit du nouveau Carmel. Ces deux dernières œuvres ne nuisent pas aux deux autres. L'infatigable fondatrice est de sa personne partout où sa présence est jugée nécessaire. Tant qu'il y a des coups portés quelque part, elle est là pour les recevoir. Elle ne quitte une fondation que lorsque ses filles sont tranquilles dans une maison qui leur appartient, et uniquement pour aller ailleurs s'exposer à d'autres contradictions, souffrir d'autres misères, vaincre mille autres difficultés. Une âme moins forte, moins confiante en Dieu, moins unie à ce souverain Maître, succomberait vingt fois sous le poids de tant de travaux et de tant de fatigues. Thérèse ne fléchit pas sous le fardeau, et ce qu'il y a surtout d'admirable en elle, c'est que ses facultés ne sont jamais absorbées par la multiplicité de ces occupations accablantes ; elle conserve toujours toute la liberté d'esprit et toute la fraîcheur de senti-



ment nécessaires pour écrire des lettres charmantes, comme celle qu'elle adresse de Valladolid à son vieil ami François de Salcedo.

« Dieu soit loué, lui dit-elle, de ce qu'après avoir écrit sept ou huit lettres d'affaires indispensables, il me reste un moment pour me délasser en m'entretenant avec vous, et pour vous assurer que je reçois toutes vos lettres avec une véritable joie. Ne pensez donc pas, s'il vous plaît, que ce soit temps perdu de m'écrire ; j'ai quelquefois besoin, je vous assure, que vous me donniez cette consolation ; à condition toutefois que vous ne répétiez pas si souvent que vous êtes vieux. Ce langage me peine ; y a-t-il donc, même pour les jeunes gens, quelque assurance de vie ? Je souhaite que Dieu vous conserve jusqu'à ce que je meure : mais une fois là-haut, pour ne pas y être sans vous, sachez que je ferai en sorte que Notre-Seigneur vous appelle au plus tôt (1). »

Jusqu'à la fin de ses jours Thérèse sera toujours ainsi un esprit large et distingué, un cœur

(1) « Gracia á Dios, que despues de siete ú ocho cartas, que no he podido excusar de negocios, me queda un poco para descansar de ellas en escribir estos renglones, para que vuestra merced entienda, que con los suyos recibo mucho consuelo. Y no piense es tiempo perdido escribirme, que lo he menester á ratos, á condicion, que no me diga tanto de que es viejo, que me da en todo mi seso pena; como

aimant, généreux, intrépide, une sainte à vous ravir et qu'il faut suivre jusqu'au ciel. Suivons-la d'abord à Séville.

si en la vida de los mozos hubiera alguna siguridad. Désela Dios, hasta que yo me muera, que despues, por no estar allá sin él, he de procurar lo lleve nuestro Señor presto. »

Cart. — Desde Valladolid á fines de setiembre de 1568.

VIII

SÉVILLE

Le vaste plateau de la Manche, où pouvait chevaucher si librement le héros de Cervantes, s'étend au sud de la Nouvelle-Castille jusqu'au pied de la Sierra Morena et forme des plaines tristes et stériles, toutes hérissées encore aujourd'hui de moulins à vent ; mais, grâce aux découvertes de l'industrie contemporaine, on les traverse rapidement, et, lorsqu'on débouche au delà des montagnes, l'aspect du pays change tout à coup. La vue embrasse alors une riante et fertile vallée, qui, d'abord haute et étroite, s'abaisse et s'élargit de plus en plus et finit par former une plaine immense dans la direction du sud-ouest. Cette autre contrée regarde l'Afrique et participe à son climat si chaud ; les Vandales l'occupèrent quelque temps et les Arabes donnèrent le nom de *Grand Fleuve* à son ancien Bætis. C'est l'Anda-

lousie qu'arrose le Guad-al-Quivir. Aux deux tiers environ de son cours, ce fleuve coule sur un terrain si uni que les Carthaginois, dit-on, appelèrent *Terre Plate* une ville assise sur ses bords. Je veux parler de Séville, cette perle du Guadalquivir, qu'un biographe de la fondatrice a pu nommer le *Jardin de Gethsémani* de la Sainte (1).

Les angoisses de sainte Thérèse commencèrent sur le chemin, lorsqu'elle alla fonder son monastère. Le pèlerin se le rappelle, lorsqu'à la descente de la Sierra Morena, le train qui l'emporte franchit le Guadalquivir. En le passant elles-mêmes, en effet, les Carmélites coururent un grand danger. Comme les pluies avaient grossi le fleuve, le courant était fort et rapide; la barque fut entraînée à la dérive et tout faillit périr, Thérèse et sa fortune. Plus loin dans la plaine, les chaleurs sont excessives, et la Sainte, saisie de la fièvre, est obligée de s'arrêter dans une pauvre maison, qu'elle décrit elle-même dans son style toujours vif et pittoresque, malgré ses soixante et un ans. Son lit semble fait de pierres pointues; il est si haut d'un côté et si bas de l'autre qu'on ne peut s'y tenir, et la chambre, sans fenêtre, reçoit par la porte,

(1) Le P. François de Sainte-Marie, carme déchaussé.

avec une vive lumière, une chaleur étouffante. Les ardeurs du soleil, au grand air, sous l'étoffe qui recouvre les chariots des voyageurs, sont moins insupportables ; Thérèse se lève donc, et la petite troupe, poursuivant sa route, arrive enfin à Cordoue. Mais c'était un dimanche matin, et les Andalous sont pétulants et légers comme nos compatriotes des bords de la Garonne (1). Comment paraître avec les longs voiles, les manteaux blancs et les sandales devant ces Gascons du Guadalquivir ? « Notre vue, dit la Sainte, fit sur eux l'effet d'une entrée de taureaux dans l'arène, et je fus si péniblement affectée de cette réception désobligeante que la fièvre me passa sur-le-champ. » Si Thérèse parle ainsi d'elle-même, ce n'est pas qu'elle se laisse absorber par ses propres souffrances. Ce qui la touche surtout au passage du Guadalquivir, c'est la douleur d'un enfant de dix ans, le fils du batelier, qui se désole du désespoir de son père, et, pendant le reste du voyage, la peine qu'elle donne à ses filles, toujours si pleines de sollicitude pour elle. A l'en croire, la

(1) Depuis que les rois d'Espagne ont eu la singulière idée de transférer leur résidence à Madrid sur un plateau aride et dans un site plus élevé au-dessus du niveau de la mer que toutes les autres capitales du monde, *le trône du roi d'Espagne, disent les Andalous, est le plus élevé des trônes après celui de Dieu.*

Sainte est même si pusillanime et si faible, qu'elle a besoin de penser à l'intrépidité de ses compagnes pour sentir renaître son courage. Il est vrai qu'avec ces âmes héroïques elle se sent disposée à aller jusqu'au pays des Maures, c'est-à-dire jusqu'au bout du monde.

Il fallait tout cet héroïsme de la Fondatrice pour pouvoir supporter toutes les peines qui l'attendaient à Séville.

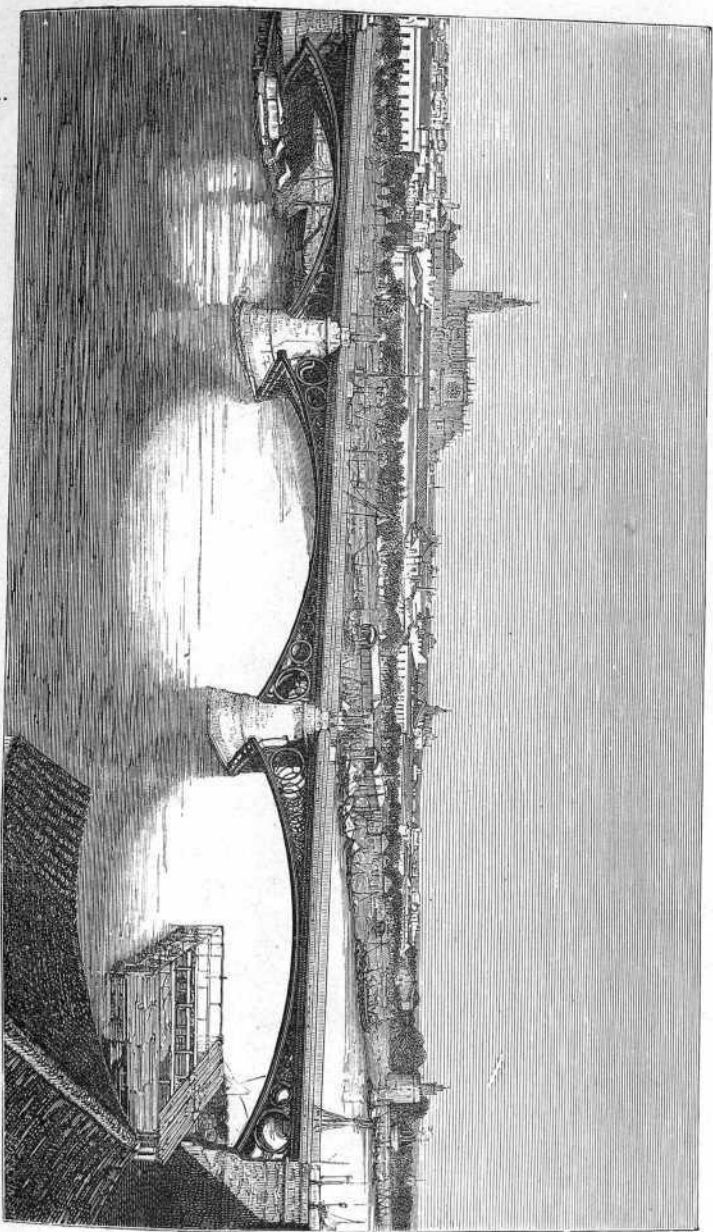
Au moyen âge, Séville avait de fortes murailles, des fossés profonds et quinze portes. Plus tard, elle devint l'entrepôt du commerce des deux mondes; les navires de cent tonneaux pouvaient alors remonter jusque dans son port, et la Torre del Oro était destinée à recevoir les métaux précieux des colonies. Aujourd'hui les murailles sont en ruine et les fossés comblés; une seule porte est debout. Mais c'est encore une belle ville, qui a plus de cent mille habitants, c'est-à-dire le quart de son ancienne population (†).

C'est vers un arc de cercle tracé au sud-ouest par le Guadalquivir que sont groupés les principaux souvenirs que l'on vient visiter dans la capitale de l'Andalousie. Là s'élève en effet

(†) Voir la gravure n° 12.

SEVILLE

VUE GÉNÉRALE, PRISE DU FAUBOURG DE TRIANA, AU SUD-OUEST



Rue de la Pallerie.

Cathédrale.

Pont sur le Guadalquivir.

Tour de l'Or.



la magnifique cathédrale avec sa cour mauresque des orangers et sa tour à trois étages qui semble porter jusqu'au ciel la Giralda, statue en bronze de la Foi tenant à la main le *Labarum* et tournant autour d'un pivot. Derrière cette église, la plus vaste du monde, se dressent les masses imposantes de l'Alcazar, forteresse et demeure des rois arabes qui s'étendait autrefois jusqu'à la Tour de l'Or, dont le pied baigne encore dans le Guadalquivir, et qui s'élance dans le bleu du ciel au milieu d'une forêt de mâts et de cordages. Enfin, si l'on franchit le fleuve, l'on se trouve dans le faubourg de Triana où était le sombre château gothique, siège de l'Inquisition à sa naissance. Mais, ce qui nous intéresse ici particulièrement, c'est que le débarcadère du chemin de fer de Cordoue, où nous descendons, est situé sur les bords enchanteurs du grand fleuve, au milieu de toutes ces merveilles, entre la *Puerta de Triana* et la *Puerta Real* qui conduisent dans le voisinage aux lieux sanctifiés par la présence de sainte Thérèse.

Entrons donc dans la ville par la porte Royale. Nous sommes dans la *calle de las Armas*, qui rappelle les grandes douleurs de la Sainte à Séville (†).

(†) Voir la gravure n° 13.

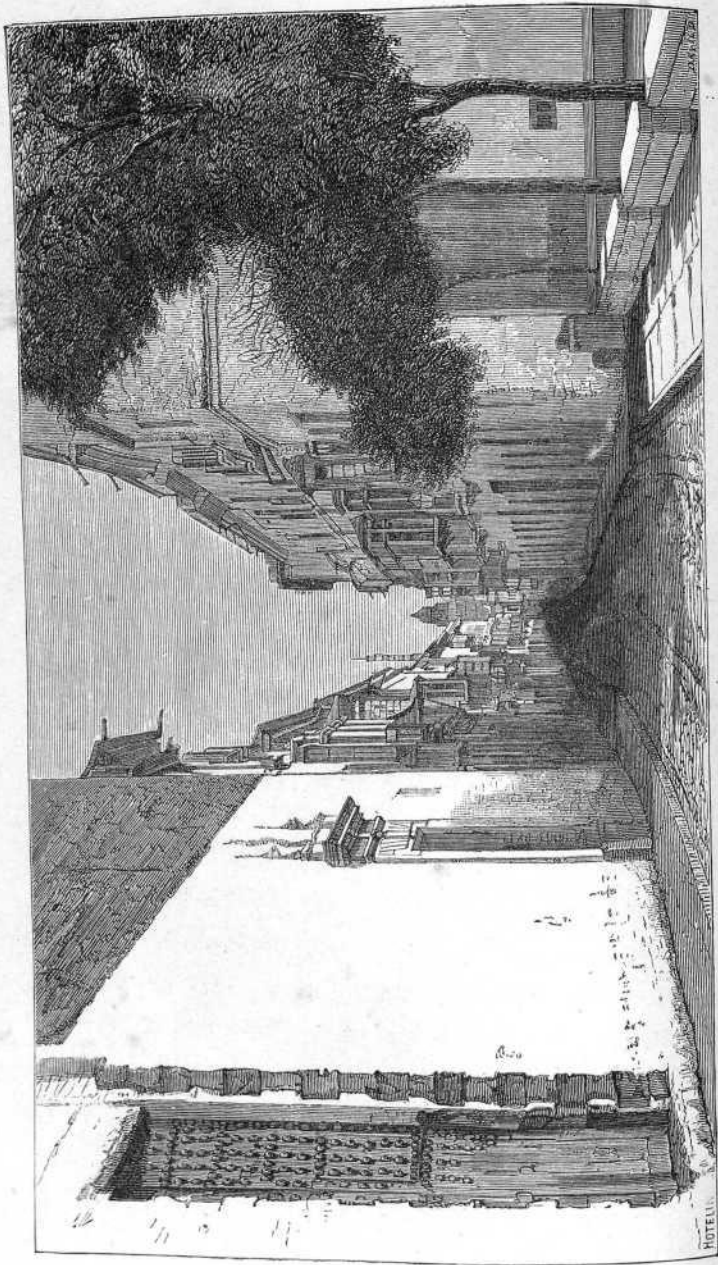
Un grand nombre de villes espagnoles ont des rues qui portent ce nom. C'est qu'au moyen âge la fabrication des armes était, dans la péninsule, la plus importante des industries. Il fallait alors s'armer sans cesse pour arracher pièce à pièce le territoire aux infidèles. Dans cette lutte de sept à huit siècles, la foi catholique aussi bien que l'amour de la patrie s'enracina dans le cœur des Espagnols, et ce peuple brave et généreux, veillant à la conservation de ce précieux trésor avec un soin jaloux, ne craignit pas de voir organiser à Séville l'Inquisition, douze ans avant la fin de la lutte.

Ce n'est pas que l'Inquisition fût nécessaire à la conservation de la foi si chère aux Espagnols. On l'a contesté : On a dit que la guerre incessante contre les Musulmans avait donné à ce peuple son caractère essentiellement catholique, et qu'après cette lutte héroïque, il n'était pas possible d'y porter atteinte. L'influence de ce tribunal fut d'ailleurs paralysée par les graves abus qu'il commit et par les odieux soupçons qu'il laissa trop longtemps peser sur les plus savants et les plus saints personnages. Il calomnia Jean d'Avila, un des plus grands théologiens de son temps ; il calomnia Louis de Léon,



SÉVILLE

VUE DE LA RUE DES ARMES, PRISE DE LA PLACE DU MUSÉE, A L' OUEST



Campanile de l'église de Saint-Grégoire.

Place du Musée.

l'illustre professeur de Salamanque ; il calomnia sainte Thérèse.

Parmi les postulantes qui s'étaient présentées au monastère de la rue des Armes, il s'en trouvait une que la Sainte avait eu de la peine à recevoir. Une personne qui la recommandait exaltait tellement ses qualités que Thérèse, qui n'aimait l'exagération en rien, se contenta de répondre : « Si cette bonne âme ne fait pas des miracles avant de mourir, vous perdrez votre réputation de sagesse. » En réalité, la prétendue sainte avait apporté dans le cloître des dévotions particulières auxquelles elle tenait par-dessus tout. Contrariée à cet égard, elle en témoignait du mécontentement, tandis qu'elle ne goûtait guère les pratiques du monastère : la *coulpe* et la *discipline* la scandalisaient et elle était toujours triste et mélancolique. Il fallut la congédier, mais ce devoir accompli faillit coûter cher au nouveau Carmel.

Quelque temps, en effet, après cette exécution, plusieurs voitures stationnaient dans la rue des Armes. Des messieurs en étaient descendus et avaient frappé à la porte voisine en prononçant les paroles sacramentelles : *Ouvrez au Saint-Office*. C'étaient les Inquisiteurs qui faisaient une visite au couvent des Carmélites.

Où était située cette maison de la rue des Armes, qui fut le premier couvent des Carmélites à Séville? En avançant jusqu'à la place du Musée, qui fut autrefois le jardin des Pères de la Merci, cette rue devient si droite que nous pouvons voir, bien au delà, la tour de l'Université. Les anciens ateliers et magasins d'armes ont disparu; mais, à la place, les maisons étalent à droite et à gauche ces balcons vitrés d'où les Espagnols, à l'abri du froid et de la pluie, aiment à voir le mouvement et la vie extérieurs et qu'ils appellent si bien *miradores*. A quelque distance, à gauche, un campanile s'élance dans les airs. C'est celui de l'église de Saint-Grégoire, qui était autrefois la chapelle du collège de ce nom et qui a une autre destination, depuis que le collège est devenu l'Académie de Médecine et de Chirurgie. D'après la tradition, c'est sur l'emplacement de cette Académie qu'était située la maison de la rue des Armes que les Carmélites occupèrent en arrivant à Séville et devant laquelle s'étaient arrêtées les voitures des Inquisiteurs.

La postulante, rejetée dans le monde, avait dit que les religieuses se confessaient les unes aux autres, et avait ajouté des accusations plus inju-

rieuses et plus ridicules encore (1). Un de ses complices, qui attendait à la porte, d'un air triste et solennel, l'issue des perquisitions, fut bien trompé dans son attente. Thérèse et ses compagnes ne sortirent pas et les voitures qui devaient les conduire dans les prisons de Triana s'en retournèrent vides. L'Inquisition avait fini par reconnaître l'innocence des accusées; mais des chagrins plus amers inondaient déjà ces saintes âmes.

Depuis la fondation de Durvel, les Carmes Déchaux avaient multiplié leurs maisons en Castille et s'étaient même établis dans l'Andalousie avant les Carmélites. Cependant, dans cette prospérité toujours croissante, les Carmes Mitigés n'avaient pas vu le doigt de Dieu. Ces religieux, réunis en chapitre général à Plaisance, en Italie, venaient de lancer des décrets terribles contre la Réforme de sainte Thérèse. Les monastères des Carmes Réformés de l'Andalousie devaient être supprimés et les Pères qui les habitaient, séparés et distribués dans les couvents de la Mitigation. Quant aux monastères des Carmélites, il était défendu à la Sainte d'en fonder de nouveaux, et il

(1) « Diciendo que las ataban de pies y manos y que así las azotaban. »

Fr. de Santa Maria. — *Vida*;

Cart. — Desde Sevilla, 29 de abril de 1576.

lui était prescrit à elle-même de choisir une de ses maisons pour s'y retirer et n'en plus sortir. Ajoutez à cela que la fondation de Séville était laborieuse. A leur arrivée dans la rue des Armes, les Carmélites étaient si pauvres qu'elles avaient été obligées d'emprunter pour payer leurs conducteurs. L'Archevêque s'était ensuite opposé à ce qu'elles s'établissent sans revenu, et à peine la Sainte eut-elle triomphé de cette nouvelle difficulté, que le plus grand des obstacles vint éprouver sa constance et sa confiance en Dieu.

La maison louée par la Sainte et témoin de ses angoisses, était une habitation si petite et si humide qu'il fallait en sortir au plus tôt. Or un ecclésiastique, que la Sainte aime à nommer le bon Garcia Alvarez, lui avait offert ses services qu'elle avait acceptés avec reconnaissance. Mais la règle des Carmélites paraissait si austère à Séville que, malgré tout son zèle, cet excellent prêtre ne pouvait trouver personne qui voulût être caution pour acheter une maison plus spacieuse et plus saine. Cette difficulté surprenait la Sainte et la jetait dans la plus grande anxiété. Elle ne pouvait comprendre que, dans une cité si opulente, il y eût si peu d'apparence de pouvoir fonder une maison, et elle croyait que, dans ce pays,

Dieu avait donné au démon plus de pouvoir de tenter qu'ailleurs. L'air, sans doute, y contribuait : « Sous l'influence de ce climat, dit-elle, je me trouvai si changée que je ne me connaissais plus et que je pensai pendant quelque temps à ne point fonder de monastère en ce lieu (1). » Cependant ce surcroît d'épreuves ne l'abattait pas. La Sainte mettait alors en pratique les conseils qu'elle donnait dans une autre circonstance à une de ses filles, Éléonore de la Miséricorde. « Dieu vous traite, ma fille, lui disait-elle, comme une personne qu'il tient déjà dans son palais et qu'il sait ne pouvoir lui échapper. . . . Peut-être auparavant vous traitait-il avec plus de douceur ; mais c'est que ce traitement vous était nécessaire alors pour vous détacher des choses de ce monde. Je me souviens, à propos de cela, d'une sainte que j'ai connue à Avila. Elle avait donné pour l'amour de Dieu tout ce qu'elle avait dans le monde ; il ne lui restait plus qu'une couverture ; elle la donna encore. Incontinent après, Dieu lui fit éprouver pendant quelque temps de très-vives peines intérieures et de très-grandes sécheresses. Elle s'en plaignait tout de bon à Notre-Seigneur et lui disait : *Vraiment,*

(1) *L. des fond.*, c. xxv.

Seigneur, c'est une charmante manière d'agir. Après m'avoir tout enlevé, vous vous en allez vous-même. Ainsi, ma fille, mettez-vous dans l'esprit que le divin Maître est de ceux qui payent les grands services rendus par des souffrances et des peines. Mettez votre gloire à porter la croix du Sauveur ; ne faites aucun cas des douceurs et des consolations. Il n'appartient qu'aux simples soldats de vouloir être payés par jour ; servez gratuitement comme les grands seigneurs servent le roi, et que celui du Ciel soit toujours avec vous (1). »

L'obscurité et l'impuissance qu'éprouvait la Sainte à Séville, ne la portaient donc pas au découragement. « Je ne manquais pas de confiance, dit-elle encore dans l'histoire de sa fondation, car je voyais bien que, si Notre-Seigneur se retirait en quelque sorte de moi, pour me laisser à moi-même, c'était pour me faire connaître que le courage que j'avais auparavant venait de lui et non pas de moi. » Dans cette humble confiance, la Sainte ne cessait de prier ; et, comme Dieu ne laisse pas toujours le juste dans l'anxiété et la peine, elle entendit enfin ces paroles au fond de son cœur : « Tes prières sont exaucées, laisse-moi faire, ma fille. »

(1) *Lettres* — d'Avila, 1581.

Un secours efficace lui venait, en effet, d'où elle ne l'attendait guère.

Laurent de Cepeda, revenant d'Amérique avec sa fille Thérèse, âgée de sept ans, s'arrêta à Séville et fut si touché de l'extrême dénûment où se trouvaient les compagnes de sa sainte sœur, qu'il leur offrit toutes les ressources dont il disposait. *Ce frère de toutes les Carmélites*, qui commençait ainsi à mériter son surnom, s'entendit avec le bon Alvarez, et une maison convenable fut achetée. A dire vrai, les contrariétés, qui sont la part d'héritage promise aux enfants de sainte Thérèse, renaquirent aussitôt. Laurent faillit être mis en prison, à cause d'une erreur involontaire qui s'était glissée dans le contrat; les Franciscains, qui habitaient près de la maison, s'opposèrent à ce que des religieuses vivant d'aumônes comme eux vinssent s'établir dans leur voisinage, et le locataire refusait d'en sortir avant un terme fixé. Mais ces obstacles étaient beaucoup moins sérieux que les autres, et, pendant qu'ils s'aplanissaient, un ange de consolation entra dans le monastère et en faisait les délices.

Sur la demande de la prieure et l'avis de plusieurs théologiens, la Fondatrice avait permis à la petite Thérèse de franchir la clôture. Cette chère

enfant, qu'on n'appelait plus que Teresita, était loin de troubler l'ordre des exercices. « Teresita est ici dans le monastère, écrivait la Sainte à cette époque; on dirait l'esprit familier de la maison. Tout le monde en est enchanté. Elle a je ne sais quoi d'angélique dans le caractère. Elle nous charme dans les récréations par ce qu'elle raconte des Indiens et de la mer. C'est mieux dit que je ne le dirais moi-même. Je crois que ce sera servir Dieu d'élever cette petite âme loin des vanités du monde (1). »

La Sainte arrivait ainsi au terme de ses grandes épreuves à Séville.

Le 29 avril 1576, la soirée était déjà très-avancée et la porte du monastère allait être fermée, lorsque l'on vint dire à la fondatrice que le locataire obstiné consentait enfin à sortir, et le surlendemain les Carmélites se rendirent à la maison qui leur appartenait. Pour n'éveiller l'attention de personne, elles quittèrent avant le jour la petite maisonnette humide de la rue des Armes, et, à la faveur des ténèbres, se dirigèrent

(1) « Teresita parece duende de casa y todas gustan mucho de ella : y tiene una condicionita como un ángel y sabe entretener bien en las recreaciones, contando de los Indios y de la mar, mejor que yo lo contará..... creo se ha de servir (Dios) de que esta alma no se crie en las cosas del mundo. »

Cart. — Desde Sevilla, á 27 de setiembre de 1575.

vers la Cathédrale près de laquelle elles allaient s'établir. L'opposition des Franciscains préoccupait tellement les personnes qui les accompagnaient, qu'elles croyaient voir quelques-uns de ces religieux à toutes les ombres qui se trouvaient sur le chemin (1). Suivons la petite troupe craintive. Le quartier que nous traversons donne une idée de ce qu'était l'intérieur de Séville au temps de la Sainte. L'atmosphère y est saine, purifiée par de nombreuses plantations d'arbres et embaumée par les parfums qu'exhalent les fleurs et les orangers des jardins possédés par presque toutes les maisons. Les rues étroites et les places peu étendues offrent des ombres qui préservent des ardeurs du soleil, et des portes fermées par des grilles laissent apercevoir des *patios*. Ces cours intérieures sont recouvertes d'un voile immense pendant les grandes chaleurs du jour

(1) « Esta noche poco antes que cerrásemos la puerta me enviaron á decir, que ya el que estaba en la casa tiene por bien que nos vamos pasado mañana, que es día de San Felipe y Santiago, por donde entiendo que va ya el Señor queriendo aplacar en los trabajos. »

Cart. — Desde Sevilla, 29 de abril de 1576.

« Estuvimos mas de un mes con esta pena : ya fué Dios servido que nos pasamos una noche, porque no lo entendiésen los frailes, hasta tomar la posesion, con harto miedo. Decian los que iban con nosotros que cuantas sombras veian le parecian frailes. »

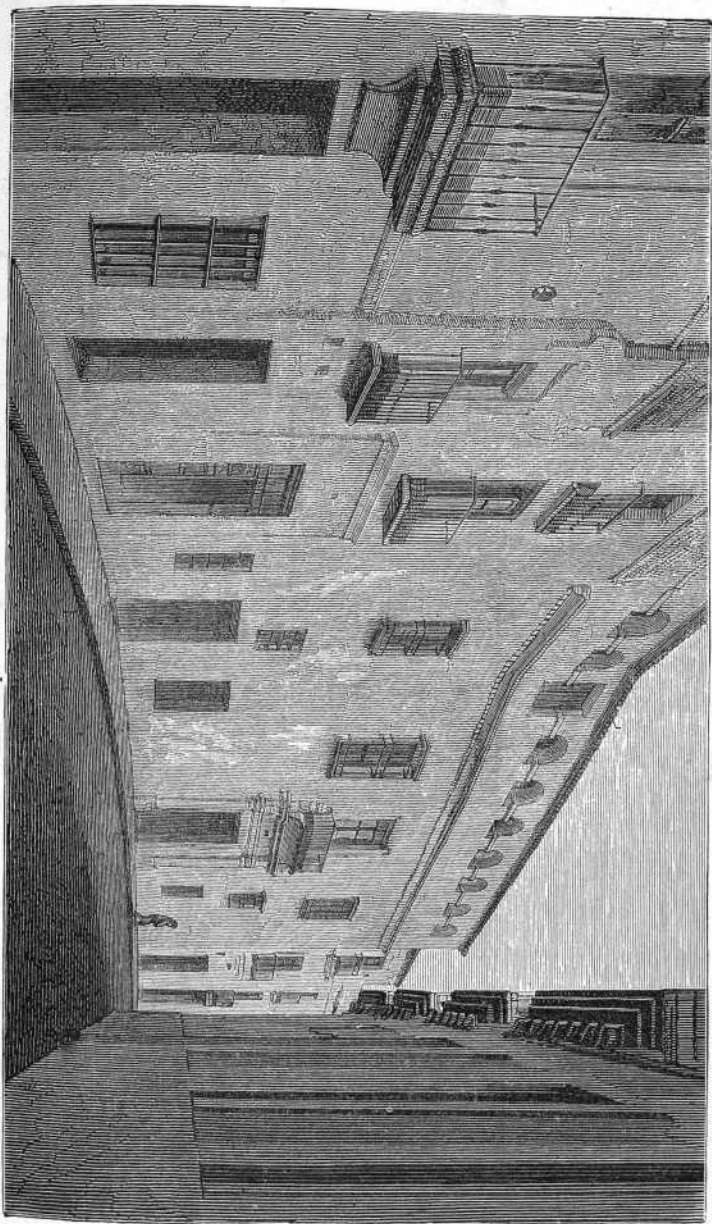
Lib. de las Fund., c. xxv.

et ornées de colonnes, de pavés en mosaïque, de fontaines, de pots de fleurs, d'arbustes et de tableaux. Cependant, sur notre chemin, voici une place qui n'est pas en harmonie avec cet ensemble admirable de précautions. Elle présente un vaste quadrilatère qu'il faut traverser à la hâte si l'on ne veut être brûlé par les rayons du soleil, et qui mérite à plus d'un titre son nom de *Plaza Nueva*. C'est l'emplacement de l'ancien couvent des Franciscains près duquel les Carmélites venaient s'établir. Au sud de cette place est une rue très-courte qui porte le nom moderne de *calle de Badajoz*. En y faisant quelques pas, nous débouchons dans une autre rue longue, étroite et sinueuse, la rue de Saragosse qu'on appelait autrefois *calle de la Pajería*, parce qu'on y fabriquait des ouvrages de paille, et nous sommes en face de la maison de Séville qui intéresse le plus les serviteurs de sainte Thérèse (†). La ligne de la façade est brisée et les jours, de formes et de grandeurs différentes, sont percés sans symétrie. On dirait qu'à plusieurs époques on a approprié cet édifice à des usages divers et que toujours, par un sentiment de respect pour de vieux sou-

(†) Voir la gravure n° 14.

SÉVILLE

VUE DE LA RUE DE LA PAILLERIE PRISEE DU SUD



Maison achetée par sainte Thérèse.



venirs, on n'a touché qu'à regret à ce qui existait déjà. La porte extérieure, surmontée d'un balcon et flanquée de deux colonnes, conduit dans un petit vestibule au delà duquel une seconde porte grillée laisse apercevoir à l'intérieur un *patio*. Le plan de cette cour dessine un carré entouré de colonnes qui soutiennent une galerie au premier étage. Derrière est un beau jardin. Les jours s'ouvrent au nord et au sud. D'un côté la vue s'étend jusqu'à la place Neuve, de l'autre jusqu'au bord du Guadalquivir et au faubourg de Triana. Cette habitation est devenue depuis 1860 une propriété particulière; avant cette époque elle avait servi d'école pendant quelque temps; mais c'est bien la maison achetée par sainte Thérèse. L'acte authentique de la fondation, conservé jusqu'à nos jours par les Carmélites de Séville, affirme que les religieuses passèrent de la rue des Armes dans la rue de la Paillerie (1); un écrit espagnol publié en 1839 ajoute que cette maison était

(1) « Al principio se fundó en la calle de las Armas donde estuvo un año, y despues se pasó á este sitio donde ahora está, de la colacion de Santa María la Mayor, la cual se compró por precio de seis mil ducados..... en esta casa de la pajaría estuvo el convento doce años, y despues se compró esta en que ahora estamos en la colacion de Santa Cruz..... ha cinquenta y ocho años que estamos en ella, y este año es el de 1646. » *Libro conventual de las Carmelitas de Sevilla.*

située dans la rue de la Paillerie vis-à-vis du jardin de Saint-François (1), et la curieuse description qu'en donne la Sainte ne laisse aucun doute à cet égard. « L'on assure, écrit-elle au Père Marien, qu'à considérer le site de cette maison et la maison elle-même, il n'y a pas d'habitation préférable à Séville. Tout y est à souhait. Je crois qu'on n'y sentira pas la chaleur. Le patio est tout resplendissant, le jardin agréable, et des fenêtres on a de beaux points de vue. Comme elle n'a coûté que six mille ducats, elle a été donnée pour rien, car pour vingt mille on ne ferait pas la pareille. On construit la chapelle du côté du vestibule, elle sera bien belle. Nos sœurs sont si contentes qu'elles ne cessent de rendre grâce à Dieu (2). » Les Carmélites, il est

(1) *Calle de la Pajeria*. — « En esta calle habitó la santa Madre Teresa de Jesus, cuando fundó el convento de las Carmelitas descalzas en la calle de las Armas el año de 1575; y el de 1576 fué cuando se pasó á esta calle á una casa que compró frente de la huerta de San Francisco. »

Felix Gonzales de Leon.

(2) « La casa es tal que no acaban las hermanas de dar gracias á Dios..... Todos dicen que fué de balde y así certifican que no se hiciera ahora con veinte mil ducados..... hácese la iglesia en el portal, y quedará muy bonita. Todo viene como pintado..... dice el teniente que no hay mejor casa en Sevilla, ni en mejor puesto. Paréceme no se ha de sentir en ella el calor. El patio parece hecho de alcorza..... el huerto es muy gracioso, las vistas extremadas. »

Cart. — Desde de Sevilla, á 9 de mayo de 1576.

vrai, n'occupèrent cette maison qu'une dizaine d'années (1); mais on l'a toujours regardée comme une habitation autrefois sanctifiée par la présence de sainte Thérèse.

C'est le 1^{er} mai 1576 que la Sainte y entra. Comme le locataire n'en était sorti que la veille, il fallut y faire des réparations. Quelques pièces du rez-de-chaussée servirent provisoirement de retraite aux religieuses et le reste fut livré aux ouvriers et aux curieux qui purent ainsi pendant quelque temps entrer dans le patio et voir l'intérieur de la maison (2). Laurent de Cepeda pourvut à l'entretien des Carmélites, surveilla les travaux des ouvriers, et, ce qui mérite surtout de fixer ici l'attention, c'est qu'un frère de la Réforme

(1) Au bout d'une dizaine d'années après le départ de la fondatrice, ses filles sachant que le voisinage était mal habité, abandonnèrent cette maison et se retirèrent dans celle qu'elles occupent encore aujourd'hui. Cette autre maison est située près de la cathédrale comme celle de la rue de la Paillerie mais du côté opposé, dans la rue qui porte le nom significatif de *calle de santa Teresa*.

(2) « Ahora todos entran en él (patio), que en una sala se dice la misa hasta hacer la iglesia, y ven todos la casa. »

Cart. — Desde de Sevilla, á 9 de mayo de 1576.

« Estabamos encerradas en unos cuartos bajos, y él (mi hermano) estaba allí todo el dia con los oficiales y nos daba de comer..... este mes trabajó mi hermano harto en hacer la iglesia de algunas piezas y en acomodarle todo que no teníamos nosotras que hacer. »

Lib. de las Fund., c. xxv.

nommé Jean de la Misère, fut chargé des peintures et fit alors le portrait de sainte Thérèse (†).

« Pendant que j'étais supérieur de notre Bienheureuse Thérèse, dit le P. Gratien, j'ordonnai à frère Jean de la Misère, qui faisait des peintures dans le cloître des religieuses de Séville, de tirer son portrait. » Frère Jean ne pouvait faire qu'une œuvre médiocre; mais le P. Ribera, qui avait confessé la Sainte et qui la connaissait si bien, affirme que le portrait était très-ressemblant. Ce Père regrette uniquement que l'œuvre n'ait pas été confiée à un meilleur artiste et ce regret s'évanouit lorsqu'on lit dans l'*Année Thérésienne* ces autres paroles du P. Gratien : « Jean de la Misère n'était pas bon peintre; mais il ne faut pas s'en plaindre, si l'on tient au portrait; car sans cette circonstance ni la Bienheureuse ni moi nous n'eussions jamais consenti à le laisser tirer (1). »

(†) Voir la gravure n° 15.

(1) « Siendo su prelado, mandé que la retratase un fraile lego llamado fray Juan de la Miseria, que en el claustro del convento de monjas de Sevilla, estaba haciendo ciertas pinturas, y no era muy bien pintor; que de otra manera no hubiera retrato suyo, ni ella ni yo consintiéramos la retratára nadie. »

Vic. de la F., t. II. p. 494.

« Sacóse, estando ella viva, un retrato bien, porque la mandó su Provincial que era el padre maestro fray Yeronimo Gracian que se dejase retratar; y sacólo un frayle lego de su Orden Juan de la Miseria. —

SÉVILLE

MONASTÈRE DES CARMELITES



SAINTE THÉRÈSE

Portrait attribué à Jean de la Misère et conservé dans le monastère des Carmélites de Séville.



Ce portrait, qui semble avoir été fait pour les Carmélites de Séville aussi bien que les autres peintures de frère Jean de la Misère, dut rester d'abord au monastère de la rue de la Paillerie et passer au monastère actuel de la rue de Sainte-Thérèse lorsque les religieuses s'y établirent, c'est-à-dire en 1558. Mais après la mort de la Sainte, on en prit beaucoup de copies, et aujourd'hui plusieurs villes d'Espagne, entre autres Séville et Avila, se disputent l'honneur de le posséder.

Le portrait d'Avila était au couvent des Carmes de la *Santa* lors de la suppression des monastères en Espagne. Je l'ai vu en 1867 dans l'ancien palais des comtes de Polentino devenu depuis longtemps l'hôtel du Municipio, et j'ai pu le comparer avec celui de Séville conservé dans le couvent de la rue de Sainte-Thérèse (1). Ces deux tableaux ont le caractère de médiocrité du tableau

En esto lo hizo muy bien el P. Gracian, pero mal en no buscar para ello el mejor pintor que habia en España. »

Ant. de San Joach. — *Año Teresiano*; Ribera. — *Vida*.

(1) Le portrait conservé dans le monastère des Carmélites de Séville a été deux fois retouché, me disait un peintre de Séville au mois d'octobre 1872 : la première fois, lorsque l'on a peint la feuille où l'on peut lire l'âge de la Sainte et la date du portrait, avec la colombe inspiratrice et la banderole qui porte ces mots : *Misericordias Domini in æternum cantabo*; la seconde fois, lorsqu'on a ajouté une seconde toile pour soutenir la première.

primitif et représentent l'un et l'autre sainte Thérèse, comme ses biographes, avec tous les détails des traits de son visage, depuis son front large et uni où se reflétaient l'étendue de son esprit et la sérénité de son âme, jusqu'aux trois signes, au côté gauche, qui lui donnaient si bonne grâce (1). Cependant ils diffèrent essentiellement sur un point. Dans celui d'Avila, l'attitude de sainte Thérèse est sans mouvement et sans vie, et l'on croirait voir le portrait d'une personne morte; tandis que dans celui de Séville, l'attitude

(1) « La Sainte était d'une taille proportionnée; elle avait la peau blanche et assez d'embonpoint. Dans sa jeunesse, elle avait été belle et conservait encore dans sa vieillesse quelque chose de sa beauté. Ses cheveux étaient noirs et frisés; son front large et beau; ses sourcils châains, bien fournis et peu en arc; ses yeux noirs, ronds, vifs et gracieux; ses paupières assez grosses sans être grandes; elle avait les joues vermeilles surtout lorsqu'elle était à l'oraison; son nez était petit, rond par le bout et un peu incliné; ses narines étaient en arcade; sa bouche n'était ni grande ni petite, la lèvre supérieure était déliée et droite, la lèvre inférieure grosse et un peu pendante; ses dents étaient bonnes, son menton bien fait et proportionné. Elle avait au côté gauche du visage trois petits signes; le premier plus bas que la moitié du nez, le second entre le nez et la bouche et le troisième au-dessous de la bouche. Son sourire était agréable, son port majestueux, sa démarche gracieuse et sa voix douce. En un mot, il suffisait de la voir et de l'entendre pour lui porter du respect et l'aimer. Nous ne faisons que copier ici Ribera et Yepes, qui tous deux l'avaient vue pendant plusieurs années. »

Boucher. — *Vie de sainte Thérèse*, liv. IX.

de la Sainte en prière, les yeux levés vers le ciel, ne manque pas d'expression. Aussi bien ce portrait de Séville rappelle mieux que celui d'Avila ces paroles du biographe : *sacóse ella viva*, on tira son portrait pendant sa vie, et ces traits de caractères tracés par Gratien : « Notre Bienheureuse Thérèse n'était pas mal de sa personne. Si quelques portraits que l'on répand aujourd'hui ne la représentent pas belle, cela vient de ce qu'elle avait soixante ans, lorsqu'on tira le premier, et de ce que le peintre n'était pas habile. Elle était d'ailleurs d'un caractère charmant. Tous ceux qui l'approchaient se sentaient attirés à elle, l'aimaient, la chérissaient, tant elle était gracieuse et avenante ; bien différente de ces natures âpres et désagréables, de ces chrétiens pleins de rudesse qui se rendent insupportables à tout le monde eux-mêmes et la perfection avec eux. Enfin ses vertus et les faveurs qu'elle recevait de Dieu embellissaient son âme et faisaient rejaillir le plus vif éclat de la véritable beauté sur toute sa personne, en sorte qu'elle rappelait ce type de perfection que l'Écriture appelle *Thersa* ou *Belle* par excellence (1). » Il faut dire aussi que

(1) « Nuestra Beata Teresa no fué en su tiempo fea de rostro ; que aunque algunos retratos suyos, que andan por ahí, no muestran

dans le portrait de Séville, l'expression est le reflet des sentiments qu'éprouvait la Sainte à la fin de sa fondation. Dans son jardin de Gethsémani sa confiance était restée inébranlable, mais elle y avait souffert beaucoup et elle y souffrait encore; car sa Réforme n'avait pas cessé d'être persécutée. Voilà pourquoi l'on trouve sur les traits de son visage les empreintes de la souffrance, dans son regard tourné vers le ciel, l'expression de l'amour de Dieu, et sur son front serein le calme et la tranquillité de son âme; ce qui a fait dire à une de ses filles à la vue de ce portrait : « Il me semble voir sur cette face vénérée l'expression de la douleur et de l'amour; mais en même temps celle de la sérénité où sont parvenues les âmes transformées en Dieu (1). »

mucha hermosura, es porque se retrató siendo ya de sesenta años, é yo, por mortificarla, siendo su prelado, mandé que la retratase un fraile lego fray Juan de la Miseria que..... no era muy bien pintor..... tenia hermosísima condicion, y tan apacible y agradable, que á todos los que la comunicaban y trataban con ella llevaba tras sí, y la amaban y querian, aborreciendo ella las condiciones ásperas y desagradables, que suelen tener algunos santos crudos, con que se hacen á sí mismos y á la perfeccion, aborrecibles. Era hermosa en alma, que la tenia hermoseada con las virtudes, partes y caminos de la perfeccion (Thersa) que decíamos. » *Vic. de la F., t. II, 494.*

(1) Ainsi la rue de las Armas rappelle les angoisses que sainte Thérèse éprouva à Séville et la rue de la Pajería son portrait authentique. Mais au monastère de la rue de la Paillerie se rattache un

Ce portrait porte la date 1576, le second jour du mois de juin. A cette époque les réparations de la maison étaient achevées et il s'agissait de prendre possession de la chapelle et de la clôture définitive. Les amis du monastère voulurent faire connaître les Carmélites qui devaient vivre d'aumônes, et la cérémonie eut lieu avec la plus grande solennité.

Le lendemain en effet, jour de dimanche, une procession sortit de l'église paroissiale.

autre souvenir bien précieux pour tous les amis du Carmel en France. C'est dans le parloir de ce monastère qu'il fut question pour la première fois de l'établissement des Carmélites dans notre pays.

L'abbé de Brétigny qui servit d'instrument à la Providence pour cet établissement célèbre, était bien propre par son origine à transmettre à la France une institution espagnole. Son père, gentilhomme de Burgos, avait été attiré en France par Eléonore d'Autriche, seconde femme de François I^{er} et y avait épousé la fille du seigneur de Brétigny. A la fin de l'année 1582, c'est-à-dire vers l'époque de la mort de sainte Thérèse, il vint lui-même en Espagne pour rétablir sa santé et recueillir un héritage. Pendant un séjour qu'il fit alors à Séville, un de ses amis eut à parler à la mère Marie de saint Joseph, prieure du monastère. Il voulut que M. de Brétigny l'accompagnât au parloir. Celui-ci ne prit d'abord aucune part à la conversation dont l'objet lui était étranger; mais, lorsqu'elle s'engagea sur le bien que sainte Thérèse avait fait en réformant son Ordre, il prêta l'oreille et tout ce qui fut dit à ce sujet fit sur lui la plus vive impression. Dès lors c'en fut fait, il ne travailla plus qu'à fonder des couvents de cette Réforme et surtout à établir en France des religieuses qui la suivissent. Pendant les quatre années qu'il passa à cette époque en Espagne, il lut les œuvres de la sainte Réformatrice dont

Sur tout le parcours, les rues étaient tapissées et l'on voyait défiler un grand nombre de fidèles, les membres de plusieurs congrégations religieuses et le clergé au milieu duquel apparaissait l'Archevêque. L'ordonnance de la fête, le chant, la musique, tout était à souhait. On portait ainsi le Saint Sacrement dans la chapelle du monastère. Le cloître, par où l'on devait passer, le petit sanctuaire et ses autels étaient décorés avec goût. Lorsqu'on fut arrivé, la Sainte ne put contenir ses sentiments de reconnaissance; elle

il devait être le premier traducteur, s'instruisit des ouvrages du Nouveau Carmel et en visita les principales maisons. Il vit saint Jean de la Croix, il forma une intime liaison avec le P. Gratien, en qui sainte Thérèse avait tant de confiance; il accompagna en 1584 la mère Marie de saint Joseph qui allait à Lisbonne fonder un monastère de Carmélites, et, quand il quitta l'Espagne à la fin de l'année 1586, tout faisait espérer que la Réforme thérésienne aurait bientôt des maisons en France. On ne l'appelait plus alors en Espagne que *le fils aîné de sainte Thérèse*. Lorsqu'on désigna les Carmélites d'Espagne que l'on voulait en France, on nomma d'abord Marie de Saint Joseph, cette première fille de sainte Thérèse connue à Séville par M. de Brétigny et que la Fondatrice appelait *Santita*. Cette petite sainte comptait sur l'établissement que l'on devait fonder en France; elle avait appris notre langue et se disait déjà *toute Française*. Sa mort arrivée en 1603, un an avant le départ des Carmélites espagnoles pour la France, empêcha l'accomplissement de ses désirs; mais son souvenir doit nous être bien cher, et nous ne pouvons visiter le monastère de la rue de la Paillerie sans nous rappeler les saints complots qui y furent formés pour la propagation de la Réforme de sainte Thérèse et pour le bien de notre pays.

se jeta aux pieds de l'Archevêque, et, comme ce prélat ne pouvait obtenir qu'elle se relevât aussitôt, il se mit lui-même à genoux, pour honorer tant d'humilité et tant de courage réunis dans le même cœur. A la vue de cette scène émouvante, tout le monde était saisi d'admiration et témoignait sa joie et son bonheur. Plus tard, on tira le canon, on lança des fusées ; ce fut une véritable réjouissance publique pour les Sévillans et un triomphe pour sainte Thérèse. Aussi, le soir de ce beau jour, la Sainte, se rappelant le peu de sympathie qu'on lui avait témoigné à son arrivée à Séville et les difficultés qu'elle avait d'abord rencontrées, pouvait, les regards tournés vers le Guadalquivir, adresser à ses religieuses ces paroles écrites au *livre des Fondations* : « Vous voyez, mes filles, quels honneurs on a faits aujourd'hui à ces pauvres Carmélites, jusque-là si méprisées de tout le monde qu'il ne semblait pas qu'on voulût leur donner un verre d'eau, quoiqu'il n'en manque pas dans ce grand fleuve (1). »

Le jour suivant, 4 juin, la Sainte, docile aux ordres sévères de ses supérieurs, les Carmes

(1) « Veis aquí, hijas, las pobres Descalzas honradas de todos, que no parecía aquel tiempo antes que había de haber agua para ellas, aunque haya harta en aquel río. » *Lib. de las Fund.*, c. xxv.

Mitigés, partit pour son monastère de Tolède qu'elle avait choisi pour sa résidence et qui devait être pour elle, au gré de ses persécuteurs, une prison perpétuelle (1).

(1) *Lib. de las Fund.*, c. xxviii.

Cart. al reverendísimo padre Rubeo de Ravenna, General de la Orden de N. Señora del Carmen. — Desde Sevilla á principios del año 1576.

IX

TOLÈDE

Le Tage coule au centre de l'Espagne et traverse le Portugal pour porter à l'Océan le tribut de ses eaux. Au tiers environ de son cours, des montagnes au nord et des collines au sud se rapprochent de plus en plus de ses rives, resserrent son lit, et, tout à coup, dans l'espace ainsi réduit, un bloc immense de granit, sorti de terre comme par enchantement, se dresse sur son passage. Mais, au sud, entre cet obstacle et le pied des montagnes, un intervalle est laissé libre, et le fleuve, tournant de ce côté, gronde, bondit et s'échappe, en décrivant une courbe qui affecte la forme d'un fer à cheval (†).

Le sommet du monticule ainsi séparé des hauteurs voisines est un plateau oblong, incliné vers

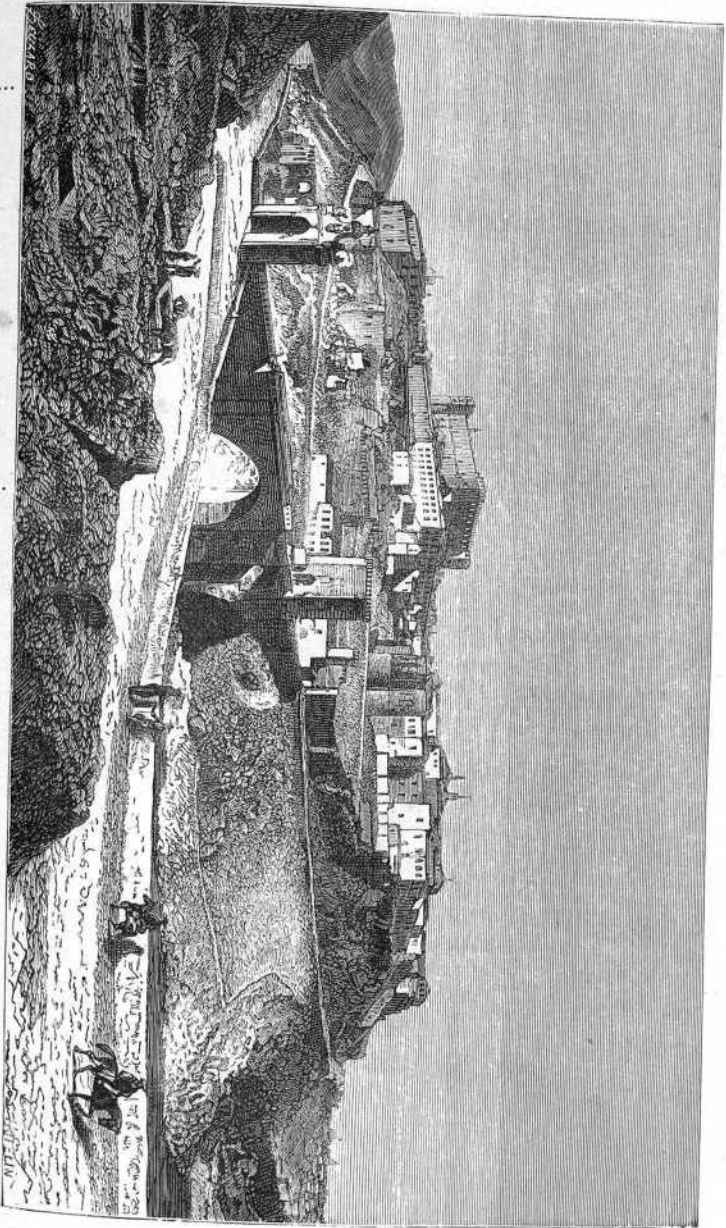
(†) Voir la gravure n° 16.

le fleuve et rendu de toutes parts inaccessible par des bords escarpés. Les Phéniciens y établirent, dit-on, une colonie, et Tolède, le *Toletum* des anciens, devint au moyen âge une position stratégique importante que, dans une lutte plusieurs fois séculaire, les armées ennemies se disputèrent toujours avec acharnement, et qui fut tour à tour occupée par les Visigoths, les Arabes, les rois de Castille et les rois d'Espagne.

De quelque côté qu'on arrive, l'aspect de cette capitale de la Nouvelle-Castille est majestueux. L'œil s'arrête toujours avec curiosité sur les magnifiques remparts crénelés, construits sur des rochers à pic et profondément déchirés, puis, sur les portes mauresques et l'ensemble des constructions au-dessus desquelles s'élèvent le grand Alcazar, la cathédrale et les nombreuses flèches des autres monuments religieux. Deux ponts sont jetés sur le Tage aux deux extrémités de la courbe que décrit le fleuve, et deux portes s'ouvrent sur l'isthme qui joint le rocher de Tolède aux plaines de Castille, l'une à l'orient et l'autre à l'occident de cet isthme. Celle-ci porte le nom de *Puerta del Cambron*. Elle fut construite par le roi visigoth Vamba, réédifiée plus tard par les Arabes et réparée par les Espagnols, au temps de Phi-

TOLEDE

PREMIERE VUE GÉNÉRALE, PRISE DE LA STATION DU CHEMIN DE FER, A L'EST



Gorge du Tago.

Pont d'Alcantara et Alcazar.

Porte du Soleil.



lippe II et de sainte Thérèse, à la date précise 1576 qui correspond au commencement de la captivité de la Sainte à Tolède.

Lorsqu'on arrive près de cette porte occidentale, en suivant un chemin qui longe, hors de la ville, les rochers dominés par les remparts, on voit s'élever au-dessus de sa tête un édifice qui nous intéresse particulièrement. Cet édifice n'a pas été construit tout entier sur son plan primitif. La partie orientale offre un aspect grandiose et l'architecture grecque des croisées est du goût le plus pur; tandis que dans l'autre moitié, il y a un étage de moins, les conditions de solidité ne sont pas les mêmes, et les fenêtres, percées sans symétrie, ne présentent aucun caractère d'architecture. Mais, de tous les appartements, on jouit d'une vue magnifique sur les vastes plaines situées au nord du Tage.

En entrant dans la ville par la porte voisine, il suffit de faire quelques pas pour se trouver en face d'une chapelle de la Renaissance qui dépend de ce bel édifice et à l'entrée de laquelle on voit dans une niche une statue de saint Joseph, œuvre d'un grand artiste. C'est la chapelle des Carmélites, consacrée sous le vocable de ce grand patriarche, et l'édifice lui-même est l'ancienne

habitation de l'illustre famille de Lacerda où les filles de sainte Thérèse s'établirent au XVII^e siècle.

C'est là que sainte Thérèse vint consoler Louise de Lacerda de la mort de son époux, pendant la fondation de Saint-Joseph d'Avila (1). C'est là qu'elle fit connaissance avec cette aimable parente de Doña Louise, qui devint plus tard une de ses compagnes les plus chères à son cœur, sous le nom de Marie de Saint-Joseph. C'est là qu'elle descendait toujours lorsqu'elle venait à Tolède, et quoiqu'elle n'ait pas vu ce monastère habité par ses filles, ces circonstances rendent une visite en ces lieux bien intéressante.

La chapelle mérite une attention particulière. Elle est admirablement tenue comme tous les sanctuaires des Carmélites. On y voit au milieu du retable du maître-autel un beau tableau qui est signé *Antonio Pereda 1640*, et qui représente saint Augustin et sainte Thérèse offrant à genoux l'hommage de leur cœur au Père éternel et à saint Joseph.

La richesse et la grande apparence de ce monastère ne sont qu'extérieures. Tout à l'intérieur respire la simplicité et la pauvreté primitive du

(1) « Estaba una señora en Toledo hermana del duque de Medina Cœli, en cuya casa yo habia estado. » *Lib. de las Fund.*, c. ix.

Nouveau Carmel. A l'entrée, le vieux porche l'annonce avec son tour, la porte de la clôture et le modeste escalier qui conduit au parloir situé au premier étage, et en franchissant la clôture l'on voit que tout y porte ce caractère de la Réforme thérésienne. Dans une des parties les plus retirées, la Sainte habita plusieurs mois avec quelques-unes de ses filles, lorsqu'elle vint fonder à Tolède, et ce souvenir rappelle la liberté toute chrétienne avec laquelle elle s'adressa au gouverneur chargé des affaires contentieuses du diocèse pendant l'absence de l'Archevêque.

Alors, comme à l'époque de la fondation de Médine, les difficultés qu'elle éprouvait étaient grandes. Elle ne pouvait prendre possession d'une maison qu'on lui avait promise qu'en subissant des conditions inacceptables. D'autre part, elle n'en trouvait pas à louer, et le gouverneur refusait obstinément d'accorder la licence qu'elle demandait pour fonder; en sorte qu'après plus de deux mois de séjour à Tolède, elle n'avait ni fondateur, ni maison, ni licence (1).

Quant aux ressources pécuniaires, elle en man-

(1) « Ya eran pasados dos meses que la Madre habia entrado en Toledo, y á cabo de ellos, se hallaba sin fundador, sin casa y sin licencia. »

Yepes. — *Vida*, lib. II, c. xx.

quait aussi ; mais ce qui lui importait avant tout, c'était de fléchir le gouverneur. Elle résolut donc d'aller trouver elle-même ce magistrat, et, ayant obtenu une audience particulière : « Voilà plus de deux mois, monsieur, lui dit-elle, que je suis ici, non pour voir la ville ou pour y prendre mes plaisirs, mais pour y chercher la gloire de Dieu et le bien des âmes. Il était digne de vous de soutenir de pauvres femmes qui ne demandent qu'à vivre des austérités du cloître. Comment se fait-il que nous ne trouvions personne pour nous aider et que, tout au contraire, ceux qui ne songent qu'à leurs passe-temps fassent tous leurs efforts pour empêcher une œuvre si agréable à Dieu ? Sachez, monsieur, que nous n'avons rien à perdre en ce monde et que nous pouvons vivre ailleurs ; mais vous, vous répondrez de la perte que peut faire la ville, si vous ne cessez de combattre l'œuvre de Dieu que vous devriez soutenir (1). »

(1) « Mas ha de dos meses, señor, que vine á esta ciudad : no para verla ni holgarme en ella, sino para buscar la gloria de Dios y bien de las almas..... cosa recia es que á unas pobres monjas, que no pretenden mas que por amor de Dios vivir en tanto rigor y encerramiento, no haya quien las quiera ayudar. Y que los que no pasan nada desto, sino están en regalos, quieran estorbar obra de tanto servicio de Dios. Casas tenemos á donde vivir..... no tenemos que perder en este mundo ; pero vuestra Señoría vea loque podria perder esta ciudad..... »

Yepes. — *Vida*, lib. II, c. xx.

La franchise et le désintéressement qui perçaient dans toutes ses paroles, le ton de conviction profonde avec lequel la Sainte les prononça, la séduction de son langage et de toute sa personne touchèrent enfin le gouverneur : la licence fut accordée.

La fondation parut à sainte Thérèse dès lors assurée. Si elle n'avait, pour toute fortune, que trois ou quatre ducats, ce n'était pas pour elle une difficulté. Comme elle aimait à le dire plus tard : « Quatre ducats et Thérèse, c'est peu ; mais quatre ducats, Thérèse et Dieu, c'est beaucoup, et pour fonder un monastère il ne faut qu'une clochette et une maison louée (1). »

On ne saurait trop admirer le soin que prenait cette charmante et séraphique Mère d'agir toujours en union avec le Dieu qui faisait sa richesse et sa force. C'est en le priant, dans une église, qu'elle a conçu la pensée de s'adresser elle-même au gouverneur avec la sainte liberté qui a triomphé de sa longue résistance, et c'est encore pendant qu'elle était en prière dans un sanctuaire

(1) « Yo le oí decir que para fundar un convento no era menester mas que una campanilla y una casa alquilada. »

Declaracion de la madre Ana de la Incarnacion.

Vic. de la F., t. II, p. 388.

qu'un pauvre jeune homme de bonne volonté vint lui annoncer qu'il avait trouvé une maison à sa convenance.

Où était cette maison louée par la Sainte et dans laquelle parut avec éclat son grand amour de la pauvreté (1)?

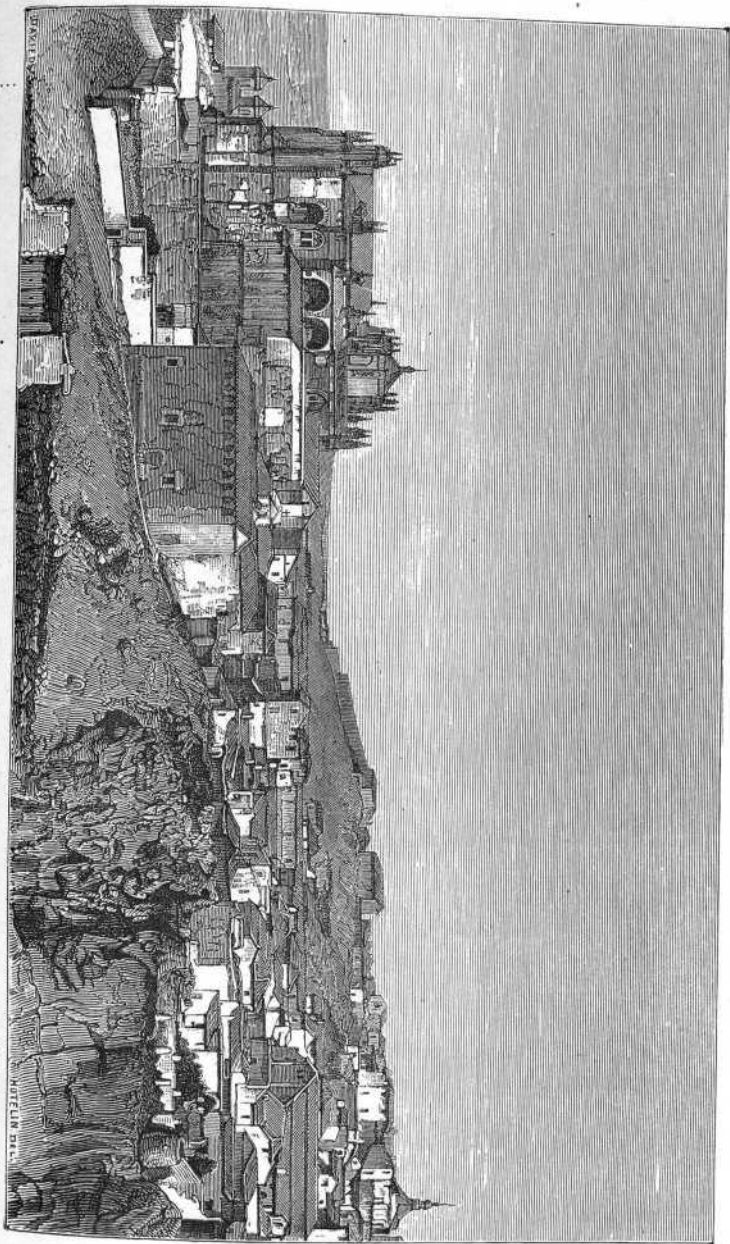
Au monastère actuel des Carmélites, nous sommes près de l'extrémité occidentale de la courbe tracée par le Tage. Traversons un quartier désert qui nous sépare du fleuve (†). Voici une terrasse construite sur les rochers qui bordent la rive droite. A nos pieds, s'ouvre un abîme au fond duquel est jeté le pont de San-Martino, et, sur la rive opposée se dressent jusqu'au-dessus de nos têtes d'autres rochers noirs et profondément déchirés, au milieu desquels apparaît

(1) Il n'est pas rare de trouver dans les villes importantes d'Espagne des érudits qui ont étudié sérieusement l'histoire locale de leur pays. Tolède avait naguère M. Parro, ancien professeur de droit et avocat distingué, auteur de l'excellente monographie de 1,550 pages, intitulée *Toledo en la mano*. Non-seulement nous avons parcouru la plume à la main ce livre, composé en partie d'après un historien de Tolède du xv^e siècle, don Francisco Pisa (bibliothèque de l'Archevêché), mais nous avons pu nous entretenir, avec l'obligeant auteur, de la question qui nous occupe. C'est avec ce guide si sûr que nous avons déjà visité l'ancienne maison de l'illustre famille de Lacerda, et c'est en continuant de suivre ses indications que nous nous remettons sur les traces de sainte Thérèse.

(†) Voir la gravure n° 17.

TOLEDE

SECONDE VUE GÉNÉRALE, PRISE DE LA CHAPELLE DE LA VIERGE DE LA VALLÉE, AU SUD DU TAGE



Porte du Cambron.

Saint-Jean-des-Rois.

Quartier-Neuf. →



comme un sourire la *Vierge de la Vallée*. Cette petite chapelle, érigée en l'honneur de la douce Vierge Marie, au milieu d'une nature si sauvage, repose la vue; mais rien n'attire l'attention comme un autre sanctuaire élevé sur un des côtés de la terrasse qui nous sert de belvédère. A l'intérieur de cette église et du cloître qui en dépend, l'art gothique du xv^e siècle a prodigué toutes ses richesses, et à l'extérieur l'histoire a fixé le plus précieux des souvenirs. La façade de l'édifice est tapissée de fers rongés par la rouille. Ce sont les chaînes des chrétiens captifs, enlevées aux infidèles à l'époque de leur expulsion du territoire espagnol, et l'église est celle de Saint-Jean-des-Rois. Les *rois d'Espagne*, Ferdinand et Isabelle, l'avaient fait construire pour recevoir leurs sépultures, qui, par une disposition ultérieure, furent confiées à la Chapelle royale de la ville de Grenade.

Sainte Thérèse dut venir souvent prier dans ce sanctuaire. L'habitation de sa protectrice était si près, et sa maison louée n'était pas loin non plus.

Lorsqu'à partir de la terrasse de *San-Juan-de-los-Reyes*, on remonte le Tage en suivant la courbe qu'il décrit, on arrive en quelques minutes

sur une petite place qui fait partie du *Quartier Neuf* et au delà de laquelle est une ancienne synagogue convertie en temple chrétien et connue sous les noms d'église de *N. S. del Transito* ou de *S. Benito* (†). La maison louée était dans le voisinage, sur la petite place près de l'église et non loin de l'ancien établissement des Jésuites où la Sainte était en prière lorsqu'elle apprit l'heureuse nouvelle que lui apportait son pieux jeune homme (1).

On ne retrouve plus debout aujourd'hui la plupart des maisons louées par sainte Thérèse au commencement de ses fondations; mais il suffit d'en voir les ruines, l'emplacement ou même le quartier pour être saisi de la plus vive émotion. La Fondatrice y vécut à l'époque de ses grandes douleurs, et, comme on l'a si bien dit : « On ne saurait imaginer le charme ineffable que

(†) Voir la gravure n° 18.

(1) Près de San Benito, dit Ribera. L. II, c. XIII.

« Estando en misa en la Compañía de Jesus, me vino á hablar, y dijo que ya tenia la casa..... que *cerca estaba*..... estuvimos en ella un año casi. »

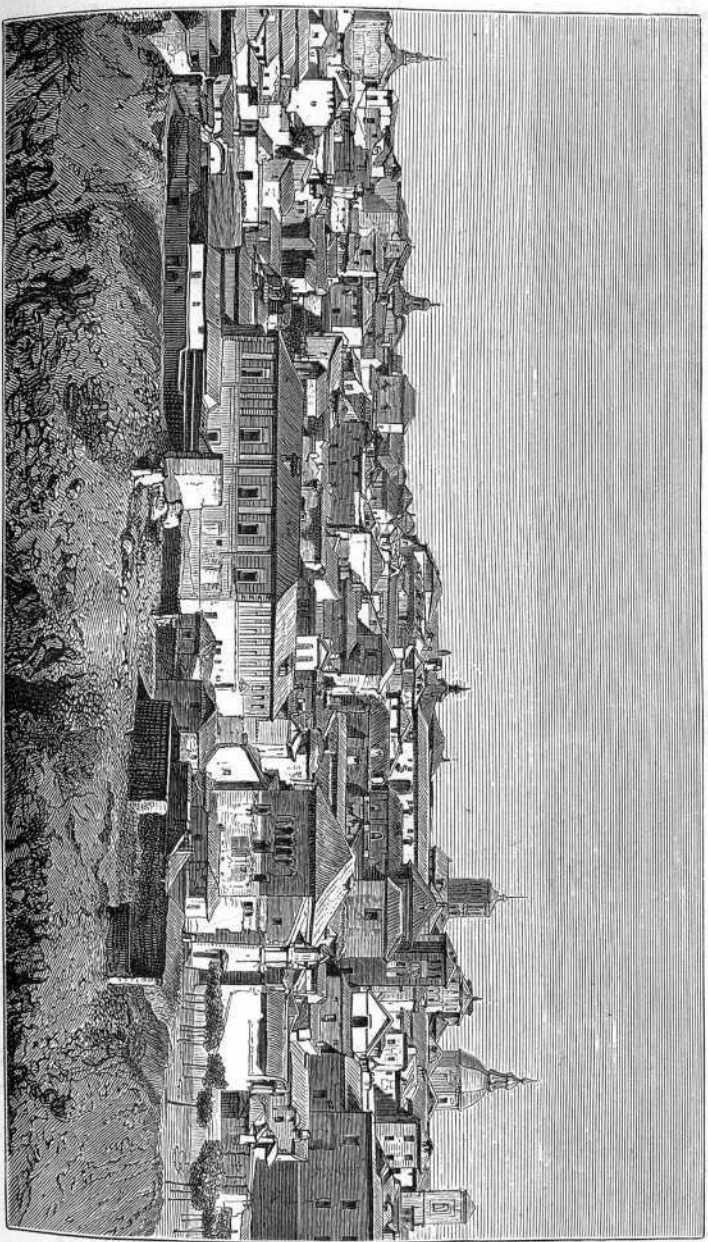
Lib. de las Fund., c. xv.

« Despues de haberse acomodado por un poco de tiempo en una casa de Barrio Nuevo, junto á la *Iglesia del Transito*, pasaron (las monjas)..... hallándose santa Teresa con algunas religiosas en una *casa de la plazuela del Barrio Nuevo*. »

Parro. — *Toledo en la mano*.

TOLEDE

TROISIÈME VUE GÉNÉRALE, GÉNÉRÉE AVEC LA PRÉCÉDENTE



Place du Quartier-Neuf.

Hôpital de Saint-Jean-de-Dieu.

Noire-Dame-del-Transito.



l'âme éprouve, en parcourant les lieux où les Saints ont vécu. On se sent, pour ainsi dire, moins loin de ces êtres sublimes. Il semble qu'ils aient laissé quelque chose d'eux-mêmes aux lieux qui les ont vus, comme ces fleurs qui communiquent leurs parfums à tout ce qui les touche. C'est peut-être une illusion; mais on se surprend à penser qu'ils nous sourient du haut du ciel, pendant que nous visitons ces débris de leur habitation terrestre, et l'on attribue à leur regard ces douces émotions dont on se sent l'âme remplie (1). »

Il est d'ailleurs facile dans ces lieux si chers, de faire revivre les événements qui s'y sont passés. A Tolède les faits s'accomplissent sur la petite place du *Barrio Nuevo*, près de l'église *del Transito*, dans l'espace étroit compris entre la place et l'église, qu'occupe aujourd'hui presque entièrement le bel hôpital de Saint-Jean-de-Dieu. Le 13 mai 1569, la dernière difficulté étant levée, la Sainte donne une caution pour l'habitation louée, emprunte ce qui est nécessaire pour le Saint Sacrifice et apporte le soir son mobilier, c'est-à-dire, deux sacs de paille, couches bien

(1) Bougand. — *Histoire de sainte Chantal*, c. iv.

modestes, et une couverture qu'elle a eus pour ses quatre ducats.

La nuit se passe en préparatifs. On installe, dans la plus grande pauvreté, la plus irréprochable propreté et l'ordre le plus parfait; on improvise un autel, on y place deux tableaux et quelques fleurs de mai, et, le lendemain matin, la petite sonnette qui sert à la messe, devenue la cloche du monastère, annonce la prise de possession. Pendant le jour, les Carmélites vivent de privations. Il faut avec une pierre piler du sel dans un papier, recevoir un peu de bois d'une main inconnue, se contenter de quelques sardines pour le repas, et, pendant la nuit, comme sur le haut plateau où la ville est assise, le froid est piquant, il faut souffrir encore. Cependant ces âmes généreuses sont loin de se plaindre. Ce qui les préoccupe uniquement, ce sont les cinquante-cinq ans et les infirmités de leur sainte Mère. Plus tard, la Fondatrice charma tout le monde en racontant qu'une nuit à Tolède, ayant froid malgré tous les soins de ses filles, elle les pria de la couvrir davantage, et que celles-ci, sachant sur elle l'unique couverture de la communauté, se mirent à rire de bon cœur et lui dirent :

« Mère, ne demandez plus de couvertures, vous avez toutes celles du monastère (1). »

Dieu était entré avec sainte Thérèse et ses filles dans cette maison bénie; il s'en était fait un nouveau paradis de délices, et, comme à Saint-Joseph d'Avila, il suffisait à remplir de joie les âmes qui l'habitaient. Les visages ne s'attristèrent un instant que lorsque les aumônes devinrent abondantes. « Mère, disaient alors ces cœurs héroïques si bien formés sur celui de la Sainte, comment ne serions-nous pas tristes maintenant qu'il semble que nous ne sommes plus pauvres (2) ? »

Et ce qui relève encore ce grand amour de la Fondatrice pour la pauvreté, c'est la simplicité avec laquelle elle excuse Louise de Lacerda de la laisser manquer de tout, et le soin qu'elle a toujours de secourir elle-même ses amis dans le besoin. D'après son récit, sa chère protectrice, qui lui a donné une partie de son bien pour fonder le monastère de Malagon et qui l'a reçue avec tant de bonheur à son arrivée à Tolède, n'a

(1) Yepes. — *Vida*, lib. II, c. xx.

(2) « Como las ví mustias, les pregunté qué habian, y me dijeron — *Que hemos de haber, Madre, que ya no parece somos pobres.* »

Lib. de las Fund., c. xv.

pas cessé de l'aimer : si elle ne vient pas à son secours, c'est qu'elle ne pense pas à son extrême pauvreté. Dieu permet ainsi que nos amis nous oublient quelquefois pour nous faire pratiquer cette vertu. L'aimable Sainte d'ailleurs est naturellement si éloignée de vouloir être à charge à personne que, pour elle-même, elle n'a fait aucune demande à cette grande dame; ce qui ne l'empêche pas, quelque temps après, de recommander pour un bénéfice à l'évêque d'Avila l'aumônier de son premier monastère, dans une lettre charmante où la douceur n'exclut ni la force, ni la finesse, ni la grandeur.

« Je ne sais, Monseigneur, dit-elle à cet ami vénéré, comment m'y prendre pour recommander à Votre Grandeur l'affaire de maître Daza. Je souhaiterais bien que vous pussiez faire quelque chose pour lui, et si peu que ce fût, j'en aurais toujours bien de la joie. Je connais son attachement pour vous, et je lui ai ouï dire qu'il vous aimait tant que, *s'il croyait vous causer le moindre déplaisir en vous priant de lui faire quelque bien, il se résoudrait volontiers à vous servir sans jamais rien vous demander*; mais cela n'empêche pas qu'il soit un peu mortifié, et qu'il ne se plaigne de son peu de bonheur, lorsqu'il voit

les grâces que vous avez faites et que vous faites tous les jours à d'autres qu'à lui. Il écrit à Votre Grandeur au sujet du canonicat, et il se flatte de l'espérance que si quelque chose vient à vaquer, vous voudrez bien l'en gratifier. Pour moi j'en aurais d'autant plus de satisfaction que je suis persuadée que vous feriez en cela une œuvre agréable à Dieu et aux hommes, et *en vérité vous le lui devez.....* Au bout du compte, Monseigneur, *tout le monde n'est pas obligé de vous aimer de la même manière que vos Carmélites qui ne vous demandent rien, sinon que vous les aimiez et que Dieu vous conserve de longues années (1).* »

(1) « En el negocio del maestro Daza, no sé que diga, que tanto quisiera que V. S. hiciera algo por él; por que veo lo que V. S. le debe de voluntad; que, aunque no fuera despues nada, me holgara. *Este dice tiene tanta que si entendiese que da á V. S. pesadumbre suplicar le haga mercedes, no por eso le dejaria de servir, sino que procuraria no decir jamás á que V. S. le hiciese mercedes.* Como tiene esta voluntad tan grande, y ve que V. S. las hace á otros y ha hecho, un poco lo siente, pareciéndole poca dicha suya. En lo de la Calongía, él escribe á V. S. lo que hay. Con estar cierto, que si alguna cosa vacare, antes que V. S. se vaya, le hará mercedes, queda contento, y el que á mí me daría esto, es, porque creo á Dios y á el mundo pareceria bien y *verdaderamente V. S. se lo debe.....* En fin, *no tienen todos el amor tan desnudo á V. S. como las Descalzas, que solo queremos que nos quiera, y nos le guarde Dios muy muchos años.* »

Cart. — Desde Avila, agosto de 1577.

La Sainte obtint sans doute ce qu'elle demandait : maître Daza fut chanoine d'Avila. — *Ibid.* — Note 3. du Vén. Palafox.

Qui ne sourit à la grâce parfaite de ce dernier trait qui résume ici toute notre pensée ?

Les lieux témoins de ces scènes édifiantes depuis longtemps ont changé d'aspect. Au moyen âge, Tolède avait deux cent mille habitants ; mais, au temps de sainte Thérèse, Philippe II ayant transféré le siège de la royauté à Madrid, la décadence suivit : la ville fut bientôt réduite au dixième de sa population, et, comme le quartier de Saint-Jean-des-Rois, le quartier neuf est presque en ruines aujourd'hui.

Pour vous faire une idée juste de ce qu'était cette antique cité au temps de la Sainte, pénétrez à l'intérieur. Là vous ne trouvez plus d'espace vide. Toutes les maisons sont encore debout, entassées sur sept collines. Là, comme dans l'ancienne Rome, les rues montent et descendent sept fois, tournent, se torturent, serpentent mille fois plus et, comme à Venise, sont si étroites qu'on peut se donner la main d'une fenêtre à l'autre à travers l'espace réduit, ce qui a fait dire *qu'elles sont un peu semblables à ces sillons que tracent les vers dans le vieux bois*. Quant aux habitations, la plupart vieilles bâtisses de Goths, de Juifs ou de Maures, elles offrent à l'extérieur des portes massives bardées de bandes métal-

liques, avec des écussons et des devises, puis des croisées avec des balcons en fer tourmenté ou des grilles à barreaux serrés, tandis qu'à l'intérieur on trouve partout des sculptures, des arabesques, des méandres, des animaux fantastiques; en sorte qu'on a pu ajouter que Tolède est un *trésor de vieux souvenirs et d'architecture, un bijou historique, un chaton enchâssé dans un roc de granit* (1). Au centre s'élève la belle cathédrale gothique construite au XIII^e siècle par saint Ferdinand sur l'emplacement de la cathédrale des Goths convertie d'abord en mosquée par les Arabes, et, à l'extrémité orientale de la courbe tracée par le Tage, le Grand Alcazar bâti par Charles-Quint, sur la plus haute des sept collines, à la place d'un vieux palais des rois maures.

Ce dernier édifice domine toute la ville de ses masses imposantes. « D'une grande esplanade, entourée de remparts crénelés à la mode orientale, on y découvre une vue immense, un panorama vraiment magique. Ici, la cathédrale enfonce au cœur du ciel sa flèche démesurée : plus loin, brille dans un rayon de soleil l'église de *San Juan de los Reyes* (2); » et si le pont de *San Martino*

(1) Germond de Lavigne. — *Itinéraire de l'Espagne*.

(2) Théophile Gautier. — *Voyage en Espagne*.

a disparu dans l'abîme à mesure que nous nous en sommes éloignés, voici, sous nos yeux, à nos pieds, d'un côté, l'Alcantara ou *le Pont* des Arabes, qui enjambe le Tage de ses arches hardies, de l'autre la porte neuve de Visagra, près de l'ancienne aujourd'hui murée (1), et un chef-d'œuvre d'architecture mauresque, véritable joyau archéologique conservé intact comme au premier siècle de son existence, la *Puerta del Sol*, près de laquelle se cache un trésor des chers souvenirs que nous sommes venus visiter à Tolède.

(1) D'après la tradition, c'est par cette porte ancienne aujourd'hui murée que l'armée chrétienne d'Alphonse de Castille entra dans Tolède, le 25 mars 1085. Parmi les héros qui eurent la gloire de triompher en ce jour, je distingue un religieux bien connu dans l'histoire locale de notre pays. Il dut être à la gloire avec sa modeste monture, car ils avaient été l'un et l'autre à la peine.

Ce religieux nommé Adélelme était né au château de Loudun en Poitou. Après avoir exercé pendant quelque temps la profession des armes, il partit pour un pèlerinage au tombeau des saints Apôtres. En chemin il s'arrêta à Issoire en Auvergne, dans le couvent des Bénédictins où il rencontra saint Robert de la Chaise-Dieu. Dès qu'ils se connurent, les deux saints ne voulurent plus se séparer, et Adélelme, à son retour de Rome, reçut à la Chaise-Dieu l'habit de Saint-Benoît. Ses vertus brillèrent d'un si vif éclat dans ce monastère que la reine de Castille, Constance de Bourgogne, le désigna au roi son époux, pour fonder une maison de son Ordre en Espagne. Alphonse VI, après avoir ravagé pendant cinq ans la province de Tolède, avait, la sixième année, investi la ville elle-même; mais ce

Au pied de la colline du Grand Alcazar, sur le versant septentrional du plateau, s'étend le quartier de Saint-Nicolas. De l'église de ce nom, on descend à la *Porte du Soleil* par une pente raide en suivant la *Calle del Correo*. Cette rue, très-étroite d'abord, s'élargit tout à coup à mi-côte, vis-à-vis de l'ancien hôtel de la Poste, pour former un espace vide devant une chapelle sur la façade de laquelle on lit ces deux vers significatifs :

Bis Geniti Tutor, Joseph, Conjuxque Parentis,
Has ædes habitat, *primaque templa tenet.*

prince avait encore à lutter contre les assiégés et d'autres infidèles venus à leur secours, lorsqu'Adélelme arriva au camp pour lui parler.

« Alphonse, dit Dominique Branche, se préparait alors à passer le Tage en face de Tolède, pour combattre les Maures ; mais le fleuve débordé présentait à ses soldats une barrière infranchissable. Adélelme voit le découragement du roi et de ses troupes ; il s'avance alors sur le rivage, prie saint Robert de le secourir et s'élance sur son âne dans les ondes en fureur en chantant à grande voix : *Hi in curribus et in equis, nos autem in nomine Domini speravimus.* Ferme sur son humble monture, le moine parvient à fendre les flots, et, malgré les vagues menaçantes du Tage, atteint bientôt l'autre bord. Son exemple rend soudain le courage aux soldats ; ils se jettent dans le fleuve, le traversent à la nage et prennent terre sur la rive opposée où le moine était à chanter les louanges de Dieu. » (*L'Auvergne au moyen âge. — Monastères.*) — C'est peu après que l'armée des Chrétiens victorieuse faisait son entrée solennelle dans la ville soumise.

Paquis. — *Hist. d'Esp.*, t. I, p. 598.

C'est la chapelle érigée par sainte Thérèse en l'honneur de saint Joseph, en 1570. On reconnaît aisément que l'inscription est mensongère, si l'on considère que la Sainte, depuis 1562, en avait dédié plusieurs autres à Avila et ailleurs, sous le vocable de son Grand Avocat. Mais ces autres chapelles n'avaient de remarquable que leur extrême pauvreté, et celle-ci est la première qui mérite le nom de temple. C'est un beau sanctuaire de la Renaissance. La porte d'ordre dorique est flanquée de deux colonnes qui soutiennent l'arcade d'entrée et une corniche sur la frise de laquelle on lit le dystique en l'honneur de saint Joseph. L'intérieur n'offre qu'une simple nef, mais l'autel est orné d'un beau retable, et de chaque côté s'élèvent, vis-à-vis l'un de l'autre, deux monuments qui fixent particulièrement l'attention. Ce sont les tombeaux de la famille des fondateurs (1).

(1) Sur celui qui est érigé du côté de l'évangile, on lit que Martin Ramirez mourut le dernier jour d'octobre 1568 ; sur l'autre, que sa fille Francisca s'éteignit à l'âge de trente-huit ans, le 12 mai 1578, et son gendre presque nonagénaire, le 30 novembre 1611. Il est souvent question de cette famille dans la correspondance de la Sainte.

Les Carmélites ne purent jouir de cette chapelle que jusqu'en 1594. Les chapelains étaient chargés d'un service étranger aux exercices du monastère ; ils remplissaient leurs fonctions avec une indécence

Un tableau placé dans la sacristie rappelle l'acte de donation. On y voit un vieillard, sur son lit de mort, dictant ses dernières volontés. C'est un riche marchand, Martin Ramirez, qui n'ayant point d'enfants, fait son testament en faveur des Carmélites. Son frère Alphonse, depuis l'arrivée de Thérèse à Tolède, avait voulu exécuter ce testament, mais il avait donné sa fille en mariage à Diego Ortiz, et celui-ci avait poussé son beau-père à imposer les conditions inacceptables qui avaient retardé la fondation. Après la prise de possession dans la maison louée, restait encore une difficulté qui donne une idée des prétentions de la noblesse castillane à cette époque et du cas qu'en faisait la sainte Fondatrice.

Les héritiers du bienfaiteur exigeaient le droit

précipitation qui avait déplu non-seulement à sainte Thérèse, mais encore à Diego Ortiz, leur protecteur. (*La Fuent.*, lett. XXIV.) Dans les dernières années de sa vie, la Sainte avait songé à acheter un emplacement dans le voisinage pour y construire une chapelle plus indépendante (*La F.*, lett. CCCXCVIII.) Son projet ne fut pas exécuté, et, après sa mort, ses filles ne pouvant subir les conditions qui leur étaient imposées, allèrent s'établir à l'autre extrémité de la ville, dans une maison située près du couvent actuel des Capucines. C'est de cette dernière maison, trop petite et trop peu retirée, qu'en 1607, la nièce de la Sainte, Béatrix de Jésus, transféra définitivement le monastère dans le voisinage, au palais de l'ancienne famille de Lacerda qu'occupent encore les Carmélites.

de sépulture dans la chapelle du monastère. Pour la noblesse tolédane, qu'une femme issue de sang noble, comme Thérèse de Cepeda, s'astreignit à une vie pauvre et austère, rien de plus simple et de plus naturel; mais qu'un petit marchand pût construire une chapelle pour y faire prier des Carmélites sur son tombeau, c'était intolérable! Thérèse comprenait bien la fierté de la noblesse castillane, après sa lutte glorieuse contre les infidèles, mais elle n'avait point ses préjugés. « Grâce à Dieu, disait-elle, j'ai toujours plus estimé la vertu que le lignage. » Cependant les avis des personnes qu'elle voyait étaient divers, et elle hésitait encore à prendre un parti, lorsqu'ayant consulté son divin conseil, elle reçut cette réponse : « C'est grande folie, ma fille, de faire attention aux vanités du monde. Jette les yeux sur moi et vois combien j'ai été pauvre et méprisé par lui. A quoi servira donc cette noblesse au jugement de Dieu (1)? » Ces paroles pénétrèrent profondément dans son âme et la déterminèrent à passer outre.

(1) « Gloria sea á Dios, siempre he estimado en mas la virtud que el linaje. — Mucho te desatinará, hija, si miras las leves del mundo. Pon los ojos en mí, pobre y despreciado de él. — Cuan poco al caso harian delante del juicio de Dios estos linajes y estados. »

Lib. de las Fund., c. xv. — *Lib. de las Rel.*, c. iii.

Les souvenirs qui se rattachent à la maison contiguë font peut-être de l'établissement des Carmélites à Tolède la plus importante de leurs fondations. Pendant plus de trois ans, de 1576 à 1580, la Sainte en fit sa résidence habituelle, ne la quitta, à cette époque si intéressante de sa vie, que pour se rendre à Avila ou à Malagon, et la visita toujours en allant de l'une de ces villes à l'autre. Cette maison a sa principale façade en avant de quatre pas sur celle de la chapelle. La porte ne s'ouvre point sur la rue, mais sur l'espace ainsi laissé libre pour servir de parvis au petit temple de Saint-Joseph. C'est un vaste bâtiment, situé au milieu d'un amphithéâtre d'autres maisons qui regarde le nord; en sorte que des étages supérieurs on jouit de ces belles vues que la Fondatrice aimait tant pour ses monastères. La séraphique Thérèse y conçut le plan de son ouvrage le plus parfait.

De cette maison, ses regards se portaient toujours sur ces plaines de Castille hérissées de châteaux forts si souvent pris, perdus et repris, et témoins des progrès successifs des chrétiens sur les Maures jusqu'à la prise de Grenade qui ne datait pas encore d'un siècle. Tolède lui offrait un résumé de ces souvenirs héroïques. Des fenêtres

de son monastère, elle pouvait toucher de la main, pour ainsi dire, les créneaux des murailles la Porte du Soleil et l'Alcazar de Charles-Quint. Le plateau aux sept collines lui était connu avant le globe de cristal aux sept demeures dont elle parla plus tard à son confesseur Yepes. Elle ne pouvait ignorer qu'après en avoir occupé les abords, il fallait avancer lentement par des rues étroites et sous les coups d'un ennemi caché derrière des grilles serrées et des portes massives, enlever une à une les sept positions fortifiées et pénétrer ainsi jusqu'au cœur de cette cité fameuse pour y célébrer les joies du triomphe.

Cette lutte à main armée, dans le champ clos de l'Espagne ou sur le rocher de Tolède, lui rappelait les luttes morales dont son âme avait été le théâtre, et les progrès des chrétiens sur le territoire de la patrie reconquise étaient l'image de ses propres progrès dans les voies de la vie parfaite. A mesure que la séraphique Mère avait avancé dans ces voies sublimes, la lumière et la beauté de Dieu s'étaient de plus en plus révélées à son âme. Elle s'était ainsi élevée par sept degrés différents à l'état de perfection où elle se trouvait à Tolède, et elle pouvait alors se représenter l'âme humaine, comme un globe ou un château

de cristal, renfermant six tourelles autour d'une septième où réside le Roi de gloire, et d'où il répand sur toutes ces demeures une lumière d'autant plus vive qu'elles sont plus près du centre, en laissant ce qui est alentour en proie aux ténèbres, aux serpents et à d'autres bêtes immondes (1).

Pour obéir à ses Supérieurs, la Sainte avait déjà fait connaître une partie de ses progrès au *Livre de sa vie* qu'elle avait appelé le *Livre des Miséricordes du Seigneur* et que l'on considérait comme un bijou. Son directeur à Tolède voulut qu'elle refit son œuvre en la complétant. Elle supprima la partie historique, cacha davantage les grâces reçues et fit ainsi un second bijou qu'elle estimait plus que le premier. « Le second, dit-elle, dégagé de tout ce qui lui est étranger, ne laisse voir que sa propre richesse. L'émail en est plus délicat et le travail plus fini. Car il s'en faut bien que l'ouvrier fût aussi habile, lorsque le

(1) « Mostróle un globo hermosísimo de cristal, á manera de Castillo, con siete moradas, y en la sétima, que estaba en el centro, al Rey de la gloria con grandísimo resplandor que ilustraba y hermoseaba aquellas moradas hasta la cerca, y tanta mas luz participaban cuanto mas se acercaban al centro. No pasaba de la cerca, y fuera de ella todo era tiniebras y inmundicias, sapos y víboras y otros animales ponsoñosos. »

La F., t. I, p. 406.

premier est sorti de ses mains, qu'il l'est à présent. En outre, l'or en est beaucoup plus fin. Les pierres précieuses n'y sont pas aussi à découvert; il a cependant, dit-on, un admirable éclat (1).»

Ce second bijou est un traité de l'oraison sous la forme d'une allégorie qui se soutient d'un bout à l'autre.

Il est un château *bâti d'un seul diamant ou d'un cristal admirable*, dit la Sainte, digne de l'hôte céleste qui daigne y résider, digne de la fête de l'amour divin que l'âme y célèbre avec son Époux. Dieu n'a-t-il pas dit lui-même qu'il trouve ses délices dans l'âme du juste (2)? Ce château est donc dans notre âme; nous le portons en nous; *y entrer, c'est entrer en soi*. L'oraison en est la porte. Méditez donc, vous entrez; et bientôt *vous vous connaissez vous-même, vous entendez la voix de Dieu, vous éprouvez une crainte salutaire*; vous passez ainsi par trois états, par trois demeures de ce merveilleux château.

(1) «No trata de cosa, sino de lo que es él, y con mas delicados esmaltes y labores, porque no sabia tanto el platero que la hizo entonces, y es el oro de mas subidos quilates, anque no tan al descubierta van las piedras como acullà... parece bien á lo que dicen.»

Cart. — Desde Avila, 7 de diciembre de 1577.

(2) «No es otra cosa el alma del justo sino un paraiso á donde dice él tiene sus deleites.»

Mor. prim., c. 1.

Mais ce n'est pas sans peine : des attachements déplorables, des reptiles qui en gardaient les abords sont entrés avec vous et vous portent à regarder en arrière. Les sentiments de joie qui vous soutiennent et vous font avancer sont comme ces eaux qu'on tire d'un puits, à force de bras, au moyen d'un tour, ou qui viennent de loin par des canaux. Ces *contentements* ne sont pas sans mélange : outre la fatigue de méditer, ils laissent place à la sécheresse et à l'aridité. Cependant, dans l'oraison et au seuil de ces *demeures si souhaitables*, il s'agit moins de beaucoup penser que de beaucoup aimer (1). L'âme recueille donc toutes ses facultés, pour contempler en silence et entrer ainsi plus profondément au dedans d'elle-même. Les *goûts* qu'elle éprouve alors ne lui coûtent plus d'efforts ; car ces grâces lui viennent de Dieu, sans travail de sa part, comme des eaux qui coulent de source ou de la pluie qui tombe du ciel. Si elle souffre beaucoup d'être séparée de l'Époux divin, et si elle subit des transformations semblables à celles du ver à soie, elle n'en goûte pas moins une paix profonde : *quiétude*, *union*, *ravissement*, tels sont dès lors les trois nouveaux

(1) « No está la cosa en pensar mucho, sino en amar mucho. »

Mor. quart., c. 1.

états ou nouvelles demeures qu'elle parcourt, avant d'arriver à la septième et dernière, où après l'attente, l'entrevue et les fiançailles, s'accomplit enfin d'une manière ineffable, par le *vol de l'esprit*, le mariage spirituel de l'âme avec son Dieu.

L'admirable Sainte, cachée sous le voile d'une tierce personne, s'élève ainsi jusqu'aux splendeurs de la septième demeure; mais elle ne perd pas de vue la terre. Ravie, comme saint Paul, elle ne peut rendre les secrets de Dieu qu'elle entrevoit, ni les avant-goûts du ciel dont elle jouit. Elle trouve toujours ses expressions défectueuses et ses comparaisons misérables. On ne la comprendra bien qu'autant qu'on aura passé par les différents états dont elle parle; mais ce qui n'échappera à personne, c'est le jour qu'elle jette de plus en plus sur les devoirs de la vie commune, et le sens éminemment pratique qu'elle ne cesse de déployer, à mesure qu'elle approche de la pleine lumière. Tout le monde n'est pas appelé à pénétrer dans les dernières demeures; il ne faut pas essayer d'en forcer les portes: Dieu seul peut y introduire. Il ne faut pas non plus juger du mérite d'une âme par les faveurs qu'elle reçoit, mais par les vertus qu'elle pratique, et ces vertus qui servent ainsi de pierres de touche sont l'oubli

de soi-même et l'amour de Dieu et du prochain. Lorsque ce cher prochain est pécheur, il a droit à toute sa tendresse. Dans cet état, il est comme un malheureux qui a les mains liées derrière le dos et attachées avec une forte chaîne à un poteau. Il y a de la nourriture auprès de lui ; mais, faute de pouvoir l'atteindre, il va mourir. Quelle cruauté n'y aurait-il pas à ne point le secourir ? Quant à l'oubli de soi-même et à l'amour de Dieu, la maxime *ou souffrir ou mourir* ne suffit plus au cœur de Thérèse ; plutôt que de mourir afin de jouir de l'union céleste avec l'Époux, elle préfère souffrir encore pendant quelque temps sur la terre, afin de pouvoir y augmenter sa gloire extérieure.

Aussi bien l'oraison ne doit pas être une stérile contemplation. Son but n'est pas même de procurer à l'âme des joies ineffables, des entretiens sublimes avec son Dieu, mais de l'exciter puissamment à servir ce divin Maître et de lui obtenir les forces nécessaires pour bien remplir tous ses devoirs. Pour bien accueillir l'Hôte divin, il faut à la fois Marthe et Marie ; Marie même n'a choisi la meilleure part que parce qu'elle a fait préalablement l'office de Marthe en lavant les pieds du

Sauveur et en les essuyant avec ses cheveux (1). La Sainte entend ainsi l'oraison, et dans la pratique elle se montre toujours fidèle à ses principes. On trouve, dans la période de sa vie qui correspond à son séjour à Tolède, des actions et des paroles qui reflètent admirablement les maximes du Château de l'Ame. Ce sont autant de pierres précieuses enchâssées dans le rocher aux sept collines, à côté du second bijou.

A cette époque, en effet, la persécution sévit contre le Nouveau Carmel, et sans rien perdre du calme et de la sérénité de son âme, Thérèse fait face à tous les dangers et suffit à tout. De sa prison de Tolède elle voit les Carmes dispersés. Il faut qu'elle soutienne le courage des uns, qu'elle maintienne les autres dans la patience et la modération, qu'elle se défende elle-même contre les plus perfides calomnies. Si l'on a jamais cru que la piété chrétienne rend pusillanime, pour être désabusé il n'y a qu'à lire une lettre qu'elle écrit le 10 février 1578. On dit qu'elle a voulu persua-

(1) « No para gozar sino para tener estas fuerzas para servir, deseemos y nos ocupemos en la oracion. — Marta y María han de andar juntas para hospedar al Señor..... María habia escojido la mejor parte y es que ya habia hecho el oficio de Marta, regalando al Señor en lavarle los pies y limpiarlos con sus cabellos. »

der à un sujet de grand mérite de quitter la Compagnie de Jésus pour passer dans son Ordre; on ajoute que pour le gagner, elle lui a fait entendre que telle était la volonté de Dieu manifestée par une révélation et qu'elle lui a écrit en même temps pour l'engager à dire qu'elle s'oppose à son dessein (1). Contre ces bruits odieux qui ont été accueillis par le Provincial de Castille, la Sainte proteste énergiquement : « Elle a ignoré longtemps le changement dont on parle et elle ne l'a jamais désiré. Elle ne sait rien de la révélation qu'il plaît au révérend Père de qualifier de *révérie*; mais en vérité elle n'a pas vécu si longtemps sans avoir appris l'estime et le crédit que l'on doit donner à ces sortes de choses, et elle n'aurait jamais conseillé un changement de cette importance sur un pareil fondement. Cependant sa douleur est grande. Il y a six mois que les peines et les persécutions ne cessent de pleuvoir sur cette *pauvre vieille*, dit-elle, et parmi ces peines, elle ne tient pas pour la moindre celle que lui cause maintenant cette affaire. Eh quoi! on l'ac-

(1) « No solo le avisáron á este espiritual Prelado, que ella solicitó, que passasse el padre Gaspar de Salazar á la Descalcéz, sino que le escribia al mismo padre Salazar que dixesse, que ella era la que lo estorbaba. »

Cart. — Desde Avila, 10 de febrero de 1578; not. 15 del Ven. Pal.

cuserait, elle qui doit tant à la Compagnie de Jésus, de chercher à lui nuire, et d'user de duplicité pour réussir dans ce détestable projet. S'il en est ainsi, elle prie Dieu de ne point l'écrire dans le livre de vie. Il faut que les supérieurs vérifient ce qui en est, ajoute le Provincial; oui sans doute, répond la Sainte, et ce sera bien fait. Mais s'ils constatent que son amitié avec le Père est ancienne, ils n'établiront jamais que la nécessité l'ait poussée à l'extrémité dont on l'accuse; car s'il fut un temps où la Réforme eut besoin de sujets, grâce à Dieu ce temps est passé, et la main du Tout-Puissant ne peut être plus raccourcie pour l'Ordre de sa sainte Mère que pour les autres Ordres. On l'a souvent menacée de voir les Jésuites abandonner les Carmes; mais, si Dieu le permet, elle craint bien que ce que l'une des parties croira gagner d'un côté, elle ne le perde de plusieurs autres (1).

(1) « Una carta de vuestra paternidad á mi me ha espantado mucho..... Nunca lo deseé..... esto há tan poco, que debí de saberlo harto despues que vuestra paternidad..... Cuando yo tuviera la *desrelacion* que vuestra paternidad dice, no soy tan liviana, que por cosa semejante habia de querer hiciese mudanza tan grande; porque gloria á Dios, de muchas personas estoy enseñada del valor y credito, que se ha de dar á esas cosas..... A lo que dice vuestra paternidad, que lo averigüen los perlados, será muy acertado..... La mucha amistad de ser muy antigua, se entenderá, que en otros tiempos me

Voilà comment la douce et patiente Thérèse savait à propos s'indigner et se défendre contre le mensonge et la calomnie, lorsqu'elle fut parvenue au premier degré de la contemplation. D'autres lettres qu'elle écrivit vers le même temps montrent une grande largeur d'esprit et un sens éminemment pratique.

Quelques Pères de la Réforme, en visitant leurs monastères, étaient portés à multiplier les règlements et à imposer leur attrait pour une austérité excessive. Dans sa correspondance, la Fondatrice redresse ces torts d'une manière spirituelle et charmante : « C'est chose étrange vraiment, écrit-elle un jour, que ces Pères ne pensent avoir fait la visite des monastères s'ils ne dressent beaucoup de règlements. Agir de la sorte, c'est anéantir le fruit d'une visite. Pour ne parler que de ce qui concerne les récréations, s'il est vrai qu'on ne

he visto con mas necesidad de ayuda..... jamás he pensado, que la mano de Dios estará mas abreviada para la Orden de su Madre, que para las otras. A lo que vuestra paternidad dice que yo he escrito, para que se diga que lo estorbaba, no me escriba Dios en sú libro sí tal me pasó por pensamiento..... si lo permitiere (su Majestad, que su Compañía vaya contra la Orden de su Madre), temo que sera posible, lo que se piensa ganar por una parte perderse por otras..... Medio año há que no dejan de llover trabajos y persecuciones sobre esta pobre vieja, y ahora este negocio no le tengo por el menor.»

Cart. — Desde Avila 15 de febrero de 1578.

doive point se récréer les jours où l'on communie, et que cependant les prêtres disent chaque jour la messe, n'est-il pas visible qu'ils n'auront jamais de récréation? Que si l'on dispense ceux-ci de cette loi, est-il juste de la faire garder aux autres qui étant plus jeunes ont aussi plus besoin de se récréer. Je suis si lasse d'avoir seulement lu cette multitude de réglemens que je ne sais ce que je deviendrais si j'étais obligée de les garder. Croyez-moi, mon père, notre règle ne s'accommode pas de personnes austères; elle l'est assez d'elle-même (1). Ce que les visiteurs ont à faire, dit-elle encore plus tard, c'est d'insister toujours sur l'observation exacte des constitutions et de ne rien exiger de plus. Quelque légère que fût l'œuvre de surrogation qui serait commandée, elle deviendrait une charge très-pénible pour nos sœurs, pour moi la première (2). »

L'attrait qu'on a pour une austérité suppose le plus souvent la force de l'accomplir; mais l'imposer indistinctement aux âmes, c'est les mettre quelquefois dans l'impossibilité terrible de pratiquer leurs devoirs. La multiplication des règle-

(1) *Lett.* — De Tolède, le 19 novembre 1576.

(2) *Lett.* — De Tolède, le 19 novembre 1576, et d'Avila, le 22 mai 1578.

ments aboutit fatalement à un résultat semblable. Les multiplier, en effet, c'est ajouter de nouvelles obligations à celles qui existent déjà, c'est jeter les âmes dans les troubles et les embarras de conscience, c'est les mettre encore dans l'impossibilité d'accomplir leurs devoirs avec liberté d'esprit et de grand cœur, comme on doit toujours le faire. Voilà ce que la rectitude et le bon sens de sainte Thérèse dictaient pour la direction des maisons religieuses et pour le gouvernement des hommes.

Enfin, des hauteurs de la plus sublime contemplation, la Sainte à Tolède savait descendre dans les détails les plus vulgaires de la vie commune, et y touchait toujours avec le tact le plus exquis. Son frère Laurent faisait valoir près d'Avila une propriété importante où il habitait avec sa chère enfant Teresita. Mais Laurent craignait que ses affaires domestiques ne nuisissent à ses devoirs religieux, et Teresita, que l'éloignement n'altérât la tendre affection que sa tante lui avait vouée. Pour les rassurer l'un et l'autre la Sainte se contenta d'écrire (1) :

« Savez-vous bien, mon cher frère, que c'est le

(1) *Lett.* — De Tolède, 2 janvier 1577.

démon qui vous porte à vous repentir d'avoir acheté la terre de la Serna ? et cela pour vous détourner de remercier Dieu de la grande grâce qu'il vous a faite en vous procurant cette acquisition. Mettez-vous donc une bonne fois dans l'esprit que sous bien des rapports cette affaire était la meilleure que vous pussiez faire ; puisque vous assurez du bien à vos enfants et quelque chose de plus que du bien, de l'honneur.

Pensiez-vous que le recouvrement des rentes pût se faire sans le moindre travail ? — Quoi ! toujours avec des exécutions ! dites-vous. — Eh mais ! tous ceux qui ont du bien en sont là. . . . N'allez pas vous imaginer que si vous aviez plus de temps à vous, vous feriez plus d'oraison. Désabusez-vous de cette idée, un temps aussi bien employé que celui qu'on passe à prendre soin du bien de ses enfants ne nuit jamais à l'oraison. Souvent Dieu donne dans un moment d'oraison plus de grâces qu'il n'en accorde dans une oraison de plus longue durée. Ses œuvres ne se mesurent pas sur le temps. Tâchez donc, aussitôt après ces fêtes, d'examiner vos titres et mettez-les en ordre. Le temps que vous emploierez à améliorer votre terre sera bien employé, et vous serez charmé d'y aller passer quel-

ques jours. Vous avez du dégoût pour une chose dont un autre que vous se ferait un plaisir. Il ne faut pas perdre courage, car nous devons servir Dieu de la façon qu'il veut et non pas à notre fantaisie. Dites, s'il vous plaît, à Teresita qu'elle ne craigne point que j'aime personne autant qu'elle (1). »

Les touristes qui visitent Tolède ne peuvent se lasser d'admirer les précieux souvenirs qu'on y trouve à chaque pas; mais rarement ils remarquent dans ce vrai chaton historique les perles cachées à la porte du Cambron, au Quartier-Neuf et près la Porte du Soleil. Ne découvrieraient-ils pas cependant, dans ces pieux souvenirs, un charme nouveau pour leur voyage et un fondement solide de plus pour leur foi? Quelle puissance de persuasion en effet dans sainte Thérèse, lorsqu'elle se montre d'autant mieux douée naturellement, qu'elle affirme plus fortement le surnaturel? Ne dirait-on pas que les lumières qu'elle puise dans les régions supérieures du mysticisme chrétien rejaillissent sur ses belles

(1) Le P. Faber avait en vue sainte Thérèse et d'autres saintes âmes lorsqu'il disait que les saints sont les plus faciles et les plus accommodants des maîtres : « The saints deal more easily with those who are trying to be saints, than uncanonized writers do. The saints are the easiest masters. » *All for Jesus*, p. 182.

qualités naturelles, les développent, les ennoblissent et la rendent ainsi elle-même de plus en plus la femme forte, l'aimable et douce parente, la Sainte du sens commun (1) ?

Burgos n'affaiblira pas cette impression.

(1) « Saint Teresa is an example of a great moral truth, namely, that spirituality perfects common sense. »

His Grace the Arch. of West. — *Pref. to the life of saint Teresa.*

BURGOS

De la Sierra d'Occa qui sépare, au nord de l'Espagne, le bassin de l'Èbre du bassin du Douro, se détache, vers le sud, un contre-fort à l'extrémité duquel un fils des Goths, pour se défendre contre les Sarrasins, construisit à la fin du ix^e siècle une enceinte qu'il nomma *Burg*, château. Sur le point culminant de cette enceinte fortifiée, s'éleva plus tard le palais des comtes et des rois de Castille, et des habitations vinrent se ranger tout autour. Tel est le site et l'origine de la ville de Burgos (†).

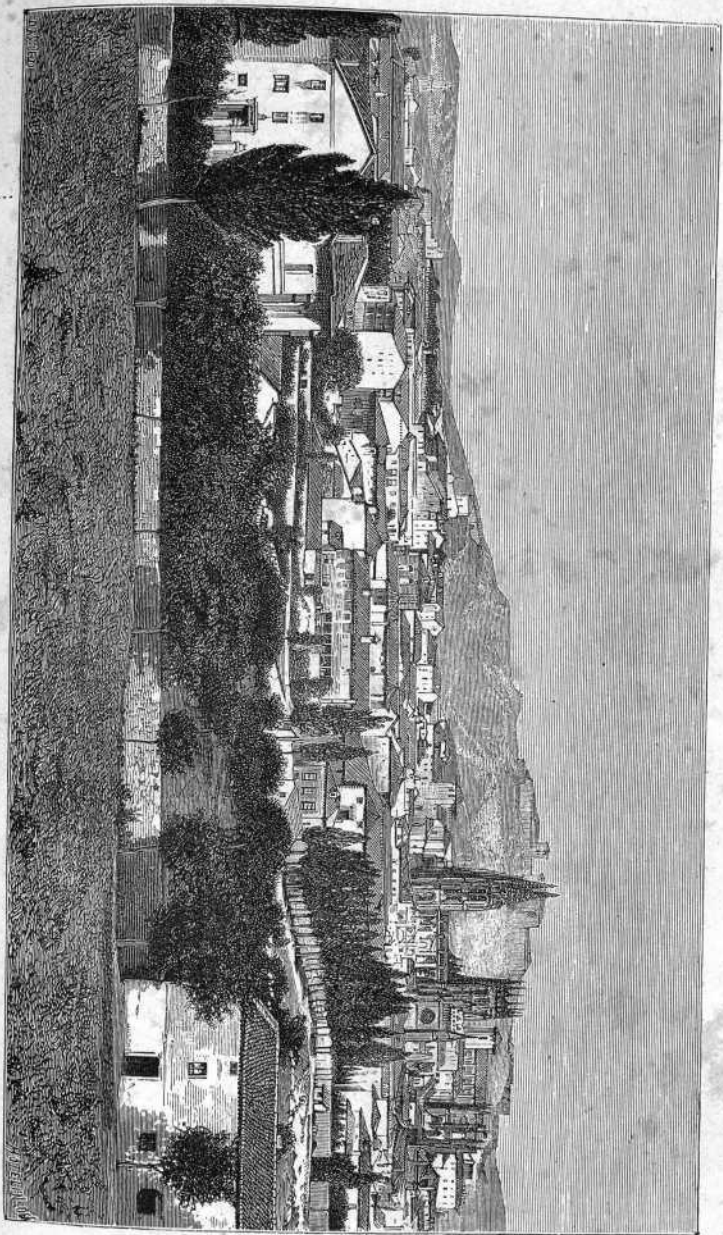
Le vieux palais est encore debout avec les murailles qui défendent la ville au nord; mais, de ce côté-là, les anciennes habitations ont disparu. On y voit uniquement, à l'extrémité d'une rue,

(†) Voir la gravure n^o 19.

jadis retentissante du bruit des hommes et des chevaux et aujourd'hui déserte, un pilier de pierre, entre deux obélisques, monument qui marque l'emplacement de la maison du Cid, *el Solar del Cid*. Pour jouir de nos jours d'une belle vue de Burgos, il faut gravir jusqu'au palais et regarder vers le sud. La ville moderne s'étale alors à vos yeux sur les flancs de la colline et dans la plaine jusqu'au cours de l'Arlanzon, au delà duquel elle déborde par le faubourg de *Vega* dont le nom signifie campagne, plaine fertile. Dans ce magnifique panorama brillent quelques points plus importants que le reste. Ici Notre-Dame de Burgos est comme enchaînée au pied du monticule, et cependant ce superbe édifice domine la cité et tout le pays de ses flèches aiguës et découpées à jour; plus loin des espaces vides forment çà et là de belles places ou d'agréables jardins, comme la *Plaza Mayor* naguère transformée tous les ans en amphithéâtre pour les combats de taureaux, et la *Huerta del Rey* autrefois jardin du Roi, aujourd'hui belle place rectangulaire; enfin au bord de l'Arlanzon, en deçà de la rivière, s'ouvre la porte monumentale de *Sainte-Marie*, souvenir de Charles-Quint, et au delà, dans la campagne environnante, appa-

BURGOS

VUE GÉNÉRALE, PRISE D'UNE COLLINE, AU SUD-OUEST



Convent de Saint-Augustin.

Hopital de la Conception et cathédrale.





raissent deux monastères célèbres : d'un côté la Chartreuse de Miraflores et de l'autre Sainte-Marie-de-las-Huelgas.

Autrefois les grandes villes d'Espagne aimaient à jeter à droite et à gauche des camps retranchés où veillaient les serviteurs et les servantes de Dieu, sentinelles avancées de la prière et de la pénitence. Santa Maria de las Huelgas gardait la ville de Burgos à l'occident comme la Cartuja de Miraflores la protégeait à l'orient, et, ce qui doit ici fixer particulièrement l'attention, c'est qu'entre ces deux camps monastiques, un troisième, à la vérité plus modeste, mais dont Burgos peut s'enorgueillir, veille encore au sud de la cité ; je veux parler du Nouveau Carmel fondé par sainte Thérèse au faubourg de Vega.

La Sainte eut beaucoup à souffrir à Burgos des rigueurs de l'hiver. Cette ville située sur le haut plateau de la péninsule, près de l'épais massif de montagnes qui sépare cette contrée de la France, éprouve cette alternative de chaleur et de froid qui a fait dire de son climat : *six mois d'hiver et six mois d'enfer*. Non-seulement le froid y est très-vif en hiver, mais les pluies y sont torrentielles dans cette saison ; et comme le lit des rivières y est généralement peu encaissé, il n'est

pas rare d'y voir leurs eaux déborder et se répandre au loin dans la campagne. Frédéric Ozanam, dans un pèlerinage à Compostelle, ayant voulu passer par Burgos et Oviedo, fut arrêté à la première étape par les intempéries de ce climat, et il fallut toute l'intrépidité de sainte Thérèse et tout son amour de Dieu pour les affronter malgré son grand âge et ses infirmités (1).

Lorsqu'il s'agit d'aller fonder un monastère à Burgos, la Sainte pensa d'abord qu'on ne souffrirait pas qu'elle y fût elle-même. Elle avait alors soixante-sept ans, éprouvait souvent des accès de fièvre et des maux de gorge, et c'était au cœur de l'hiver. Mais l'attrait qui la portait à cette fondation était irrésistible. « Va donc, ô Thérèse, va sans crainte où Dieu t'appelle; ce Dieu de ton cœur entretiendra la chaleur dans ton âme, l'exemple de tes compagnes soutiendra ton courage, et le Père Gratien, ce fils en qui tu as mis toute ta confiance, veillera à la conservation de ta vie si précieuse et si chère (2). » Thérèse partit

(1) « Por ser el tiempo tan recio y Burgos tan frio..... ir ya á Burgos con tantas enfermedades parecióme que no se sufría..... yo soy la verdadera calor. »

Lib. de las Fund., c. xxxi.

« Acá (en Palencia) hace terrible calor. »

Carl. — Desde Palencia, 9 de agosto de 1582.

(2) « Quiso el Padre Provincial ir con nosotras á esta fundacion.....

le 2 janvier et n'arriva que le 26 au terme de son voyage. Le temps était si mauvais que la petite troupe fut obligée de s'arrêter à Medina del Campo, à Valladolid, à Palencia, dans toutes les villes où le Nouveau Carmel avait déjà des maisons, et qu'elle faillit périr à quelques lieues de Burgos.

Au delà de la porte et du pont de Sainte-Marie, l'ancienne route de Madrid après avoir traversé le faubourg de Vega tourne à l'ouest, pour descendre le cours de l'Arlanzon sur la rive gauche et se relier hors de Burgos avec la route de Palencia sur la rive opposée. De ce côté l'Arlanzon reçoit plusieurs autres rivières que les pieux voyageurs eurent à traverser. Or il avait plu et neigé; les chemins étaient défoncés, presque impraticables. Sur les bords d'un de ces cours d'eau, le terrain était si inégal qu'une des voitures qui précédait la Sainte faillit y être précipitée, et plus loin, au delà d'une mauvaise hôtellerie, les torrents avaient débordé partout dans la campagne, en sorte qu'il semblait impossible d'avancer. Un guide, pris à l'hôtellerie, indiquait une chaussée composée de plusieurs ponts reliés

por mirar por mi salud en los caminos, por ser el tiempo tan recio y yo tan vieja y enferma y parecerles importa algo mi vida. »

Lib. de las Fund., c. xxxi.

ensemble; mais les eaux la recouvraient et le passage était si étroit qu'au moindre écart l'on courait risque de disparaître à jamais dans l'abîme. L'intrépide Thérèse, qui depuis l'âge de sept ans aspirait au martyre, voit le danger et n'hésite pas. « Mes filles, dit-elle à ses compagnes, puisque nous faisons l'œuvre de Dieu, quel plus grand bonheur pouvons-nous désirer que de mourir ici martyres de son amour? Je vais passer la première, si je suis emportée par le courant, vous retournerez à l'hôtellerie. » Et elle avance hardiment sur la chaussée. Dieu qui la soutenait lui disait au fond de l'âme : « Ne crains rien, ma fille, je te suis pas à pas. » D'après une tradition locale, la Sainte parvenue au milieu du passage, et se sentant sur le point d'être engloutie, aurait échangé ces paroles familières avec le divin Maître : « Ah! Seigneur, quand cesserez-vous de semer les difficultés sous les pas de votre servante? — Ne te plains pas, ma fille, c'est ainsi que je traite mes amis. — Mais, Seigneur, c'est aussi pour cela que vous en avez si peu (1). »

(1) « Ella, aunque no dejó de temer, pero con ánimo grande y alegría, y sin turbacion ninguna, hizo que su carro pasase adelante, y animó á sus monjas, diciéndolas : ea, mis hijas, ¿ qué mas quieren ellas que si fuere menester ser aquí martires por amor de Nuestro Señor? Déjenme? que yo quiero pasar primero, y si me ahogaré

A un semblable courage Dieu ne fait jamais défaut : Thérèse passa et ses compagnes suivirent.

Les *Pontones* de Burgos n'existent plus aujourd'hui ; mais on en sait l'emplacement, à deux lieues environ de Burgos, sur la route de Palencia, et le pèlerin au pays de sainte Thérèse aime à se transporter sur les lieux témoins de cette scène émouvante. En revenant de cette excursion, il accompagne la Sainte et s'arrête avec elle à l'entrée du faubourg de Vega pour visiter l'église du monastère de Saint-Augustin (1) où l'on voyait autrefois le fameux Crucifix en grande vénération de nos jours dans la cathédrale de Burgos (†).

« Les Espagnols, parce qu'ils sont hommes, dit Ozanam dans son *Pèlerinage au pays du Cid*, aiment les dévotions qui tombent sous les sens. Ils ont un culte familier pour la Vierge et les Saints ; mais leur piété s'attache à ce qu'il y a de plus immatériel dans le christianisme, c'est-à-dire le sacrifice du Christ. De là ce grand nombre

ruégoles mucho que no pasen..... á la entrada del agua le dijo el Señor : No temas, hija mía, que aquí voy. »

Yepes. — *Vida*, lib. II, c. xxxiv.

(1) *Ribera*. — *Vida*, lib. III, c. xiii.

(†) Voir la gravure n° 19.

d'hommes, soldats, paysans, gens de métier, gens de loisir qui se pressent même aux jours d'œuvre dans la chapelle du Crucifix. Ce Crucifix a sans doute une histoire toute miraculeuse. On le tenait pour un ouvrage du disciple Nicodème et d'un bois dont la plante ne croissait pas sur la terre. On ajoutait qu'après des vicissitudes inconnues, les vents avaient poussé la sainte image des bords de la Palestine dans le golfe de Biscaye, où un marchand de Burgos la trouva flottante sur les eaux. La tradition lui attribuait beaucoup de prodiges, dont voici le plus touchant. On avait placé sur la tête du Christ une couronne d'or, mais cette tête sainte la secoua, ne voulant être couronnée que d'épines, et le riche diadème resta à ses pieds. Assurément un tel récit ne peut inspirer que de saintes pensées, et il me semble que devant ce Crucifix, au milieu de cette multitude recueillie, mes lèvres répétaient d'elles-mêmes deux stances d'un vieux poète où je trouve toute la profondeur du sentiment chrétien : « Dieu immense, qui
« dure toujours, qui créa tout l'univers, Dieu
« vrai, et qui, ému d'amour jusqu'aux entrailles,
« expira pour nous sur le bois! Puisqu'il te plut
« de souffrir pour nos fautes une telle passion,
« ô agneau de Dieu! fais-nous monter où est le

« bon larron que tu sauvas seulement pour
« t'avoir dit : Souvenez-vous de moi. »

Dans ces paroles se reflètent l'amour humble qui était tout le fond du caractère religieux de sainte Thérèse. Aussi l'héroïque Sainte a-t-elle préféré, comme le divin Maître, une couronne d'épines à une couronne d'or. Mais pour porter cette couronne sanglante, Thérèse sent la nécessité d'avoir recours au Dieu crucifié, et elle s'arrête, en avant de Burgos, dans l'église de Saint-Augustin, afin d'y vénérer le saint Crucifix et demander les forces dont elle a besoin pour fonder son nouveau monastère. D'ailleurs elle veut entrer sans bruit dans la ville. La nuit venue favorise admirablement ses projets : le ciel est sombre et une grande pluie rend désertes les rues les plus fréquentées. La petite troupe en profite pour se remettre en marche, et, sans être aperçue, elle traverse le faubourg de Vega, entre par la porte de Sainte-Marie et pénètre même jusqu'au centre de la ville dans un des quartiers les plus populeux, où l'attend, dans sa demeure, la grande bienfaitrice du Carmel, Catherine de Tolosa (1).

(1) « Con este mal camino llegamos á Burgos, por harta agua que hay antes de entrar en él. Quiso nuestro Padre fuésemos lo primero á ver el santo Crucifijo par encomendarle el negocio y porque ano-

Nous voici donc arrivés avec la Fondatrice à la Huerta del Rey. Au nord de cette vaste place rectangulaire est l'habitation de la bienfaitrice. Elle a tout préparé pour bien recevoir ses hôtes, et les Carmélites peuvent enfin se reposer des fatigues de leur long et pénible voyage. A la vérité sainte Thérèse malade ne peut se lever le lendemain; mais, d'un lit placé près d'une fenêtre munie d'une grille, qui donne sur un corridor, cette âme infatigable reçoit ce jour là même les personnes qui ont à lui parler (1). Les délégués des magistrats de la ville qui ont approuvé sa fondation viennent à ce parloir improvisé la remercier de l'empressement qu'elle a mis à réaliser leur désir, et, comme du reste l'Archevêque a déclaré depuis longtemps que l'établissement du Nouveau Carmel dans sa métropole lui serait agréable, on peut dire, qu'au lendemain de l'arrivée de la Fondatrice, son œuvre semble toucher à son terme. En réalité cependant, cette œuvre

checiese..... sin que lo supiera nadie (á no llegar con agua grandísima á la casa de la buena Catalina de Tolosa) pensamos hacerlo saber al Arzobispo.

Lib. de las Fund., c. xxxi.

(1) « Fué necesario ponerla en una camilla, en un aposento que tenia una ventana con reja, la qual salia á un corredor; y puesto un velo en la reja, los que venian á visitarla estaban por defuera. »

Yepes. — *Vida*, lib. II, c. xxxiv.

laborieuse est à peine commencée. Thérèse ne cessera plus de souffrir de ses infirmités, et à ses souffrances physiques vont s'ajouter des peines morales bien plus difficiles à supporter.

Les peines que l'on éprouve de la part des gens de bien, sont souvent plus vives et plus douloureuses que celles qui nous viennent des méchants. Celles-ci ne peuvent surprendre, et, en les subissant avec une résignation chrétienne, on porte sur le front une sorte d'auréole du martyr qui élève et qui soutient. Il n'en est pas ainsi des peines qui nous viennent des gens de bien. Il semble, en effet, que ces persécuteurs involontaires nous abaissent au contraire et nous écrasent de tout le poids de l'estime dont ils jouissent et des dignités auxquelles ils sont élevés. Aux prises avec une pareille adversité, une âme faible, ou qui n'a qu'une force ordinaire et commune, se laisse aller au découragement. Seule une âme héroïque et soutenue de Dieu, peut en sortir victorieuse. A Burgos, Thérèse l'éprouva et cette épreuve fut pour elle l'occasion d'un éclatant triomphe.

L'Archevêque de Burgos, à la prière du grand protecteur de la sainte, Alvaro de Mendoza, avait donné son agrément pour la fondation du mona-

stère, mais ses dispositions étaient bien changées. Lorsque le P. Gratien lui annonça l'arrivée des Carmélites, ce prélat témoigna le plus grand mécontentement. Il aurait voulu que la Fondatrice fût venue seule d'abord, pour traiter de l'affaire avec lui. Jamais il ne consentirait à l'établissement du Nouveau Carmel, avant qu'elle eût une maison qui lui fût propre et du revenu, indépendamment des dots apportées par les novices qu'elle recevrait. Si ces conditions paraissaient trop dures, les religieuses n'avaient qu'à s'en retourner, les chemins étaient bons et le temps favorable (1). En vain les amis de la Réforme supplièrent l'Archevêque de favoriser l'établissement d'une maison de cet ordre dans sa métropole; tout ce qu'on put obtenir de lui fut que les Carmélites pourraient fonder leur monastère sans avoir de maison qui leur fût propre, pourvu qu'elles eussent une caution pour en acheter une et du revenu pour y vivre. Le revenu et la caution trouvés, l'Archevêque, pour terminer, les renvoya à son Vicaire Général qui suscita aussitôt de nouvelles difficultés et se montra encore plus rigide que le prélat. Les religieuses auraient pu s'éta-

(1) « Bien nos podíamos tornar; pues bonitos estaban los caminos y hacia el tiempo. »

Lib. de la Fund., c. xxxi.

blir provisoirement dans la demeure de Catherine de Tolosa. Il y avait, en effet, dans cette habitation une vaste salle où les Pères de la Compagnie de Jésus avaient célébré le saint Sacrifice, pendant les dix premières années de leur séjour à Burgos; mais cette maison, disait le Vicaire Général, ne plaisait pas à l'Archevêque. Elle était humide et trop exposée au bruit de la rue. Les Carmélites Déchaussées durent donc se résigner à être privées de la sainte Messe, ou à se rendre, pour y assister, dans une église de la ville, pieds nus, en sandales, sous les yeux des passants et au milieu de l'hiver. C'était intolérable. Le P. Gratien découragé voulait renoncer à la fondation; mais la Fondatrice, qui, au milieu des contradictions, aimait à prendre le pseudonyme d'*Esperanza* ne partageait pas cet avis (1); elle écoutait plutôt une voix secrète qui lui disait : « Allons Thérèse, c'est maintenant qu'il faut tenir ferme (2). » Thérèse de Jésus, toujours unie au Bien-Aimé de son cœur, restait sereine pendant l'orage. Cette âme intrépide était convaincue que toutes les difficultés s'aplaniraient (3), et elle tint

(1) *Lettres*. — D'Avila, 22 mai 1578.

(2) *Liv. des Fond.*, c. xxxi.

(3) *Lettres*. — De Burgos, 6 fév. 1582.

bon malgré le départ du Provincial. Il est vrai qu'avant de partir, ce Père vénéré avait fait obtenir aux Carmélites, dans un hôpital, un logement provisoire où elles pouvaient assister tous les jours à l'office divin sans sortir de leur clôture. Cet établissement public était très-éloigné de l'habitation de la chère protectrice : nous en savons le chemin (†).

Lorsqu'on sort du faubourg de Vega, en suivant l'ancienne route de Madrid, comme nous l'avons fait pour aller au-devant de la Sainte, l'on voit un vaste corps de bâtiment, à quelques centaines de pas en avant de l'église de Saint-Augustin. La façade principale donne sur le midi et est percée de deux grandes portes aux deux extrémités et de douze fenêtres pour un seul étage. Mais ce qui frappe d'abord les regards en approchant de cet édifice, c'est le mystère de la Conception sculpté en relief sur le mur oriental. La porte qui devait correspondre à ce bas-relief n'existe plus aujourd'hui. Cependant, on ne peut s'y méprendre, ce grand édifice est bien l'ancien hôpital de la Conception qu'habita sainte Thérèse pendant plus d'un mois, et, quoique beaucoup de

(†) Voir la gravure n° 19.

changements aient été faits dans la disposition générale des lieux, on ne le visite pas sans intérêt. Entrez par la porte orientale de la grande façade, vous êtes dans un patio dont le plan dessine un carré et vous avez en face une chapelle. Au-dessus de l'entrée de ce petit sanctuaire, une galerie fermée de toute part forme un appartement auquel on arrive par un escalier latéral. Cette modeste enceinte est sous le toit, et une de ses fenêtres s'ouvre sur l'intérieur de la chapelle; en sorte qu'on dirait que le P. Ribera avait parcouru tous ces lieux lorsqu'il écrivait dans la vie de la Sainte : « On donna aux Carmélites dans l'hôpital de la Conception, un misérable réduit, sous le toit, d'où l'on pouvait entendre la messe par une fenêtre qui donnait sur l'intérieur de la chapelle. » Ces lieux ont donc été sanctifiés par la présence de sainte Thérèse. C'est là que la Sainte avait ses entretiens séraphiques avec le Dieu de son cœur; c'est de là que partaient les traits enflammés de son amour pour pénétrer jusque dans le tabernacle du *Dieu des forts*; c'est là qu'elle exerçait sa charité envers les pauvres et continuait de montrer la force d'âme qui la caractérise particulièrement à Burgos.

Cependant tous ces avantages ne lui suffisaient pas. Le logement des Carmélites était trop étroit et leur situation si précaire, que les frères chargés du service des malades pouvaient les faire déloger lorsqu'ils le jugeraient à propos. Pour en finir avec la fondation, il fallait à tout prix avoir une maison en propre, et, depuis sa sortie de la demeure de Catherine de Tolosa, la Fondatrice s'épuisait en vains efforts pour en trouver une à vendre qui fût à sa convenance. Ce ne fut qu'après un mois de recherches inutiles qu'il fut enfin sérieusement question d'une acquisition si désirable. La maison dont il s'agissait était, disait-on, trop chère, et des religieux qui avaient voulu l'acquérir pour leur Ordre, y avaient renoncé, ne croyant pas possible d'en faire un monastère. Mais on pouvait l'acheter pour s'y établir provisoirement et la revendre ensuite, lorsqu'on en trouverait une autre plus convenable. La Fondatrice met donc aussitôt tout en œuvre pour se la procurer, et, ce qu'il faut ici remarquer, c'est que si elle implore le secours du Ciel, elle saisit aussi avec empressement tous les moyens que lui offre la terre. La Sainte du sens commun recommande l'affaire à saint Joseph et écoute la voix secrète

qui lui parle encore et lui dit : « Eh quoi, ma fille, pour de l'argent tu t'arrêteras (1)! » Mais en même temps elle intéresse dans son entreprise les amis les plus intelligents et les plus habiles du P. Gratien et déploie elle-même la plus grande activité. Dans les œuvres de Dieu, on peut compter à ce prix sur le succès. Un des amis du Provincial voit la maison, la Sainte la visite elle-même, et comme, en réalité, cette habitation convenait admirablement pour un monastère et n'était point chère, elle est achetée et devient ainsi la propriété du Nouveau Carmel, la veille de la fête du *grand Avocat*, du véritable Père.

Cette maison était située sur la même rive de l'Arlanzon que l'hôpital de Conception, mais à l'extrémité opposée du faubourg de Vega.

On ne peut visiter Burgos sans y lire le poème du Cid. On aime à y suivre le héros castillan, lorsqu'après sa disgrâce il descend de son manoir par la *Calle Alta*, traverse avec ses soixante lances la cité qui lui reste si sympathique, s'arrête à Sainte-Marie pour prier de cœur, et, sortant par une porte mauresque récemment détruite, va

(1) « Nosotras nos fuémos á encomendarlo á Dios, el cual me dijo ?
En dineros te detienes? »

Lib. de las Fund., c. XXXI.

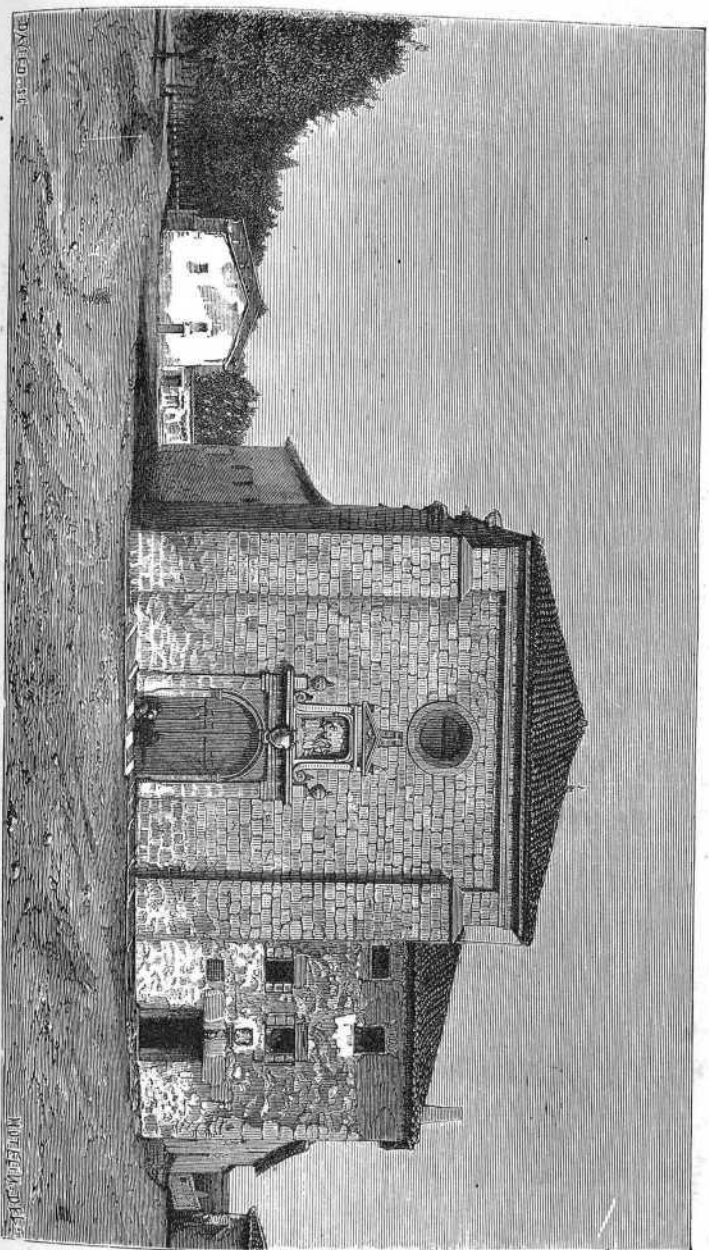
prendre gîte au bord de l'Arlanzon, camper et planter sa tente *près de la ville, sur la grève*. En accompagnant ainsi le Cid dans son exil, le pèlerin au pays de sainte Thérèse ne s'écarte pas des traces de sa chère Sainte; car c'est sur cette même grève que vint aussi camper cinq siècles plus tard l'immortelle héroïne de Castille.

Au delà d'un vieux pont qui faisait face naguère à la porte mauresque par laquelle le Cid avait passé, on trouve à gauche aujourd'hui une longue et belle promenade plantée d'arbres, qui conduit, en remontant l'Arlanzon, jusqu'au pied de la colline où s'élève la Chartreuse de Miraflores. En y faisant quelques pas, on est à l'extrémité orientale du faubourg de Vega et l'on aperçoit à droite une vaste habitation qui est le Nouveau Carmel fondé par sainte Thérèse (†). Le plan de cette maison et de ses dépendances offre un rectangle très-allongé où l'on voit en avant la chapelle et la demeure de l'aumônier, et au delà, les appartements réservés aux religieuses avec leur grand enclos. La promenade d'un côté, et un chemin de toute autre part l'isolent pres-

(†) Voir la gravure n° 20.

BURGOS

VUE DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES, PRISE DE L'OUEST



Les bords de l'Arlanzón.

La chapelle.

L'entrée primitive du monastère.



que entièrement, et la Sainte pouvait bien dire qu'à considérer le site, la vue et l'eau, c'était une habitation très-agréable et qui semblait faite pour ses filles (1). L'Archevêque qui vint la visiter, déclara qu'elle était tout à fait à son gré, et ajouta que c'était à lui-même qu'on devait de l'avoir trouvée. Mais la Fondatrice ne songeait pas à lui en témoigner de la reconnaissance. Après la protection de saint Joseph, c'est à l'intelligence et au dévouement du licencié Aguiar, médecin de l'hôpital de la Conception, qu'elle attribuait l'heureuse issue de cette affaire. L'Archevêque, si *bon* d'ailleurs, n'était que l'instrument involontaire d'une puissance infernale en opposition constante avec les œuvres divines; et comme, grâce à saint Joseph et au médecin, les difficultés que ne cessait de susciter cet esprit de ténèbres, finissaient toujours par tourner à l'avantage des Carmélites, elle aimait à dire avec une grâce charmante que *le démon qui s'opposait à son entreprise ne savait point faire ses*

(1) « En el asiento y lo que pudo ver le contentó mucho..... gran cosa hace un buen entendimiento para todo... ella parecia de balde..... todo como si se hiciera para nosotras..... bien nos pagó Nuestro Señor lo que se había pasado en traernos á un deleite, por que de huerta, vistas y agua no parece otra cosa. »

affaires, et, qu'après tout, ce n'était qu'un diable imbécile (1).

La Sainte était heureuse de l'acquisition qu'elle avait faite : la maison lui semblait donnée presque pour rien, et il lui tardait beaucoup que ses compagnes fussent entièrement séparées du monde. « Nous devons, disait-elle, prier pour les gens du monde et les aimer beaucoup ; mais l'air qu'ils respirent ne nous convient pas, et nous ne pouvons vivre au milieu d'eux. Il en est des religieuses hors de leur clôture comme des poissons hors de l'eau, elles ne peuvent vivre de la vie qui leur est propre qu'en y rentrant au plus tôt, afin d'être seules avec Dieu seul (2). » Aussi Thérèse s'était-elle hâtée de passer à cette nouvelle maison et de s'y installer provisoirement. Toutefois

(1) « Solia decir con mucha gracia que era el diablo necio el que allí les hacía la guerra. Esperaba el suceso con grande ánimo y longaninidad, aunque todos perdian la esperanza, considerando la entereza del Arzobispo. »

Yepes. — *Vida*, lib. II, c. xxxv.

(2) « No se creera el contento que se recibe en estas fundaciones cuando nos vemos ya con clausura, donde no puede entrar persona seglar, que por mucho que los queramos, no basta para dejar de tener este gran consuelo de vernos á solas. Parece que es, como cuando en una red se sacan muchos peces de rio, que no pueden vivir si no los tornan al agua ; así son las almas mostradas, á estar en las corrientes de las aguas de su Esposo, que sacadas de allí á ver las redes de la cosas del mundo, verdaderamente no se vive hasta verse tornar allí. »

Lib. de las Fund., c. xxxi.

elle ne fut au comble de ses désirs qu'après une autre série d'épreuves, d'où elle sortit encore victorieuse par sa grande sagesse et son inébranlable fermeté.

Au gré de l'ennemi invisible qui lui faisait la guerre, la Fondatrice s'était trop empressée de prendre possession de sa nouvelle demeure : elle n'aurait pas dû en occuper la moindre partie tant qu'un locataire qui l'habitait n'en était pas sorti ; elle avait eu tort de faire poser une grille et un tour, et il ne fallait pas qu'elle comptât, pour entendre la messe, sur une chapelle qu'il y avait dans cette maison, jamais aucune licence ne lui serait accordée tant qu'elle n'aurait pas rempli toutes les formalités de la vente ; or, à cet égard, on ne se contentait plus de la caution qui suffisait d'abord : on exigeait rigoureusement de l'argent comptant. En vain Alvaro de Mendoza, qui était au courant de tout ce qui se passait, écrivit à l'Archevêque pour lui rappeler ses promesses : sa lettre renfermait des expressions si fortes qu'elle n'était propre qu'à tout renverser ; mais Esperanza à qui elle fut communiquée la retint, pria cet ancien ami d'en adresser une autre au prélat pour lui dire uniquement le bien que pourrait faire le Nouveau Carmel à son

diocèse, et attendit avec douceur et patience l'heure marquée dans les desseins de Dieu pour cette fondation.

Ce dernier trait rappelle qu'à cette époque de sa vie, Thérèse joignait à la force contenue de l'âge mûr la douce aménité d'un âge plus avancé. A l'hôpital de la Conception, les pauvres et les malades ne pouvaient se lasser de la voir et de l'entendre, et, lorsqu'on répara la maison qu'on venait d'acheter pour en faire un monastère, le médecin Aguiar aimait à venir surveiller les travaux, non-seulement à cause des services qu'il rendait ainsi aux Carmélites, mais encore et surtout parce qu'il trouvait par là l'occasion de jouir de la présence et des entretiens de la Sainte. « La Fondatrice, dit ce médecin dans son rapport pour sa béatification, ne descendait pas toujours pour visiter les travaux. Je m'en plaignais un jour, parce que son absence me privait d'une grande consolation. — « Licencié, me répondit-elle avec douceur, il faut que vous sachiez que ma correspondance me prend du temps et qu'il m'en faut encore pour écrire l'histoire de cette fondation dans laquelle vous nous êtes d'un si grand secours. Je dirai que, dans votre charité touchante, vous ne prenez ni nourriture ni repos

pour nous rendre service, et que nous vous devons bien de la reconnaissance, en attendant que Dieu vous récompense lui-même (1). »

L'Archevêque céda à tant de vertus. Le 18 avril, après un mois de séjour dans leur nouvelle habitation, les Carmélites éprouvèrent l'agréable surprise d'entendre sonner leur cloche. C'était l'administrateur de l'hôpital de la Conception qui apportait l'heureux message.

Le prélat, non content d'accorder la licence depuis si longtemps attendue, voulut prêcher lui-même le lendemain à la cérémonie solennelle de la prise de possession. Dans son discours, il exprima le regret qu'il éprouvait de tous les retards apportés à la fondation, et fit entendre combien il était touché de la conduite de la Fondatrice et quelle vénération il avait pour elle (2).

(1) « Quejándome yo undiaque ¿ porqué no bajaba puntualmente á asistir á la obra y las trazas? (y la razon era por la suavidad quo yo sentia con su presencia) me respondió : — Quiero que sepa vuestra merced que yo tambien escribo mis necesidades; y voy ahora escribiendo lo que pasa en esta fundacion..... y la caridad con que nos trata y lo que le debemos, y cierto que ni come ni sosiega en su casa asistiendo aquí, y Dios se lo ha de pagar. »

Vic. de la F., t. II. — *Informaciones*, n° 50.

(2) « Predicó el Arzobispo y dió á entender la gran satisfaccion. que tenia de la Santa y su Religion, mostrando grande pesar de la dilacion que habia habido en la fundacion. » *Yepes.* — *Vida*, l. II, c. xxxv.

Mais ce sentiment, que partageait toute la population de Burgos, éclata surtout à l'occasion d'un fléau qui faillit renverser l'œuvre naissante du Nouveau Carmel et détruire de fond en comble une grande partie de la ville.

Le contre-fort des montagnes, à l'extrémité duquel s'élève le château de Burgos, vient du nord-est, et suit d'abord une direction parallèle à l'Arlanzon, puis tourne vers le sud pour tracer un demi-cercle et expirer au bord de cette rivière. La ville moderne du Cid se dresse en amphithéâtre dans la courbe ainsi formée sur la rive droite de l'Arlanzon, tandis que le faubourg de Vega s'étend dans la plaine basse sur la rive opposée ; en sorte que, si la rivière déborde, le courant rapide, brisé contre les hauteurs du côté de la ville, se replie sur la plaine, du côté du faubourg, et y fait les plus grands ravages. Or ce malheur arriva le 24 mai 1582.

C'était le jour de l'Ascension. La rivière grossie par des pluies continuelles devint tout à coup un torrent furieux, large comme une mer, qui creusait le pied des collines, déterrait les morts et renversait tout sur son passage. Des débris de toute sorte, des arbres, des tombeaux, étaient roulés, entraînés pêle-mêle, et l'alarme était

générale à Burgos. De bonne heure les habitants du faubourg effrayés, s'étaient retirés dans la ville et l'on avait conseillé aux Carmélites d'imiter cet exemple. Mais l'héroïne des Pontones s'était contentée de faire transporter le Saint Sacrement dans une des chambres hautes du monastère et de se mettre en prière avec ses compagnes. Cependant la maison du Nouveau Carmel, la première à l'entrée du faubourg et la plus rapprochée du lit de la rivière, n'était pas encore entièrement réparée; les vieux murs étaient crevassés, et, des pièces sous le toit, où s'étaient retirées les religieuses, on pouvait voir le jour. La Fondatrice, malade au lit depuis quelque temps, éprouvait un froid mortel et sentait sa chambre remuer à chaque vague poussée par le courant furieux (1). Anne de Saint-Barthélemy lui prodiguait toujours tous ses soins. « Comme j'avais deux couvertures pour moi, dit-elle, lorsque la nuit venait, j'en étendais une sur son lit et je tendais l'autre tout autour. Puis je

(1) « Estaba la casa fuera del lugar y arrimada á una ribera... era vieja..... el aposento de nuestra Santa era tan pobre que se veía la luz del cielo por el techo, y las paredes todas henridas y hacia harto frio, que lo es muy grande en aquella ciudad..... andábase meneando la pieza de la Santa para caer... era tan pobre que el sereno la mataba » *Vie. de la F.*, t. II, p. 422-423. — *Informaciones*, nº 96.

m'asseyais à son chevet, en lui laissant supposer que je m'étais retirée pour prendre mon repos ; car elle ne m'aurait jamais permis de souffrir en restant près d'elle ; et lorsqu'elle m'appelait, je feignais d'accourir, comme j'avais feint de m'éloigner. Mais elle me donnait à entendre qu'elle se doutait de mon stratagème. « Ma fille, me disait-elle, comment se fait-il que vous arriviez si vite ? » Le jour de l'inondation ces soins ne suffirent pas. « Ma fille, me dit-elle très-tard ce jour-là, regardez s'il ne reste pas un peu de pain et donnez-m'en une bouchée, car je me sens défaillir. » « Cette parole me fendit le cœur, » ajoute la bienheureuse amie de la Sainte. L'eau ayant envahi les provisions du monastère, les Carmélites n'avaient point pensé à leur modeste repas et avaient laissé la sainte Mère sans nourriture (1). Heureusement

(1) « Estábamos todas tan turbadas, que no nos acordamos de dar nada á nuestra Santa. Ya muy tarde me dijo : Hija, mira si no ha quedado un poco de pan : déme un bocado, que me siento muy flaca. Esto me partió el corazon..... yo tenia dos cubiertas en nuestra cama y la una colgaba de noche sobre ella y la otra por los lados de la cama, de manera que ella no sentia que yo lo quitaba, que no lo sufriera. Yo de que se dormia me arrimaba á par de su cama sentada, y cuando me llamaba hacia que venia de nuestra cama y decíame la Santa : ¿ Cómo, hija, vienes tan presto ? »

les habitants de Burgos n'oubliaient pas leur Nouveau Carmel. De la rive qui était submergée, la foule sympathique, voyant l'eau s'élever, monter jusqu'au premier étage, aurait voulu lui porter secours ; mais la fureur des vagues effrayait les hommes les plus hardis. D'hâbles nageurs s'élançèrent enfin à travers le torrent vers la maison menacée, plongèrent jusqu'aux portes du rez-de-chaussée qu'ils enfoncèrent et purent ainsi pénétrer dans les pièces occupées par les religieuses (1).

Les Carmélites étaient délivrées et Burgos n'avait pas éprouvé d'aussi grands dommages qu'on avait eulieu de le craindre ; mais, si les religieuses étaient sauvées, et si la ville n'avait pas à déplorer de plus grands maux, il fallait l'attribuer à la présence de la sainte Mère. C'était du moins l'opinion de l'Archevêque et d'un grand nombre

(1) « Entrósenos el rio en la casa hasta los primeros suelos, y como estábamos en este peligro subimos el Santísimo Sacramento en lo alto de la casa, y á cada ora pensábamos ser anegadas y estábamos diciendo litanías y desde las seis de la mañana hasta la media noche estuvimos en este peligro sin comer ni sosegar, que todo lo que teníamos se había anegado..... si no entraran unos nadadores pereciéramos ; mas parece que fueron ángeles de Dios, que no sabíamos como habían venido, y entraron debajo de la agua y quebraron las puertas de la casa. »

d'habitants (1). Aussi la réputation de sainteté de la Fondatrice s'en accrut beaucoup et cependant sa renommée à cet égard était déjà considérable. « Ma mère, lui disait un des pères Carmes qui l'accompagnaient à Burgos, on dit que vous êtes une sainte. — On a dit aussi, répondit-elle aussitôt avec sa simplicité et sa grâce ordinaires, que j'étais belle dans ma jeunesse et que j'avais de la prudence, et il m'est arrivé quelquefois, je l'avoue, d'y croire trop facilement. Quant à ce que l'on ajoute aujourd'hui, je vous assure que je ne me suis jamais fait illusion au point d'y ajouter foi un instant le moins du monde (2). » Les saints qui ne se voient jamais qu'aux clartés de la lumière divine, se croient ainsi toujours pécheurs ; mais, si l'héroïsme dans la vertu suppose une éminente sainteté, Thérèse, à coup sûr, fut une très-grande Sainte. L'histoire de cette fondation en est une preuve éclatante.

(1) « Decia el Arzobispo, y decianlo tambien muchos en la ciudad, que por haber estado allí la santa Madre habia dejado Dios de huír de aquel lugar. »

Yepes. — *Vida*, lib. II, c. xxxv.

(2) Boll. — *Vita S. Ter.*, p. 581. B.

SALAMANQUE

Après la fondation de Burgos, sainte Thérèse avait quelques pressentiments de sa mort prochaine. « J'ai si peu de santé, disait-elle alors, que je ne suis plus propre à voyager, de quelque côté que ce puisse être (1). » Cependant il lui semblait qu'elle avait encore beaucoup à faire : d'une part son devoir de Prieure l'appelait au plus tôt à Avila, de l'autre l'obéissance lui ordonnait d'aller d'abord à Albe, et sa pensée se reportait sans cesse au milieu de ses filles de Salamanque qui travaillaient péniblement à la plus difficile des fondations. Au terme de sa laborieuse carrière, la sollicitude maternelle de la Fondatrice la ramène donc au centre de l'Espagne auprès de son berceau ; et, avant de la voir mourir à Albe,

(1) *Lettres*. — De Burgos, 7 juillet 1582.

il faut encore, dans le voisinage, visiter Salamanque où elle vivra par la pensée jusqu'au dernier soupir.

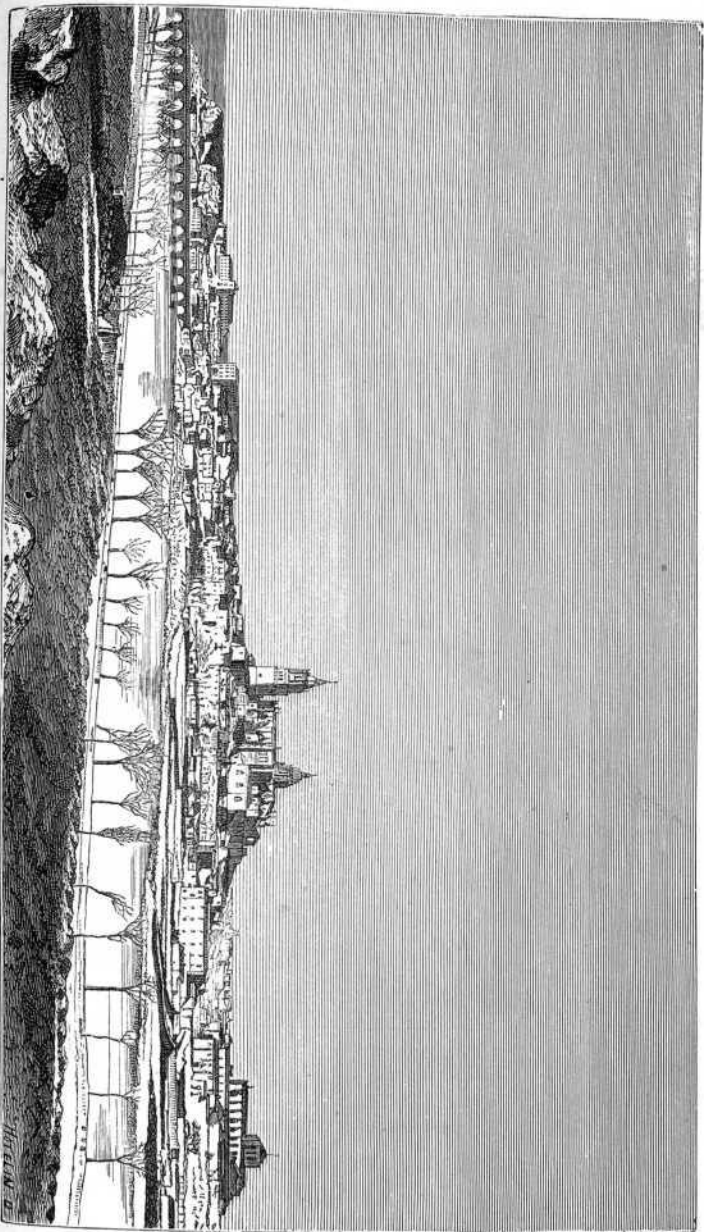
En arrivant à Salamanque par le sud, on jouit d'un magnifique panorama (†). Le Tormès, affluent du Douro, coule à l'extrémité de la plaine que l'on traverse, et, au delà l'on voit la ville s'élever en amphithéâtre et disparaître sur un plateau, tandis que, sur les points culminants qui bornent l'horizon, s'étalent à l'envi de beaux édifices ou des ruines célèbres. C'est, d'un côté, la superbe église de Saint-Dominique qui, au temps de sainte Thérèse, dépendait du couvent de Saint-Étienne des Dominicains; de l'autre, les ruines amoncelées, pendant la guerre de l'Indépendance, autour de l'église de Saint-Vincent, dont la position formidable gardait alors le passage de la rivière et commandait toute la ville; et, au centre de la perspective, la grande cathédrale qui frappe autant par ses détails harmonieux que par sa masse imposante. Un pont romain de vingt-six arches et un chemin tournant creusé dans le roc conduisent à l'intérieur jusqu'à la Plaza Mayor. De cette grande place,

(†) Voir la gravure n° 21.

SALAMANQUE

VUE GÉNÉRALE, PRISE D'UNE COLLINE, AU SUD

N° 21. — Page 216.



Pont sur le Tormes.

Cathédrale.

Eglise des Dominicains.

1917

1917

1917

des rues rayonnent dans tous les sens et font communiquer le centre de la ville avec les extrémités. Une de ces rues monte au sud-ouest vers l'Université.

Je ne pouvais mieux faire que de visiter cette Université si célèbre autrefois. La Sainte y fut toujours honorée d'une manière particulière, le premier et le dernier éditeur de ses œuvres y professèrent avec la plus grande distinction et les Carmes de sa Réforme appartenaient à cette illustre école de Salamanque qui défendit de bonne heure les dogmes de l'Immaculée Conception et de l'Infaillibilité pontificale. Le pèlerin au pays de sainte Thérèse se rendit donc d'abord à cet établissement fameux (1). Il y vit la grande salle religieusement conservée où venaient enseigner ou s'instruire toutes les célébrités de l'Espagne, la bibliothèque qui renferme des livres

(1) Ce vaste établissement comprend deux grands corps de bâtiment dont le plan dessine deux carrés autour de deux cours intérieures. L'un porte le nom d'*Institut*. On y fait aujourd'hui des cours publics où l'on enseigne les sciences et les lettres. L'autre est l'*Université* proprement dite. Il comprend la bibliothèque, les salles affectées au service de l'administration, et l'on y conserve religieusement une vaste salle rectangulaire où l'on enseignait au moyen âge la philosophie, le droit canon et le droit civil. L'on y voit encore la vieille chaire et les vieux bancs disposés comme ils l'étaient autrefois. Le professeur n'y parlait pas du fond d'un amphithéâtre à des

rare sur les antiquités de Salamanque et un portrait de sainte Thérèse qui est le portrait authentique un peu rajeuni. Mais ce qui fut surtout pour lui une bonne fortune, c'est qu'il y rencontra des hommes instruits, obligeants, bien renseignés sur l'histoire locale de leur pays. L'un d'eux s'offrit même à l'accompagner dans Salamanque, et, pour visiter dans cette ville les lieux sanctifiés par la présence de sainte Thérèse, nous n'avons qu'à suivre ce guide aussi sûr que bienveillant (1).

De l'Université, descendons dans la partie occidentale de la ville jusqu'à la hauteur de la Plaza Mayor, et entrons dans la calle de Canizares. Nous avons d'un côté le monastère de la Mère de Dieu, et de l'autre celui des Augustines, et, en faisant quelques pas dans cette rue étroite et courte, nous débouchons sur une petite place au delà de

auditeurs placés au-dessus de lui, comme dans les salles où l'on fait actuellement les cours. Les bancs munis de tables formées de mardriers assez grossièrement équarris étaient rangées *in plano* en deux séries séparées entre elles par un passage, qui conduisait de la porte à la chaire aussi simple que les bancs ; le professeur dominait son auditoire, comme le prédicateur domine le sien dans les chaires de nos églises.

(1) M. Fermin Hernandez Iglesias qui a fait des recherches importantes sur l'*Histoire de Salamanque*.

laquelle nous voyons en face le palais des comtes de Monterey (†). Bien souvent sainte Thérèse a foulé le sol sur lequel nous marchons. Lorsqu'elle venait à Salamanque, elle était reçue avec bonheur dans ce palais. La comtesse de Monterey lui attribuait la guérison de sa fille qui fut plus tard mère du grand Olivarés; aussi ce ministre célèbre aimait à dire que, presque dès sa naissance, il avait eu sainte Thérèse pour avocate et qu'il n'avait cessé d'avoir une grande confiance en sa protection (1). La comtesse, son aïeule maternelle, ne se montra pas moins reconnaissante envers sa sainte bienfaitrice. Elle fit de grandes aumônes aux Carmélites et contribua puissamment à leur établissement dans le voisinage de son palais.

Sur l'emplacement du monastère actuel des Augustines, s'élevait alors à l'entrée de la rue de Canizares, vis-à-vis du belvédér de la *Madre de Dios*, le palais des comtes de Fuentes, et en deçà, presque sous ses fenêtres, la comtesse de Monterey pouvait voir une maison qui a disparu avec le palais. Sainte Thérèse l'acheta en 1573,

(†) Voir la gravure n° 22.

(1) « Casi desde que nací la tengo por abogada y gran confianza en su proteccion. » *Vic. de la Fuente*, t. II. — *Informaciones*. n° 101.

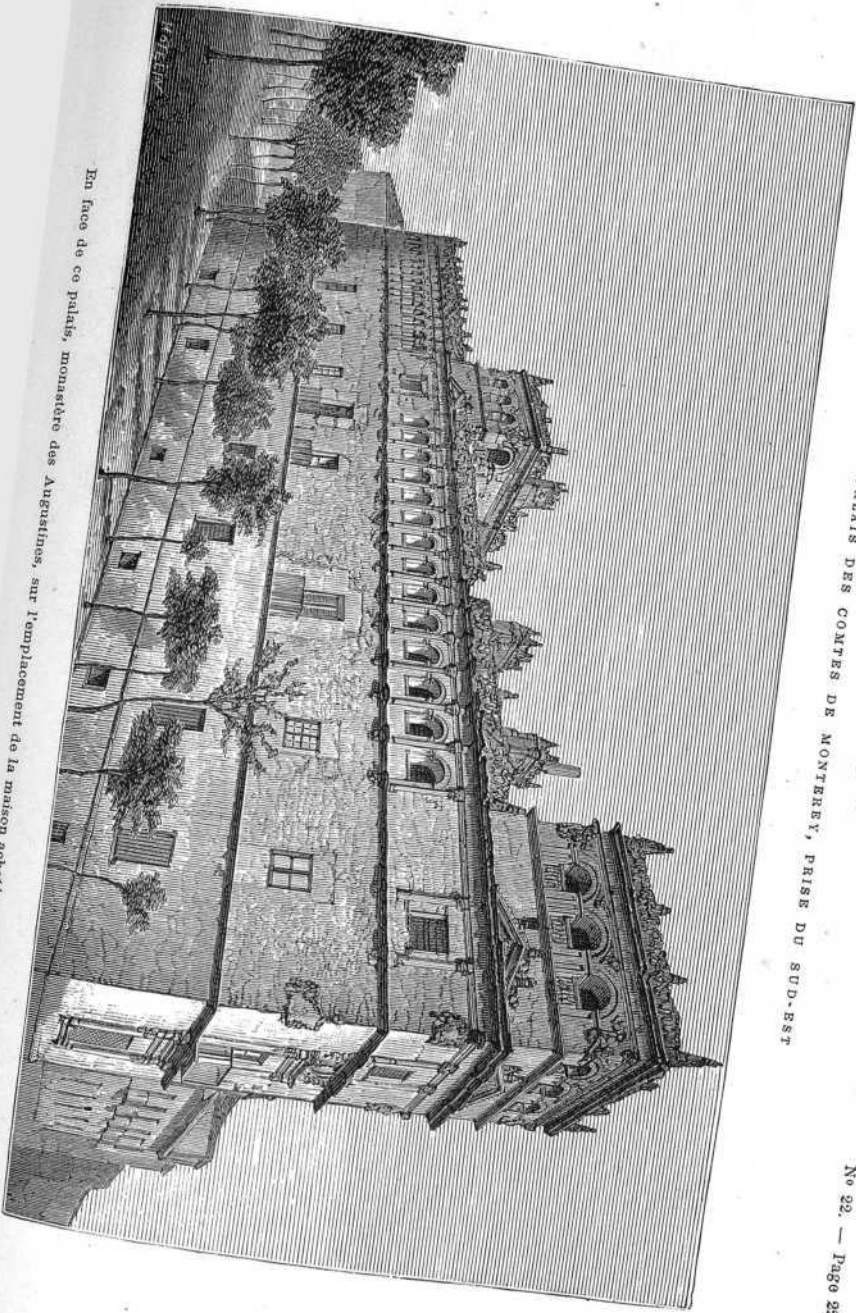
trois ans après avoir fondé son monastère de Salamanque dans une autre maison louée. Malheureusement, après qu'elle en eut pris possession, le propriétaire, Pierre de la Vanda, voulut imposer de nouvelles conditions onéreuses, qui ne pouvaient être acceptées ; et, après de longues négociations inutiles, les Carmélites l'occupaient encore comme locataires, lorsqu'en 1582, leur Prieure, Anne de l'Incarnation, crut avoir trouvé l'occasion d'en sortir. Cette vénérable Mère se faisait illusion ; mais les contradictions qu'elle éprouva dans cette circonstance, firent ressortir l'estime que sainte Thérèse avait pour la science, et l'intérêt qu'elle portait aux études qui la répandent.

La sainte Fondatrice ne pouvait oublier que, pendant sa jeunesse, son salut avait été mis en péril par l'ignorance de quelques-uns de ses confesseurs. Aussi voulait-elle des hommes instruits pour diriger ses monastères. La piété est utile et même nécessaire ; mais elle ne suffit pas. Dieu, pour Thérèse, est le Dieu de la science aussi bien que le Dieu des merveilles. *Plus on est avancé dans les voies de Dieu, plus on a besoin des lumières de la science pour se conduire.* « J'aimerais mieux, dit-elle, traiter avec un homme savant qui ne serait pas pieux qu'avec un

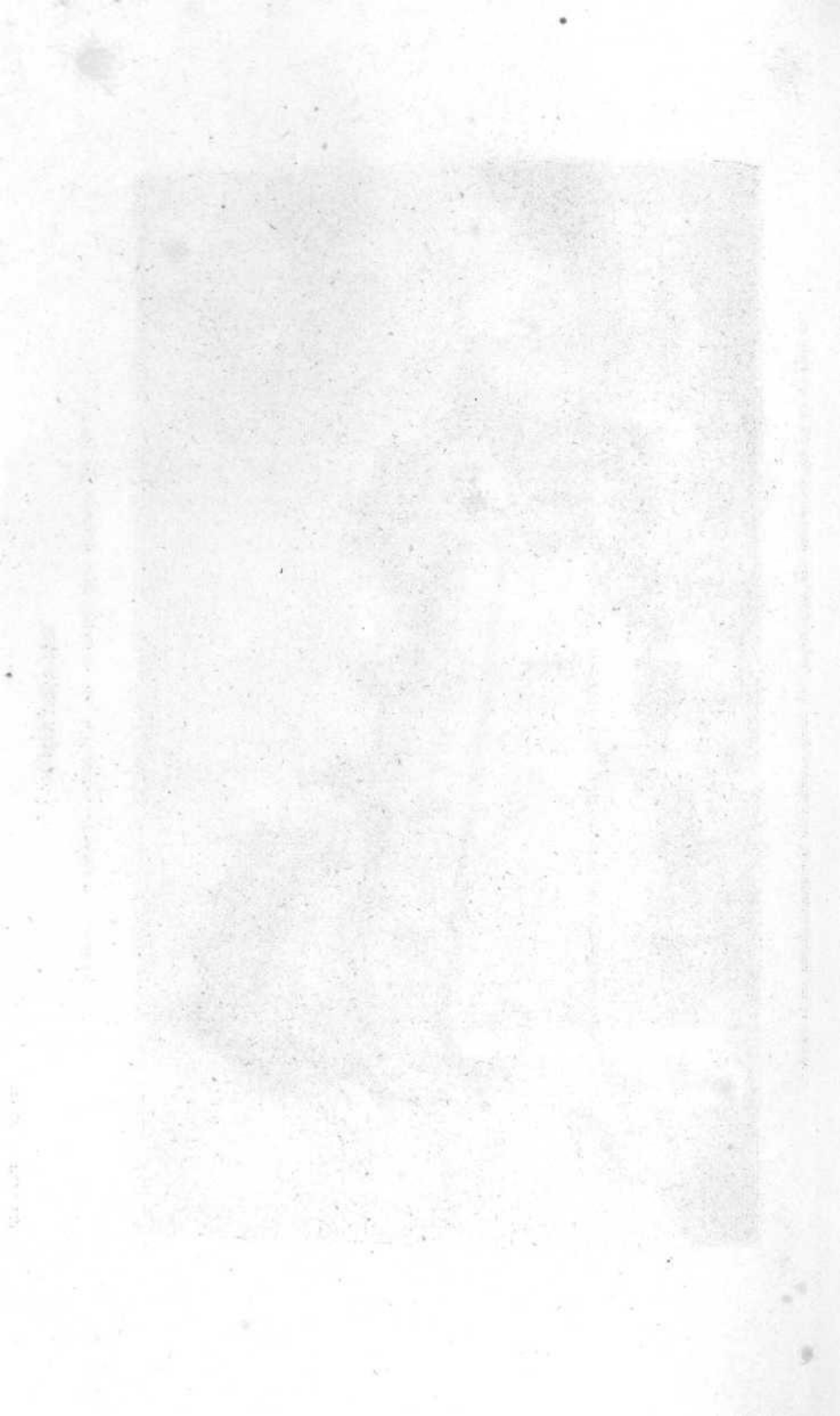
SALAMANQUE

VUE DU PALAIS DES COMTES DE MONTERREY, PRIS DU SUD-EST

N^o 22. — Page 230.



En face de ce palais, monastère des Augustins, sur l'emplacement de la maison achetée par la Sainte.



homme pieux qui ne serait point savant, parce que ce dernier ne pourrait m'instruire de la vérité, ni fonder sa conduite sur elle... La piété sans la science peut jeter les âmes dans l'illusion, les porter à des dévotions sottes et niaises, et Dieu nous garde de ces dévotions : *De devociones a bobas nos libre Dios!* » La nécessité d'une instruction solide la préoccupe toujours en écrivant ses œuvres : elle y revient sans cesse dans sa *Vie* par elle-même, dans son *Chemin de la perfection*, dans son *Château de l'âme*, et sa pensée se résume toujours dans cette exclamation : La science est une grande chose et les lettres sont utiles à tout ; *Gran cosa es el saber y las letras para todo* (1) !

Voilà pourquoi, Salamanque étant un des centres d'instruction les plus importants du monde, la Sainte voulut y avoir un collège pour ses religieux étudiants. Dans une lettre écrite au père Gratien, le 27 février 1581, elle en presse la fondation. Les maisons à Salamanque sont au poids de l'or ; non-seulement les Carmélites n'en ont pas encore en propre dans cette ville, mais elles ont failli être jetées sur le pavé, faute de

(1) *Vida*, c. v y xiii.

Cam., c. vi.

Mor. cuart., c. i.

pouvoir payer le loyer de celle qu'elles occupent. N'importe, il faut que les Carmes aient au plus tôt une habitation près de la célèbre Université. Que ces religieux ne s'amuseut donc pas à tant choisir. Tout consiste à prendre possession : Dieu fait ensuite le reste. C'est beaucoup, dans une ville de cette importance, de s'établir, quand ce ne serait que dans le plus modeste réduit (1). La Fondatrice veut pourtant pour ses chers étudiants une habitation spacieuse, aérée et saine. Une maison qui se trouve dans ces conditions est achetée hors de la ville, sur les bords du Tormès, et, pendant qu'elle est rendue propre à devenir le collège de Saint-Lazare, les Carmes en occupent une autre que le propriétaire, Gonzalve de Monroy, leur ouvre provisoirement. Or cette autre maison, située comme celle de Pierre de la Vanda non loin du palais des comtes de Monterey, est à la convenance des Carmélites, et, dans l'espérance de mettre un terme aux longues incertitudes de ses sœurs, Anne de l'Incarnation veut à tout prix l'acheter. Cette intrépide Prieure, parente très-estimée de la Sainte, amène donc à ses vues le recteur de Saint-Lazare, promet six mille ducats

(1) *Lett.* — De Palencia, 27 février 1581.

et donne une caution ; mais en agissant ainsi elle a compté sans la Fondatrice. La Sainte, en revenant de Burgos, ayant appris à Valladolid ce qui se passe à Salamanque, écrit de nouveau au P. Gratiën et lui exprime tout le déplaisir qu'elle en éprouve. Elle désire aussi vivement que la Prieure de voir la fin des peines de ses sœurs de Salamanque ; mais elle se préoccupe surtout du sort des étudiants. Outre que la maison qu'elle veut acheter est trop chère pour les Carmélites qui n'ont point d'argent, si ces sœurs vont y demeurer, il faudra que les étudiants se transfèrent dans le collège de Saint-Lazare. Or cet établissement, qui vient à peine d'être réparé, est humide, et le séjour en sera mortel pour eux ; Anne de l'Incarnation veut donc ainsi les tuer ; *Es para matarlos*. « Que cette Prieure a l'humeur de femme, *es tan mujer*, s'écrie Thérèse dans son mécontentement : elle négocie cette affaire, comme si elle en avait la permission, en assurant d'une part au recteur de Saint-Lazare que tout ce qu'elle fait, c'est par un ordre, et de l'autre, en me faisant entendre que ce Père fait ce que vous lui avez ordonné vous-même. Comme cette Mère me paraît incapable de mentir, je croirais volontiers que les grandes envies qu'elle a d'acquérir cette maison lui trou-

blent un peu le jugement..... Plus je réfléchis sur la conduite qu'on tient dans cette affaire, plus je m'y perds. Car enfin si Votre Révérence a permis à nos sœurs de la poursuivre, pourquoi les renverriez-vous à moi après la chose faite? ou si vous ne leur en avez pas donné la permission, comment osent-elles entrer en payement de la maison; car elles ont déjà compté cinq cents ducats? Tenez, mon père, ajoute l'aimable Sainte, souffrez que je vous donne un avis, c'est de ne jamais vous fier à des religieuses, *no se crea de monjas*, lorsque vous leur verrez de la vivacité dans les désirs; car l'envie de réussir leur fera imaginer cent mauvaises raisons qu'elles croiront admirables. » Sainte Thérèse ne se contente pas de protester ainsi dans cette lettre contre la conduite de la Prieure; elle profite de ce que Pierre de la Vanda se trouve à Valladolid pour louer elle-même de nouveau sa maison, et mande en même temps au bienfaiteur qui fournit la caution qu'elle doit aller à Salamanque et le prie de suspendre toute négociation jusqu'à son arrivée (1). L'importance qu'elle attache à cette affaire est si grande que, dans la dernière de ses lettres, elle dit

(1) *Lett.* — De Valladolid, 27 août 1582.

qu'elle ne peut se dispenser d'aller à Salamanque, et, si le mal qui doit la conduire au tombeau l'empêche de réaliser ce voyage, elle y supplée quelques jours avant sa mort par une parole aussi ferme que prophétique. Dans une visite que lui fit à Albe le Recteur de Saint-Lazare, ce religieux essaya de défendre les Carmélites de Salamanque, et, comme il ne pouvait apaiser la Sainte, il finit par lui dire : « Après tout, ma Mère, il vaut mieux consoler nos sœurs que de les affliger inutilement, maintenant que l'affaire est faite. — Comment, faite? répliqua la Sainte; non, mon fils, l'affaire n'est pas faite encore, jamais nos sœurs ne mettront le pied dans cette maison; Dieu ne le veut pas (1). » Huit jours après, il n'était plus question à Salamanque de l'achat de la maison de Gonzalve de Monroy par les Carmélites, et, en 1597, les étudiants de Saint-Lazare, obligés par une inondation du Tormès d'abandonner leur collège, se retirèrent de nouveau dans cette maison et s'y établirent définitivement (2).

(1) « Respondió la Santa estas formales palabras : ¿ Está hecho, hijo? Pues no está hecho, ni pondrán pié en la casa; pues no es voluntad de Dios. »

Vic. de la Fuente., t. II, p. 336. — Not. 5, decl. de fr. A.

(2) Si la Sainte encourageait ainsi les études dans son Ordre, ce n'est pas qu'elle voulût qu'on y fit montre de science. Les préten-

Cette maison des Carmes Déchaux est déserte aujourd'hui, et la Fondatrice, qui en a parlé si souvent, ne l'a jamais visitée; mais, près de cet ancien monastère, on trouve la *Calle de Santa Teresa* qui aboutit dans le voisinage à une place du même nom, et, dans ces lieux, l'on est de nouveau sur les traces que la Sainte a laissées de

tions à la science ne pouvaient convenir à la simplicité de son caractère. Elle interdisait à ce défaut l'entrée de ses monastères et l'y poursuivait sans pitié jusque dans les âmes les plus chères à son cœur. Un jour à Tolède elle venait d'admettre dans son monastère une personne qui avait d'excellentes qualités; mais cette postulante, au moment de la quitter, s'étant avisée de lui dire : « Et ma bible, ma Mère, il faudra bien aussi apporter ma bible. — Votre bible, ma fille, répliqua la Sainte après un instant de réflexion, gardez votre bible et ne venez pas dans notre monastère où on ne sait que filer et faire ce qu'on commande. » Quelque temps après, une de ses Prieures lui ayant communiqué une lettre qu'elle écrivait au P. Marien, elle y remarqua quelques citations latines et ne manqua pas de lui donner une leçon. « Avant que cela m'échappe, lui écrit-elle aussitôt, il faut vous dire que j'aurais trouvé fort bien la lettre pour le P. Marien, s'il y avait eu ce latin de moins. Que cela ne vous arrive plus, je vous prie, et ne le permettez à personne. J'aime beaucoup mieux que mes filles se piquent de simplicité, comme il convient à des saintes, que de vouloir passer pour des rhétoriciennes. » (19 novembre 1576.) Et cependant la Prieure que la Sainte humiliait ainsi, était Marie de saint Joseph, à qui elle écrira bientôt : « Si vous m'aimez beaucoup je vous le rends, je vous assure, et j'aime que vous me le disiez. Oh ! qu'il est vrai que notre nature nous porte à vouloir être payé de retour ! Cela ne doit pas être mauvais, puisque Notre Seigneur même l'exige de nous. » (9 novembre 1581.)

son passage béni dans la ville de Salamanque. Traversons en effet la *Plaza de Santa Teresa* (†). Nous arrivons ainsi sur le San-Francisco, petit ruisseau maintenant couvert et transformé en canal dans une partie de son cours, et, en faisant un pas de plus, nous sommes dans la première maison louée par sainte Thérèse au mois d'octobre 1570. Les Carmélites n'y firent point de réparations pendant les trois années qu'elles l'habitèrent, et, d'après une tradition, il n'y aurait pas eu depuis de changements essentiels dans la disposition générale des lieux. Aussi l'on y reconnaît aisément le théâtre des faits racontés avec tant de charme dans le Livre des Fondations.

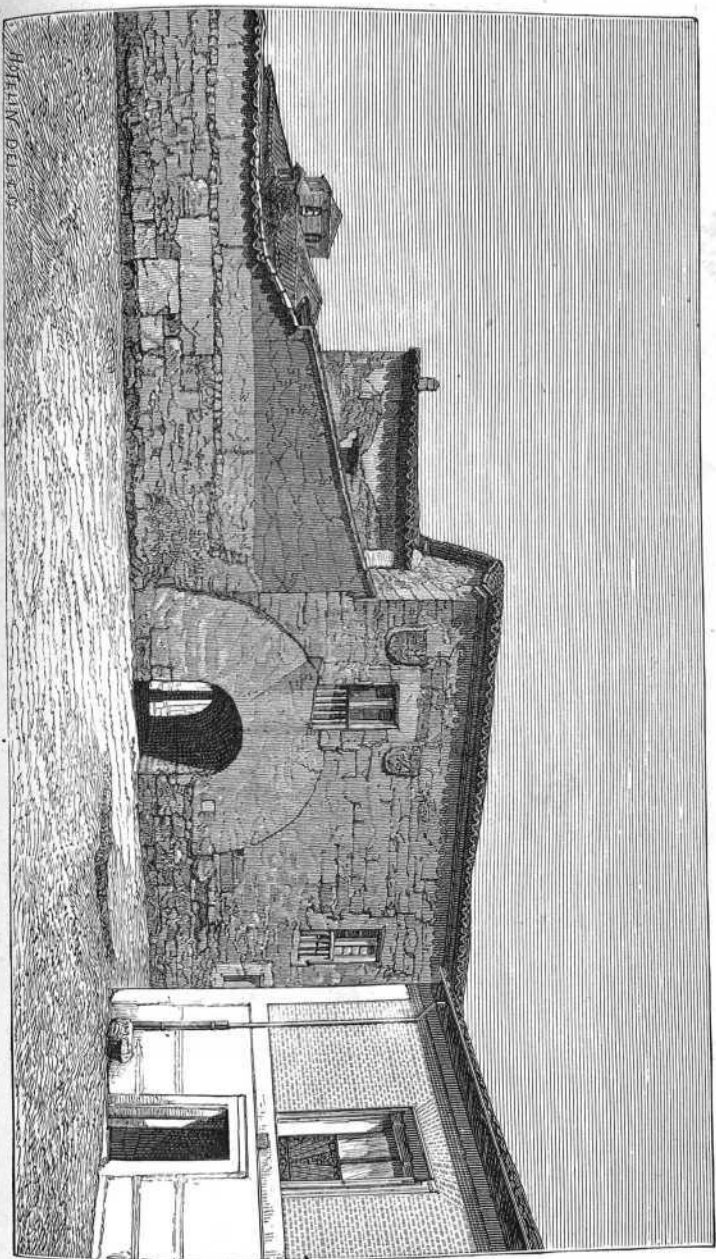
C'est une maison isolée qui a son vestibule et son patio, comme la plupart des habitations espagnoles de quelque importance. Le patio est une cour intérieure rectangulaire sur laquelle s'ouvrent quatre portes qui conduisent dans autant de corps de logis. Les pièces sont nombreuses, et partout l'on peut voir des coins et des recoins. A la vue de toutes ces cachettes, l'on assiste à la scène si pleine de naturel qui se passe dans cette maison à l'arrivée des Carmélites.

(†) Voir la gravure n° 23.

On voit les étudiants qui l'occupaient en sortir à regret après y avoir mis tout dans le plus grand désordre. On suit Marie du Saint-Sacrement, l'unique compagne de la Fondatrice, cherchant, fouillant partout, pour s'assurer qu'il n'en est resté aucun, et l'on aime à surprendre, sur les lèvres de la Sainte, ce sourire dont elle parlait plus tard, lorsqu'elle disait : « J'ai toujours envie de rire, quand je me souviens que cette bonne sœur, qui était encore plus âgée que moi, avait peur des étudiants. » C'était la veille de la Toussaint, sur les six heures du soir, que les deux Carmélites se présentèrent. Il fallut donc travailler toute la nuit pour rétablir l'ordre et pouvoir ainsi prendre possession le lendemain. Le pèlerin cherche aujourd'hui dans le corps de logis contigu au petit vestibule, la pièce qui servit de chapelle pour la première messe et celle qui servit de dortoir pour la première nuit; or ce corps de logis donne au nord sur le jardin, au delà duquel on aperçoit l'ancien monastère de Sainte-Élisabeth. Les religieuses de ce monastère ne tardèrent pas à secourir le Nouveau Carmel établi dans leur voisinage; mais, à leur arrivée, les Carmélites étaient si pauvres qu'elles n'avaient pas même de lits pour se reposer, à moins qu'on n'appelle ainsi le peu de

SALAMANQUE

VUE DE LA PREMIÈRE MAISON OCCUPÉE PAR LA SAINTE, PRISE DE LA PLACE DE SAINTE-THERÈSE, AU SUD.



BOHAIN DEL. SC.

Clocher de Saint-Jean-de-los-Barbales.

Entrée de la maison.



paille que la Sainte apportait toujours dans ses fondations, afin d'être sûre, disait-elle, d'avoir au moins une couche. Ce n'est pas néanmoins ce complet dénûment qui empêchait de dormir Marie du Saint-Sacrement la nuit qui suivit la prise de possession. Cette bonne religieuse n'était pas encore tout à fait rassurée ; elle se tournait et se retournait sans cesse et jetait les yeux de tous côtés. Sainte Thérèse l'ayant remarqué : « Que regardez-vous donc tant, ma fille, lui dit-elle ? » Marie du Saint-Sacrement était alors moins préoccupée du dépit des étudiants que d'une infirmité de la Fondatrice. Le son des cloches, qui dans cette nuit funèbre invite à prier pour les âmes des fidèles qui ne sont plus, lui rappelait que son intrépide Mère ne pouvait voir un corps mort sans éprouver le mal de cœur, et elle lui répondit : « Je pense, ma Mère, à ce que vous feriez ici toute seule, si je mourais cette nuit. » — « Ces paroles me frappèrent l'esprit, ajoute la Sainte dans son récit ; il me semble en effet que si cela fût arrivé, je me serais trouvée en grande peine ; toutefois après y avoir pensé, je répliquai : « Ma sœur, quand ce que vous me dites arrivera, « je verrai ce que j'aurai à faire ; mais à cette « heure, laissez-moi dormir ; » et, comme nous

avons fort mal passé les nuits précédentes, le sommeil nous fit oublier nos craintes, et nos sœurs qui arrivèrent de Médine le lendemain nous en délivrèrent entièrement. »

Cependant la difficulté, qui devait être le principal tourment de l'aimable Sainte à la fin de sa vie, se présentait déjà. Le voisinage du San-Francisco rendait humide et malsaine l'habitation de ses filles, et elle eut la douleur de les quitter sans les avoir établies dans une autre maison plus habitable et qui leur fût propre. Celles-ci se réjouissaient d'être sans demeure, en arrivant à Salamanque, comme le divin Maître, lorsqu'il vint en ce monde; mais leur sainte Mère ressentait vivement toutes leurs peines et prenait tous les moyens de les adoucir et de les alléger. Elle leur écrivait des lettres pour les consoler, leur envoyait des secours pour les soutenir, et, c'est en les visitant, pour les aider encore, dans cette première maison louée, qu'elle éprouva le ravissement le plus remarquable peut-être de sa vie séraphique.

Les faveurs extraordinaires que sainte Thérèse avait de bonne heure reçues de Dieu, lui avaient fait entrevoir sa beauté ineffable et éprouver les avant-goûts du ciel. Dès lors, ce monde terrestre

ne lui paraissait plus qu'une solitude déserte; elle souffrait d'y être attachée par les liens du corps et soupirait sans cesse après le moment où elle en serait délivrée. Voir Dieu, le contempler face à face, le posséder toujours sans craindre jamais de le perdre, tel était l'objet de tous les désirs de son cœur et telle est aussi la clé de sa sainte vie (1). C'est pour voir cette beauté céleste qu'elle aspirait au martyre dès l'âge de sept ans; c'est l'espérance de le contempler toujours qui la faisait tressaillir de joie, lorsque le symbole de la foi lui rappelait que son règne n'aurait point de fin, et c'est la douleur d'être privée plus longtemps de cette vision bienheureuse qui la fit tomber dans l'extase dont je veux parler.

C'était le jour de Pâques, 15 avril 1571. Dès le matin, le mystère de la fête avait donné des ailes à l'espérance de la séraphique Mère, et le soir, elle souhaitait ardemment de voir enfin Dieu face à face, lorsque, dans une réunion générale, une des sœurs se mit à chanter, sur la peine qu'il y a à vivre sans lui, quelques couplets commençant par ces mots : *Véante mis ojos*. Ces

(1) « To see God... This is the key of her whole life. »

The Most Rev. H. E. Manning. — Pref. to the life of saint Teresa.
p. vi.

paroles causèrent à la Sainte une douleur si profonde qu'elle tomba en extase en jetant de grands cris. On l'emporta dans sa cellule et le lendemain, comme elle était encore sous cette impression douloureuse, elle composa sa *Glose* si connue : *Vivo sin vivir en mí* (1).

On ne saurait parcourir les lieux témoins de ce ravissement de douleur, sans relire le petit

(1) Voici les couplets formant une autre glose que chantait la sœur lorsque la Sainte tomba en extase.

Véante mis ojos,
Dulce Jesus bueno :
Véante mis ojos,
Muérame yo luego.

1^a

Vean quien quisiere
Rosas y jazmines,
Que si yo te viere
Veré mil jardines
Flor de serafines,
Jesus Nazareno,
Véante mis ojos,
Muérame yo luego.

2^a

No quiero contento,
Mi Jesus ausente,
Que todo es tormento
A quien esto siente.
Solo me sustente
Tu amor y deseo ;
Véante mis ojos,
Dulce Jesus bueno.

Véante mis ojos,
Dulce Jesus bueno :
Véante mis ojos,
Muérame yo luego.

poème où se reflète tout ce que sainte Thérèse y éprouva et surtout la force de son espérance et la grandeur de son martyre. Bossuet, pris pour interprète et pour guide, fait renaître pour nous cette scène émouvante en s'adressant tour à tour à nous-mêmes, à la sainte et à Dieu. « Si vous voulez voir, nous dit d'abord ce génie sublime, jusqu'où la sainte espérance a élevé l'âme de

Traduction inédite de cette glose.

Jésus si doux, la bonté même,
 Mes yeux ne veulent plus s'ouvrir
 Que pour te voir, Beauté suprême.
 Oh ! fais-moi donc bientôt mourir !

1^{er}

Je sais qu'il en est sur la terre
 Qui disent trouver de plaisir
 A voir une fleur éphémère.
 Moi, j'ai bien un autre désir.
 Oh ! j'abandonne sans tristesse
 A ceux-ci roses et jasmins.
 Que je te voie, oh ! douce ivresse !
 Et je verrai mille jardins.
 Fleur des séraphins, ô ma vie !
 Jésus de Nazareth, ô toi
 Que mes yeux de voir ont envie,
 Fais-moi mourir, appelle-moi !

2^e

Si Jésus cache sa présence,
 Je ne puis trouver du plaisir.
 Dès lors qu'on ressent son absence,
 Tout est peine et tout fait souffrir.
 Seul tu peux réjouir mon âme ;
 Je t'aime, ô mon souverain Bien !
 Je te désire et te réclame ;
 Que cet amour soit mon soutien.
 Je ne peux vivre davantage,
 Doux et bon Jésus ; dans l'espoir
 De contempler ta douce image,
 Mes yeux sont pressés de te voir.

Jésus si doux, la bonté même.
 Mes yeux ne veulent plus s'ouvrir
 Que pour te voir, Beauté suprême.
 Oh ! fais-moi donc bientôt mourir !

Thérèse, méditez ce sacré cantique que l'amour divin lui met dans la bouche. *Je vis*, dit-elle, *sans vivre en moi, et j'espère une vie si haute, que je meurs de ne mourir pas.* Qu'entends-je et que dites-vous, divine Thérèse? Je vis, dit-elle, sans vivre en moi. Si vous n'êtes plus en vous-même, quelle force vous a enlevée, sinon celle de votre espérance? ô transports inconnus au monde, mais que Dieu fait sentir aux saints avec des douceurs ravissantes! Thérèse n'est donc plus sur la terre; elle vit avec les anges; elle croit être avec son Époux. Et ne vous en étonnez pas; l'espérance a pu faire un si grand miracle. Car comme les personnes agiles, pourvu qu'elles puissent appuyer la main, porteront après aisément le corps; ainsi l'espérance qui est la main de l'âme par laquelle elle s'étend aux objets, sitôt qu'elle s'est appuyée sur Dieu, elle est si forte et si vigoureuse qu'elle y enlève après l'âme tout entière. » Cependant cette espérance n'est pas la possession complète, et le bien que Thérèse espère et qu'elle entrevoit est si grand, qu'elle s'y élance de toute l'ardeur de ses désirs; mais elle est aussitôt retenue par une force irrésistible, et ainsi « Dieu l'attire et Dieu la retient. Il lui ordonne de courir au ciel et il veut qu'elle

demeure en la terre. D'un côté, il lui découvre d'une même vue toutes les misères de cet exil, tous les charmes et tous les attraits de sa vision bienheureuse, non point dans l'obscurité des discours humains, mais dans la lumière claire et pénétrante de sa vérité infinie; mais comme elle pense se jeter à lui, charmée de ses beautés immortelles, aussitôt il lui fait connaître qu'il la veut encore retenir au monde. Qu'est-ce à dire, ceci, ô grand Dieu? Est-il digne de votre bonté de tourmenter ainsi un cœur qui vous aime? Si vous inspirez ces désirs, pourquoi refusez-vous de les satisfaire? Ou ne la tirez pas avec tant de force, ou permettez-lui de vous suivre. Ne voyez-vous pas, ô céleste Époux, qu'elle ne sait à quoi arrêter son choix? Vous l'appellez, vous la repoussez, si bien que lorsqu'elle court à vous, elle se déchire elle-même et son âme ensanglantée par la violence de ces mouvements opposés que vous la forcez de souffrir, ne trouve plus de consolation. »

Dans cet état violent de son âme, en entendant chanter les couplets qui rappellent la privation de Dieu sur la terre, la peine qu'éprouve la Sainte d'en être séparée devient si intense que son cœur en est comme transpercé et qu'elle meurt de ne

pas mourir. Bossuet, qui essaye de rendre ainsi compte de cette extase de douleur, trouve ses paroles impuissantes et son génie s'incline devant l'inspiration séraphique de *l'admirable*, de *l'incomparable*, de la *divine* Thérèse (1). Heureusement Thérèse elle-même lui vient en aide dans une lettre écrite à un de ses confesseurs. « Hier au soir, lui dit-elle, tandis que j'étais avec les sœurs réunies, on chanta quelques couplets sur la peine qu'il y a à vivre sans Dieu. Comme je sentais déjà cette peine, ce chant produisit sur moi un tel effet que mes mains commencèrent à devenir raides. C'est en vain que je voulus résister. De même que je sors de moi par les ravissements de joie, de la même manière l'âme entre en extase par l'excès de la peine et demeure hors d'elle-même. Jusqu'à ce jour je ne l'avais point compris, parce que la peine n'était pas assez grande pour me faire sortir de moi ; mais comme, depuis quelque temps, elle est devenue intolérable, et que j'avais hier l'usage de mes sens, elle me faisait jeter de grands cris, sans qu'il me fût possible de m'en défendre. Maintenant encore elle est si intense qu'elle va jusqu'à

[(1) Bossuet, — *Panégyrique de sainte Thérèse*. — *Passim*.

transpercer mon âme, et je comprends ainsi mieux le martyre qu'endura Notre Dame. Je sais aujourd'hui ce qu'est un transpercement (1). »

La religieuse qui avait chanté le cantique est Isabelle de Jésus. Lorsqu'elle était encore dans le monde, et qu'elle pensait à se faire carmélite, la Fondatrice l'avait encouragée dans son dessein et lui avait exprimé l'espérance qu'elle serait un jour une grande sainte (2). Cette sœur privilégiée avait répondu à cette attente ; Thérèse l'aimait beaucoup, et lorsqu'elle passait dans la suite à Salamanque où Isabelle demeura longtemps, elle se plaisait à lui dire : « Venez, ma fille, chantez-moi ces couplets (3). » Isabelle de son côté vénérât profondément la séraphique Mère. Quand il s'agit de la canoniser, elle insista, dans sa déclaration, sur cette union avec Dieu qui est tout le fond de la vie intérieure de sainte Thérèse (4). C'était dire à la fois par quel moyen sa belle âme jouissait toujours d'un calme inaltérable, com-

(1) *Lib. de las Rel.*, iv.

Lett. — De Séville deux lettres, le 20 fév. 1576.

(2) *Vic. de la Fuente*, t. II, *cart.* xxv. — Desde Avila, á principios de 1572.

(3) « Venga acá, hija mía, cánteme aquellas coplitas. »

Ribera. — *Vida*, l. IV, c. x.

(4) *Vic. de la F.*, t. II. — *Informaciones*, nº 91.

ment la vie active, loin de nuire en elle à la vie contemplative, lui fournissait sans cesse un nouvel aliment et servait au contraire à l'accroître, enfin pourquoi le plus sublime de ses ravissements a pu avoir lieu dans le monastère qui rappelle le plus ses grands travaux comme fondatrice et comme écrivain.

Pendant les longues vicissitudes de cette fondation, les difficultés renaissent sans cesse. Les Carmélites louent d'abord pendant trois années consécutives la maison où Thérèse vient d'avoir son extase; puis elles passent dans celle de Pierre de la Vanda où elles sont pendant dix ans dans une condition encore plus précaire. En 1574, la Sainte y écrit l'histoire de ses huit premières fondations et peut déjà dire à propos de celle de Salamanque: « De tous les monastères de la règle primitive que le Seigneur a fondés jusqu'à présent, il n'en est aucun dans lequel les religieuses aient éprouvé tant de difficultés (1). » Les années suivantes, Thérèse est à Séville dans son jardin de Gethsémani, à Tolède dans sa prison, ou bien à Avila au milieu des persécutions suscitées sans

(1) « En ninguno monasterio de los que el Señor ahora ha fundado desta primera Regla no han pasado las monjas tan grandes trabajos. »

Lib. de las Fund., c. xix.

cesse contre sa Réforme, mais elle ne perd pas de vue son cher monastère de Salamanque. Elle écrit d'Avila, le 24 juin 1579, que les sœurs de Salamanque ont grand besoin de secours et qu'elles ont beaucoup à souffrir de la part de Pierre de la Vanda. Peu après, ces religieuses croient avoir trouvé une autre maison plus à leur convenance ; la Sainte se rend à Salamanque pour en prendre possession, et, le 4 octobre, elle écrit encore de cette ville que tout est renversé. La peine qu'elle en éprouve est un lourd fardeau qui pèse sur son âme jusqu'à la fin de sa vie, et lorsqu'elle meurt à Albe, les Carmélites de Salamanque n'ont pas encore de maison en propre. Heureusement l'esprit de sainte Thérèse a passé dans l'âme de ses filles, et celles-ci continuent son œuvre avec sa constance et son intrépidité. Pour sortir au plus tôt de la maison de Pierre de la Vanda, elles se retirent provisoirement dans une autre maison voisine, qui porte aujourd'hui le nom de *Casa de la Retama*. On sent ici que de chers souvenirs les retiennent encore dans le quartier septentrional de la ville près du palais des comtes de Monterey; mais des souvenirs non moins précieux les attirent bientôt dans la partie méridionale.

Au sud de Salamanque, on visite encore

aujourd'hui l'ancienne et belle église de Saint-Étienne des Dominicains. La Sainte y avait prié souvent dans la chapelle de Sainte-Croix qui lui rappelait celle de l'église de Saint-Thomas, dans sa ville natale, où elle avait reçu du ciel les plus grandes faveurs. Le père Bañes qui avait soutenu sa Réforme naissante, lorsque tout le monde l'abandonnait, avait prononcé ses vœux dans le monastère de Saint-Étienne et y avait résidé quelque temps. Tous les Dominicains de cette maison favorisaient comme lui l'établissement de ses monastères. Les préventions qu'eut pendant quelque temps Barthélemy de Medina, un de ces religieux, contre la *nouvelle réformatrice*, ne servirent qu'à la faire connaître davantage et à resserrer de plus en plus les liens qui unissaient depuis longtemps l'Ordre de Saint-Dominique à l'Ordre de Sainte-Thérèse (1). En 1574, le Père Barthélemy se permettait encore contre la Sainte des paroles piquantes, mais elle y répondait toujours avec la bonne grâce et la sagesse qui la caractérisent. Au mois de février de cette année, elle écrit d'Albe à la Prieure de Salamanque :

(1) « La santa Madre las aficionaba (sus monjas) á la Religion de santo Domingo. »

« Voici une truite que je viens de recevoir de la duchesse d'Albe. Elle me paraît si excellente que je l'envoie par un exprès à mon cher père Barthélemy de Medina. Puisse-t-elle arriver pour l'heure du dîner ! Faites-la lui porter au plus tôt par Michel. Si c'est trop tard, ne laissez pas de la lui envoyer. Voyons si j'aurai quelques lignes de lui. »

Les dispositions du père ne changent pas, l'aimable Sainte écrit encore de Ségovie au mois de mai : « Pour ce qui est du père Medina, quand même il irait plus loin, ne craignez pas que je m'en fâche. Au contraire, cela me fait rire et je m'inquiète peu qu'il n'ait pas d'affection pour moi. Il n'a pas eu de rapports avec nos monastères ; il ne sait point ce qu'ils sont et il ne saurait se comparer au père Bañes qui les aime, qui en fait sa propre affaire et qui en a été le véritable soutien ; » et au mois de septembre elle ajoute : « Quant au père Medina, je ne désire pas lui causer le moindre déplaisir : Croyez-moi, j'ai mes raisons et j'ai déjà vu quelque effet de cette attention de ma part. N'ayez point de peine de ce qu'il n'a pas pour nous une grande amitié ; il ne nous le doit point. Quant à ce qu'il dit de moi, peu importe ; et pourquoi ne me mandez-vous pas ce qu'il dit ?

J'ai dit au Père Provincial qu'il s'était donné beaucoup de peine pour nous amener la prétendante que vous savez. » A tant de distinction, de douceur et de charité on ne peut résister longtemps. Le père Medina, qui commençait à céder, finit par se rendre entièrement. Dans quelques rapports plus intimes avec la Sainte, il put découvrir les dons que la grâce avait cachés dans son âme, et, lorsqu'il mourut en 1580, il était regardé comme un de ses plus zélés défenseurs. Au monastère de Saint-Etienne, comme chez la comtesse de Monterey, les Carmélites ne trouvaient donc alors que l'attrait des pieux souvenirs de leur sainte Mère, et deux ans après sa mort elles crurent pouvoir se fixer enfin pour toujours dans le voisinage.

Derrière l'église des Dominicains, s'élève un vaste corps de bâtiment que les religieux de saint Basile ont longtemps habité avant la suppression récente des monastères en Espagne. En 1584, c'était l'hôpital du Rosaire. Comme, à cette époque, cet établissement charitable n'était pas occupé, les Carmélites y passèrent, et elles y étaient encore en 1604, lorsque la vénérable Mère Anne de Jésus en sortit pour venir fonder le

Nouveau Carmel en France (1). Malheureusement, pour approprier ce vaste édifice à sa nouvelle destination, il aurait fallu faire des réparations trop dispendieuses, et l'occasion s'étant présentée de s'établir de nouveau dans la partie septentrionale de la ville, les filles de sainte Thérèse en profitèrent ; mais elles ne quittèrent l'hôpital du Rosaire qu'en 1614, et ainsi ce n'est qu'après un demi-siècle d'étranges vicissitudes qu'elles se fixèrent enfin dans le monastère qu'elles occupent encore aujourd'hui.

Cette maison, si laborieusement fondée, est située hors de la ville et près des murailles de l'enceinte, dont elle n'est séparée que par une belle promenade plantée d'arbres. C'est une habitation isolée, pauvre et bien tenue, qui n'a qu'un seul étage, mais qui offre aux religieuses un air pur et sain et ces belles vues que la Sainte désirait tant pour ses filles (2). On y conserve un de ses portraits qui rappelle les honneurs qui lui furent accordés comme écrivain et qui mérite à ce titre de fixer l'attention.

(1) Voir à la fin de ce récit la note : *De Bérulle et les Carmélites espagnoles.*

(2) « Siempre advierta que es menester vistas mas que estar en buen puesto. »

Cart. — Desde Malagon, 8 de febrero de 1580.

La doctrine de la Sainte avait été approuvée par les plus grands théologiens de son temps; un demi-siècle après sa mort, d'après une tradition, l'Université de Salamanque lui aurait conféré les honneurs du doctorat en théologie; au temps du quiétisme, ses écrits furent consultés comme des oracles, et l'Église, qui appelle sa doctrine une *nourriture céleste* dans les prières publiques, semble en faire un de ses grands docteurs. Aussi les artistes de nos jours se plaisent à représenter le saint écrivain avec un bonnet de docteur à ses pieds, et ceux du xvii^e siècle, inspirés par la même pensée, ne craignirent pas de tomber dans l'exagération et le mauvais goût, comme on le voit dans le portrait du monastère de Salamanque.

Sur cette toile on reconnaît aisément les traits de la Sainte peinte à Séville : Thérèse, debout, tient un livre d'une main, une plume de l'autre, et penche légèrement la tête à droite pour recevoir le souffle de la colombe inspiratrice. Rien de plus vrai, de plus naturel, de plus conforme à la tradition; mais ce qui peut paraître aujourd'hui singulier, c'est que par-dessus son voile et ses vêtements de Carmélite, la Sainte porte le bonnet et la mozette de couleur blanche, insignes du doctorat en théologie. On ne peut en douter,

l'aimable Sainte eût souri à la seule pensée d'un pareil travestissement; mais à coup sûr aussi, *l'ignorante pécheresse* était loin de penser qu'elle passerait un jour pour une grande théologienne.

Il faut voir avec quelle modestie Thérèse parle de ses ouvrages. Si elle écrit, c'est par ordre et d'abord pour s'éclairer elle-même; c'est aussi à regret, car c'est pour elle une perte de temps et pour autrui un préjudice. Le Seigneur ne lui a donné ni le loisir, ni la santé, ni les qualités nécessaires pour composer. En réalité, comme aucun de ses écrits n'est destiné au public, Thérèse y découvre tout le fond de son âme et l'on y voit réunis les plus riches dons de la grâce et de la nature.

Tous les ouvrages de cet humble et grand écrivain portent le caractère du naturel et de la simplicité. Partout éclatent le charme et la grâce non sans mélange de cette vivacité et de ce grain de gaieté que met au grand jour sa *lettre de la satire*.

Un jour que Dieu avait fait entendre à la Sainte ces mots : *Cherche-toi en moi*, elle les avait répétés à son frère Laurent. L'évêque d'Avila, qui en avait eu aussi connaissance, avait prié celui-ci et trois autres personnes : François de Salcedo,

Julien d'Avila et saint Jean de la Croix, d'écrire leurs réflexions sur cette parole divine, puis il avait envoyé le tout à sainte Thérèse pour avoir son avis. Dans sa réponse qui a été pieusement conservée, l'on voit que la Sainte se tire avec beaucoup d'aisance et de tact du pas difficile où elle se trouve. Elle corrige gaiement les quatre compositions. *De Salcedo a pris à gauche* et s'il ne veut faire connaissance avec *l'Inquisition sa voisine*, il rétractera des propositions hasardées. — Le P. *Julien commence bien et finit mal*, il sort de la question; mais on peut lui pardonner, car il a un mérite, celui d'être *moins long que le P. Jean de la Croix*. — Celui-ci est trop raffiné, il spiritualise à l'excès; *avec tout cela, il faut pourtant lui savoir gré de nous avoir si bien expliqué ce que nous ne lui demandions pas*. — Quant à son frère, *le pauvre Laurent de Cepeda, il en a dit plus qu'il n'en savait, et il a bien raison d'en être un peu honteux*. — La conclusion, c'est que des quatre compositions la meilleure ne vaut rien (1).

(1) « Yerra el señor Francisco de Salcedo..... si no se desdice, habré de denunciar de él á la Inquisición, que está cerca. -- El P. Julian de Avila comenzó bien y acabó mal..... mas yo le perdono sus yerros porque no fué tan largo como mi Padre Fray Juan de la Cruz. — Dios

Thérèse montre aussi dans ses écrits de l'élévation ou de la profondeur dans la pensée, de la solidité dans le jugement, du discernement, de la prudence réfléchie, de la mesure en tout. Éminemment pratique dans ses vues, elle se connaît en caractère ; n'admet à la vie religieuse ni des filles trop jeunes, ni des filles sans jugement. Elle veut pour ses monastères des directeurs qui soient à la fois pieux et savants, des supérieurs qui ne confessent pas et des confesseurs qui ne fréquentent pas les parloirs, preuve manifeste d'un fonds inaltérable de sagesse, de rectitude et de bon sens (1). Ces œuvres admirables révèlent

me libre de gente tan espiritual..... con todo eso, le agradeceamos el habernos dado tan bien á entender lo que no preguntamos. — Como ha sido del señor Lorenzo de Cepeda..... Ha dicho mas que entiende..... le perdonamos la poca humildad en meterse en cosas tan subidas, como dice en su respuesta. — En todo hay falta sin hacer injusticia. »

Dobl. — Cartas, t. I, cart. v.

La Sainte n'avait pas ici à résoudre la question, mais à dire son sentiment sur la solution qu'en avaient donnée ses amis. « On peut conclure de sa critique, dit le vénérable Palafox, que sa solution aurait été celle-ci : *Cherche-toi en moi* ; c'est comme si Dieu disait à l'âme : *Cherche-moi* et alors tu te trouveras ; car, si tu te cherches sans moi, tu ne te trouveras jamais bien. »

Ibid., not. 13 du Vén. Pal.

Voir à la fin de ce récit la note : *Solution de la question.*

(1) *La vida*, c. xiii.

Cartas al p. Gracian. — Desde Palencia, por febrero de 1581.

aussi les qualités éminentes de son cœur : outre son courage et son intrépidité qui y brillent si souvent, on y voit éclater quelquefois les sentiments les plus tendres et les plus délicats. Nul ne sut mieux que cette grande âme concilier les relations de la vie de famille avec les prescriptions de la vie religieuse. Jusqu'à son dernier soupir, elle garde aux siens une affection vigilante ; elle chérit ses nièces, ses neveux, s'inquiète de leur éducation, même de leurs affaires. L'obéissance à la voix de Dieu n'étouffe pas les sentiments naturels de son cœur brisé, lorsqu'elle s'arrache à la tendresse de son père, et la soumission chrétienne ne l'empêche pas de pleurer à la mort de son frère Laurent. On sent toujours des déchirements et des larmes sous sa résignation.

Ces qualités précieuses de l'esprit et du cœur, que Thérèse reçut en naissant, se sont développées sous l'influence de son éducation, de ses relations sociales, de son union avec Dieu, et font de cette Sainte un guide aussi sûr qu'aimé. Lorsque dans ses écrits, qui sont le miroir de son âme, la lumière de sa vie, elle raconte elle-même les faveurs particulières qu'elle a reçues du ciel, et qu'on voit le Dieu, *qui aime les âmes*, lui pro-

diguer tous ses dons et la combler de ses caresses, quelque merveilleux que soient tous ces privilèges, la pensée ne vient jamais de mettre en suspicion sa compétence ou sa bonne foi : on est séduit, convaincu, entraîné. C'est à la lecture de ses œuvres qu'est due surtout la propagation rapide de sa Réforme. De Marillac les lit par hasard, et il n'a pas de repos jusqu'à ce que cette sainte Réforme soit établie en France; les âmes généreuses qui suivirent dans le cloître la bienheureuse Marie de l'Incarnation y furent attirées par ce qu'elles avaient lu dans les livres de la Réformatrice; et, si les Carmélites conservent jusqu'à nos jours leur ferveur primitive, c'est qu'elles voient sans cesse dans ses œuvres l'image vivante de leur Séraphique Mère. Le siècle lui-même ne peut se soustraire à cette salutaire influence. Au commencement du xvii^e siècle, un docteur protestant d'Allemagne résolut de réfuter ces œuvres admirables sur la première page desquelles Louis de Léon avait écrit : « Je n'ai point connu la mère Thérèse; mais je la connais et je la vois presque toujours en ces deux images vivantes qu'elle a laissées d'elle-même : ses filles et ses livres. » Ce docteur protestant se mit donc à étudier les textes et à ébaucher sa réfu-

tation ; mais après plusieurs années de peines inutiles, il ne put aller plus loin : il déchira ses manuscrits et se fit catholique (1). Des ecclésiastiques obligés de vivre au milieu du monde, comme Joseph Orioli, prêtre de Barcelone, canonisé en 1806, ont trouvé dans ses écrits de puissants moyens de sanctification, et de simples fidèles, aussi distingués par leur esprit que par le rang qu'ils occupent dans la société, y puisent tous les jours des lumières et des forces. Les voies extraordinaires par lesquelles Thérèse a passé pour arriver au sommet de la perfection, pourraient faire penser que le chemin qu'elle trace est impraticable ; mais cela n'est vrai que pour la dernière partie de la brillante carrière qu'elle a parcourue ; car si des nuages cachent aux regards de la plupart des chrétiens le sommet de ces hauteurs sublimes, au pied de la sainte montagne et jusqu'au degré de perfection relative où chaque fidèle est appelé, on peut découvrir les traces des pas de la Sainte et la suivre. Le mysticisme chrétien, dont elle est la glorieuse personnification, n'est après tout qu'un goût de Dieu qui doit se produire spontanément

(1) *Vie. de la F.*, t. II, Preliminares, p. XLII.

et se développer de même dans toute âme qui a la foi vive. Réfléchir sur soi-même afin de se connaître et d'aller à Dieu, c'est entrer dans les premières demeures de son Château de l'âme, ce qui nous est bien facile à tous, et si les portes des autres demeures nous sont fermées, ce que nous en dit la Sainte ne peut être pour nous sans profit. Ce qui ressort, en effet, de cet écrit de sainte Thérèse comme de l'ensemble de toutes ses œuvres, c'est une idée claire des perfections de Dieu, une horreur extrême pour tout ce qui peut blesser les regards de cette Majesté infinie et une humilité profonde accompagnée de beaucoup de largeur dans l'intelligence et de force dans la volonté (1). L'expression théologique manque souvent à la Sainte, mais elle la remplace toujours heureusement par une image ou une comparaison qui fait descendre sa pensée à un niveau plus accessible. Sa *doctrine céleste* est ainsi mise à la portée des âmes ordinaires, ce qui a fait dire par de pieux écrivains que *sainte Thérèse a popularisé la théologie mystique*, qu'à ce titre elle mérite bien d'être appelée *Mère de l'Église* et que *des éternités ne suffiraient pas*

(1) *The life of saint Teresa.* — Pref. by his Grace H. E. Manning, Arch. of Westm.

pour remercier assez Dieu de nous avoir donné cette Séraphique Mère (1).

Après de si grands hommages rendus à sainte Thérèse, il ne doit pas en coûter de reconnaître avec les Bollandistes qu'on ne peut appeler cette Sainte *docteur de l'Église*. Pour lui donner ce nom, il faudrait un décret solennel du Souverain Pontife, et quelques textes de saint Paul semblent s'y opposer. Son titre même de docteur en théologie est contestable. On ne trouve en effet dans les archives de l'Université de Salamanque aucune trace de cette concession honorifique, et l'on est porté à dire avec un érudit qui a étudié la question sur les lieux : « Ce n'est qu'improprement et par emphase que sainte Thérèse est appelée *Docteur de Salamanque*, à cause de tout ce qu'elle a écrit et enseigné dans cette partie de la Vieille - Castille qu'elle a illustrée par son exemple et par sa doctrine, et aussi parce qu'elle a eu des relations très-importantes avec les plus grands docteurs de cette Université et qu'elle est venue mourir et est ensevelie à Albe, dans le

(1) « She was indeed as a french writer calls her a *Mother of the Church*..... It would take many eternities to praise Him rightly for having given to us and to His Church our Seraphic Mother Saint Teresa. »

Faber. — *All for Jesus*, p. 257.

voisinage de cet établissement célèbre et dans ce diocèse de Salamanque (1).

(1) « Puede decirse que *santa Teresa popularizó el estudio de la Teología mística*; poniéndolo al alcance de personas no letradas, y revelando al pueblo católico verdades conocidas solamente de los sabios y escondidas en lo profundo de las cátedras y de los claustros monásticos..... Creo que *se llamó enfáticamente Doctora de Salamanca* por lo mucho que escribió y enseñó en toda aquella parte de Castilla la Vieja, que ilustró con su ejemplo y doctrina, por la gran relacion que tuvo con los doctores mas celebres de aquella Universidad, y por haber venido á morir y estar enterrada cerca de ella y en la misma diócesis de Salamanca. »

Vic. de la F., t. I, Preliminares, p. vi, y x.

Note de la page 243.

DE BÉRULLE & LES CARMÉLITES ESPAGNOLES

De Brétigny, ce seigneur français qui s'était occupé le premier, au monastère de Séville, de l'établissement des Carmélites en France, n'avait pu d'abord réussir dans son dessein ; mais il était revenu en Espagne pour en poursuivre l'exécution, et y avait été bientôt suivi par quelques dames françaises, par un ecclésiastique de grand mérite qui devait être le cardinal de Bérulle et par Gauthier, avocat général au Grand-Conseil, qui avait des relations dans ce pays. Il s'agissait d'obtenir pour la France des religieuses espagnoles bien pénétrées de l'esprit de sainte Thérèse. Hélas ! Marie de Saint-Joseph qui se disait depuis longtemps toute française, était morte à Cueva dans un voyage qu'on lui avait imposé pour la soustraire à la mission qu'elle désirait ardemment accomplir. Marie-Baptiste, cette intrépide nièce de sainte Thérèse, qui avait proposé la première la réforme du Carmel au monastère de l'Incarnation d'Avila, serait partie volontiers pour cette fondation lointaine ; mais son grand âge ne le lui permit pas, et les Carmes s'opposaient au départ d'autres religieuses qui convenaient à cette œuvre si importante. Heureusement Philippe II et le nonce du Pape intervinrent, et ces religieux se résignèrent à voir partir pour la France les Carmélites que l'on demandait.

Anne de Saint-Barthélemy, qui habitait alors à Avila, était une de ces âmes privilégiées après lesquelles, dit Fénelon, *toute l'Église de France soupirait*. Les difficultés de l'entreprise et l'opposition des Carmes, ses supérieurs, l'arrêtèrent quelque temps ; mais son indécision cessa lorsqu'elle entendit ces paroles retentir au fond de son cœur : « Pars, ma fille ; comme le miel attire les mouches, ainsi tu attireras les âmes. Ces chères âmes se prendront à toi, comme les oiseaux se prennent à la glu et elles me seront à jamais acquises. » (*Vie de la V. M. Anne de Saint-Barth.*, l. IV, c. xxv.)

Saint-Joseph de Salamanque possédait un trésor plus grand encore que Saint-Joseph d'Avila. Le père Bañes, qui connaissait cette autre grande espagnole aussi bien que la Sainte, disait qu'elle avait autant de dons surnaturels et plus de dons naturels que Thérèse de Jésus. Anne de Jésus, à treize ans, était appelée à Médine la *Reine des femmes* et saint Jean de la Croix ajoutait plus tard : « Quand je vois la Mère Anne de Jésus, je crois voir un Séraphin. » D'abord Maitresse des novices à Salamanque, elle réussit admirablement en exigeant comme marque de vocation, du bon sens, de l'éducation et de la santé. Elle pratiquait elle-même sa maxime : « Ne savourer aucun plaisir ici-bas. » Cet esprit de mortification était fondé sur une grande humilité qu'une faute commise par elle à Grenade fit paraître au grand jour. Aussi la Sainte aimait à appeler Anne de Jésus sa couronne et la colonne de la Religion du Carmel. Cette grande Carmélite avait été déjà fondatrice à Grenade et à Madrid, lorsqu'elle reçut la mission de l'être à Paris. Cette mission lui plaisait. La sainte Mère avait parlé avec tant d'amour de la France qu'elle ne pouvait douter qu'elle fût venue y fonder elle-même le Nouveau Carmel, si elle eût vécu plus longtemps. La France, c'était ce pays ravagé par l'hérésie où se perdaient tant d'âmes que sa Réforme était appelée à sauver. Anne d'ailleurs admirait de Bérulle. « Ce petit Don Pedro, disait-elle, a bien de l'ardeur et du zèle, et notre sainte Mère l'aurait beaucoup aimé. » Elle savait de plus tous les vœux que l'on faisait au delà des Pyrénées pour la prompte exécution de l'entreprise, et elle déclarait qu'elle était naturellement inclinée aussi bien que surnaturellement forcée par Dieu à y répondre le plus tôt possible.

Cette grande servante de Dieu devait quitter Salamanque avec Isabelle des Anges et Béatrix de la Conception ; prendre en chemin, dans d'autres monastères, Anne de Saint-Barthélemy, Isabelle de Saint-Paul, prieure de Burgos, et Léonor de Saint-Bernard qui parlait français, et arriver en France avec ces cinq autres religieuses. De Bérulle pouvait donc être satisfait. « Ayez confiance, lui avait dit un frère Carme que sa dévotion à l'Enfant Jésus avait gagné à sa cause, l'Enfant Jésus fera votre affaire : Vous aurez les Mères que vous demandez. » (Habert, *Hist. du Card. de Bérulle*, p. 261.) La prédication du frère François de l'Enfant-Jésus s'accomplissait. Le Divin

Enfant avait fait l'affaire. De Bérulle pouvait écrire à Madame Acarie qu'elle aurait ce qu'elle désirait et ajouter même que *si sainte Thérèse avait vécu, elle n'eût pu donner mieux qu'en venant elle-même.*

En donnant son consentement au départ de ces Carmélites, le Procureur général des Carmes ajouta à sa signature, sur leurs lettres d'obédience, que c'était malgré lui qu'il le faisait. D'autre part, les souvenirs du séjour de sainte Thérèse à Salamanque et la présence de ses filles les plus distinguées par leurs talents et leur sainteté, étaient si chers aux habitants de cette ville, qu'ils ne se résignaient pas volontiers non plus à la perte d'un si grand trésor. Lorsqu'ils apprirent qu'on voulait leur enlever leurs saintes Mères, ils s'en émurent si fortement qu'on craignit un soulèvement et qu'il fut convenu que le départ de Salamanque aurait lieu la nuit et sans bruit.

La veille de la fête de saint Bernard, à minuit, le domestique de l'abbé de Brétigny alla donc au couvent des Carmes prendre deux Pères qui devaient faire le voyage. La maison de ces religieux, située au nord-ouest de Salamanque, était fort éloignée du monastère des Carmélites alors situé au sud-est. Il fut obligé de traverser toute la ville, non, comme il l'avoua lui-même, sans une grande frayeur. « Les chiens de la ville étaient lâchés, aboyant et le serrant de si près qu'il croyait devoir en être dévoré. » Enfin il arriva sain et sauf au couvent, emmena les deux Pères et les conduisit au monastère des Carmélites, où l'on avait eu soin de tenir deux carrosses prêts. Les Mères prirent place dans l'un et les dames françaises dans l'autre. Les deux religieux montèrent à cheval ainsi que MM. de Bérulle, de Brétigny et Gauthier, et l'on sortit de Salamanque le 20 août, à deux heures après minuit, après avoir recommandé aux religieuses qui restaient le secret du départ jusqu'à ce qu'on fût hors d'atteinte. L'on put ainsi se dérober à la poursuite des habitants et arriver à Avila le 24 août, jour anniversaire de l'établissement du Nouveau Carmel. Cinq jours après les pieux ravisseurs portaient enfin pour la France avec les fondatrices,

Note de la page 247.

SOLUTION DE LA QUESTION POSÉE DANS LA LETTRE DE
LA SATIRE.

Dans un petit poëme composé par elle à cette occasion, Thérèse exprime ainsi son sentiment sur la question posée à ses amis : Comme l'âme a été créée par un effet de l'amour de Dieu, l'empreinte de son image se trouve dans les entrailles de ce tendre Père. Si donc elle se perd, c'est là qu'elle doit se chercher.

Voici ce charmant petit poëme inédit jusqu'à nos jours et que vient de publier Vicente de la Fuente.

Dieu parle à l'âme et lui dit :

*Alma, buscarte has en Mi,
Y á Mi buscarme has en tí.*

De tal suerte pudo amor
Alma en *Mi* te retratar,
Que ningun sabio pintor
Supiera con tal primor
Tal imágen estampar.

*Fuiste por amor criada
Hermosa bella, y así
En mis entrañas pintada,
Si te perdieras, mi amada
Alma, buscarte has en Mi.*

Que yo sé que te hallarás
En mi pecho retratada,
Y tan al vivo sacada,
Que si te ves te holgarás
Viéndote tan bien pintada.

Y si acaso no supieres
Dónde me hallarás á *Mi*,
No andes de aquí para allí,
Sino, si hallarme quisieres
A *Mi*, buscarme has en tí.

Porque tú eres mi aposento,
Eres mi casa y morada,
Y así llamo en cualquier tiempo,
Si hallo en tu pensamiento,
Estar la puerta cerrada.

Fuera de tí no hay buscarme,
Porque para hallarme á *Mi*.
Bastára solo llamarme.
Que á tí iré sin tardarme,
Y á *Mi* buscarme has en tí.

Escritos de S. Teresa, t. II, p. 510, poesia iv.



Traduction inédite de ce petit Poème.

*O âme, tu dois te chercher en Moi,
Et tu dois Me chercher en toi.*

1

Chère âme, écoute, je t'apporte
De mon cœur le plus doux secret :
L'amour a pu de telle sorte
Retracer en Moi ton portrait,
Que nul peintre, eût-il en partage
Un mérite bien supérieur,
Ne pourrait faire ton image
Aussi bien qu'elle est en mon cœur.

2

*Par mon amour tu fus créée
Accomplie et riche en beauté ;
Ton empreinte est toujours gravée
Dans mon cœur par la Charité.
Et si jamais, âme chérie,
Tu te perdais, rappelle-toi
Le secret que je te confie :
Tu ne dois te chercher qu'en Moi !*

3

Oui, je le sais, âme que j'aime,
En te retrouvant sur mon cœur
Si bien reproduite, toi-même,
Tu tressailliras de bonheur !
Et par hasard, s'il se peut faire
Que tu ne saches Me trouver,
Ce n'est point par toute la terre,
Mais en toi qu'il faut Me chercher.

4

L'amour a fait, âme bien chère,
Mon lieu de repos de ton cœur,
La demeure que je préfère,
Et la maison de mon bonheur !
Aussi je frappe, aussi j'appelle,
Si je parviens à découvrir
Dans ta pensée, âme immortelle,
Une porte à Me faire ouvrir !

5

Hors de toi, bien est inutile
De Me chercher, je te l'ai dit.
Me trouver n'est pas difficile,
Appelle-Moi, cela suffit !
Et sans tarder, âme chérie,
Tu Me verras venir à toi.
Ainsi, plus jamais ne l'oublie !
Dans ton cœur toujours cherche-Moi.

XII

ALBE

LE TOMBEAU DE LA SAINTE

Albe est à vingt kilomètres environ au sud de Salamanque. La route qui y conduit suit d'abord le cours du Tormes, en le remontant, puis s'en écarte un peu, comme pour montrer au pèlerin le théâtre de la bataille de 1812, et faire renaître pour lui les principaux incidents de cette lutte célèbre à laquelle la Sainte ne dut pas être indifférente. Après une heure et demie de marche, voici les deux Arapiles, le plus élevé, occupé par les envahisseurs, et l'autre, un peu plus loin, par les champions étrangers de l'Indépendance espagnole. Un vallon sépare ces mamelons fameux et s'étend vers le sud. Si l'on menace de ce côté

leur ligne de retraite, les auxiliaires de l'Espagne abandonneront leur position ; mais le général Maucune a la témérité de descendre dans le vallon et d'engager ainsi le combat sans ordre supérieur. Marmont et Bonnet sont successivement blessés , l'armée vaincue est obligée de repasser le Tormes , et alors commence cette retraite qui ne se termine qu'au delà des Pyrénées et de la Garonne. Le vainqueur devait ce succès décisif plutôt à la diversion puissante des guerillas espagnoles qu'à sa propre valeur. Souvent en effet, dans ce duel en champ clos, l'envahisseur gagnait les batailles, prenait les villes et ruinait les forteresses ; mais le peuple espagnol lui échappait toujours, et, comme un ennemi invisible, le harcelait sans cesse, surprenait ses corps détachés et le détruisait ainsi peu à peu. Ce peuple héroïque avait conservé quelque reste de son ancien patriotisme religieux. De même qu'à l'époque de l'invasion des Maures, il se mettait sous la protection de saint Jacques , donnait à ce Saint le surnom de Matamoros et refoulait vers le sud les infidèles ; ainsi au temps de la grande invasion moderne, il prenait sainte Thérèse pour sa grande Avocate, la déclarait généralissime des armées de l'Indépen-

dance et rejetait son nouvel ennemi vers le nord (1).

La sainte Patronne fut donc souvent invoquée pendant cette lutte célèbre dans la contrée que nous traversons. Albe, au terme de notre pèlerinage, donna son nom à une autre bataille livrée en 1809. En y arrivant, nous nous retrouvons sur les bords du Tormes et nous jouissons de l'aspect le plus intéressant (†). Au delà de la rivière, la petite ville s'étale à nos yeux au fond d'un amphithéâtre elliptique formé par le revers occidental d'une haute colline. A droite, c'est-à-dire à l'extrémité méridionale de l'ellipse, se dresse un énorme rocher qui supporte les ruines imposantes de l'ancien château des ducs d'Albe. Ce château est plein des souvenirs de sainte Thérèse; mais les regards du pèlerin se portent de préférence à l'intérieur de la ville, au pied de ce rocher superbe, sur un point assez élevé pour qu'on y ait vue sur le Tormes, et ils y découvrent sans peine un grand édifice entre deux églises, l'église de Saint-Pierre et l'église de Saint-Jean. C'est le monastère des Carmélites d'où Thérèse

(1) *Declaracion de las Cortes de Cádiz*, 30 de junio de 1812.

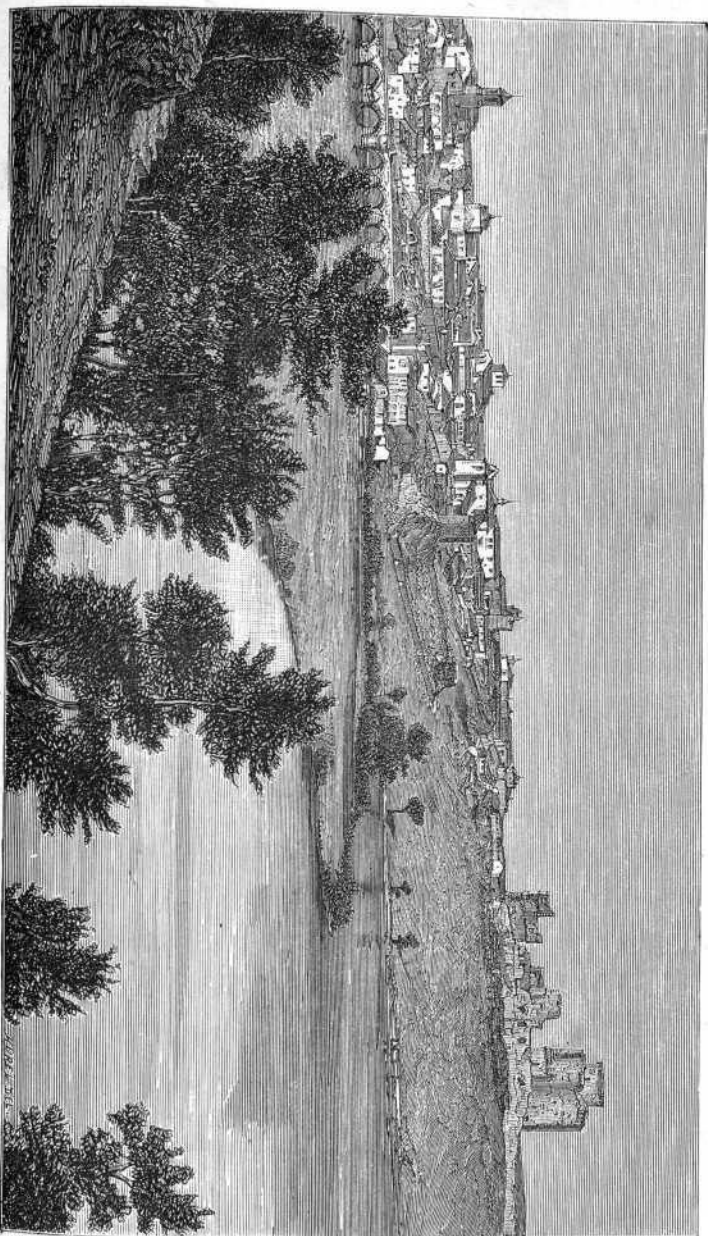
Vic. de la Fuente, t. I, Preliminares, p. xi.

(†) Voir la gravure n° 24.

écrivait avec une simplicité d'enfant à la Prieure de Salamanque, en février 1574 : « Je vous dirai que j'ai ici un ermitage d'où je vois la rivière; j'ai la même vue de la cellule où je couche, et, de mon lit je puis jouir du coup d'œil, ce qui me récrée beaucoup. » C'est dans la chapelle de ce monastère que repose son saint corps et qu'est conservé son cœur blessé d'un trait de l'amour divin ; c'est dans ce pieux sanctuaire que, depuis près de trois siècles, de nombreux pèlerins viennent vénérer ces précieuses reliques, et c'est aussi auprès de cette tombe chérie que nous voudrions aller sans retard nous prosterner. Mais, pour suivre avec ordre les traces des pas qu'a laissées la Sainte à Albe, après avoir franchi le Tormes sur le pont de vingt-six arches qui rappelle celui de Salamanque, montons d'abord au vieux manoir. La duchesse d'Albe, qui était une des grandes bienfaitrices du Carmel, avait obtenu du Provincial des Carmes que, lorsque la Sainte arriverait à Albe, elle commencerait par faire une visite au château. Voici le chemin sinueux qui y conduit. En tournant autour du monticule, Thérèse jouissait de ces belles vues qu'elle aimait tant, et, lorsqu'elle était arrivée au sommet, elle devait être pleinement satisfaite. De là ses regards

ALBE

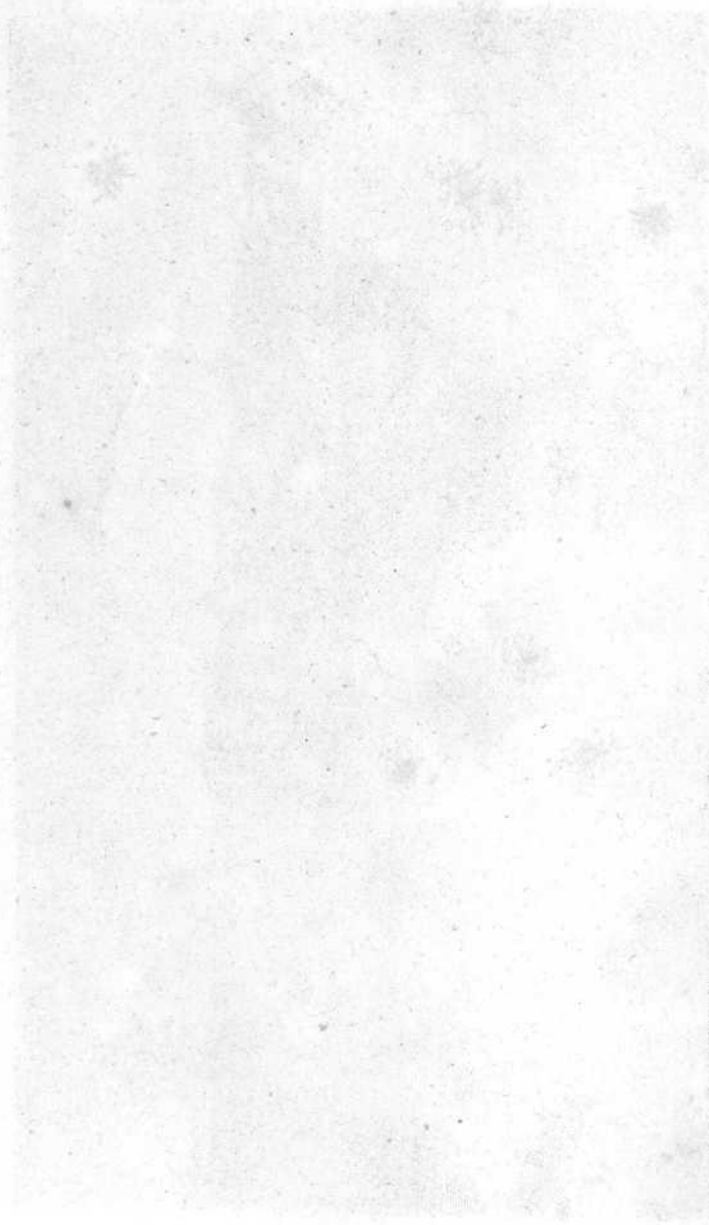
VUE GÉNÉRALE, PRISE D'UNE COLLINE, AU SUD-OUEST



Le monastère des Carmélites.

Le Tormeis.

Le château.



1980-1981

1980-1981

1980-1981

1980-1981

se portaient sur toute la contrée. Au nord, dans la ville, à ses pieds, elle voyait une de ses maisons religieuses qu'elle appelait dans son séraphique langage *la retraite de Dieu, son paradis de délices*, comme Saint-Joseph d'Avila; et, au sud, un aspect magnifique lui rappelait un autre précieux souvenir de son pays natal. A cette hauteur, en effet, en se tournant du côté du midi, on se croirait transporté devant la Puerta de la Santa, sur la promenade plantée d'arbres qui domine la grande plaine d'Avila. La vue s'étend aussi jusqu'au prolongement occidental du Guadarrama, et l'aspect général du bassin du Tormes, comme du bassin de l'Adaja, offre une vaste plaine, très-large au loin vers les montagnes qui bornent l'horizon, puis se retrécissant peu à peu et se réduisant enfin près de la ville à un passage étroit par lequel les eaux de la rivière s'échappent vers le nord. Quant au château lui-même, depuis la guerre de l'Indépendance, il n'est plus qu'un monceau de ruines. Cependant on y distingue encore les traces de plusieurs enceintes de murailles, des restes de nombreuses tourelles et quelques peintures dans une tour qui a été conservée. C'est bien là le château visité en 1788 par le voyageur espagnol qui dit que le château d'Albe est grand,

bien fortifié et orné à l'intérieur de beaucoup de peintures murales (1); et telle devait être la résidence princière du fameux duc d'Albe, au temps de Philippe II et de sainte Thérèse.

La famille de la Sainte était en relation avec cette maison puissante avant l'établissement du Carmel à Albe. Son beau-frère, Jean d'Ovalle, habitait la petite ville pendant une partie de l'année, et son neveu Gonzalve vécut dans le château, d'abord parmi les enfants d'honneur, puis parmi les serviteurs nobles. Aussi le duc et la duchesse apprirent-ils avec bonheur, en 1571, que les Carmélites venaient s'abriter à l'ombre de leurs grands murs. Le duc était souvent absent, lorsque la fondatrice était à Albe; mais il s'en consolait en lisant sa vie par elle-même (2), et la présence de la Sainte au château était toujours regardée comme une bénédiction par la famille. La duchesse en profitait pour lui offrir quelques présents, comme le riche bijou que Thérèse accepta d'abord de si bonne grâce, pour lui être agréable, et qu'elle lui fit rendre ensuite par esprit de sacrifice; ou bien cette chère amie envoyait dans cette circonstance au monastère

(1) Ant. Ponz — *Viage de España*, t. XII, p. 289.

(2) *Lett.* — Au p. Gratien, de Malagon, janv. 1580.

de l'excellent poisson dont le Tormes abonde encore, comme cette belle truite que la Sainte s'empressa d'adresser avec tant de tact et de finesse au Père Medina de Salamanque. Quelquefois les entretiens pieux se prolongeaient bien avant dans la nuit. La duchesse lui confiait alors tous les secrets de son cœur, lui demandait des lumières pour se guider dans les voies de Dieu, et c'est pour éclairer sa conscience qu'elle voulut la voir à son retour de Bûrgos.

La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy a tracé en paroles pleines de larmes la voie douloureuse que sa chère Sainte suivit pour aller de Medina del Campo à Albe, où elle termina son admirable carrière. Peñaranda, située à mi-chemin, a conservé de son passage un souvenir que trois siècles n'ont pu effacer. C'est aujourd'hui un bourg où l'on trouve toutes les choses nécessaires à la vie ; mais au temps dont nous parlons, c'était une localité sans importance, où la Sainte, atteinte déjà de la maladie dont elle allait mourir, ne put se procurer aucune nourriture, et où elle montra son angélique patience au milieu du plus complet dénûment. « A la nuit, dit sa fidèle compagne dans son récit naïf et plein d'onction, nous nous trouvâmes dans un pauvre

petit endroit, *en un pobre lugarcillo*. La Sainte se sentait très-faible; elle me dit : « Ma fille, « donnez-moi quelque chose à manger, car je « tombe de défaillance. » Je n'avais que quelques figues sèches; je les lui donnai; elle en mangea une, quoiqu'elle eût la fièvre. Je remis en même temps à une personne qui se trouvait là quatre *reales*, pour acheter, à quelque prix que ce fût, deux œufs; mais quand elle revint me dire que, même avec de l'argent; elle n'avait pu s'en procurer, je jetai les yeux sur la Sainte qui était à demi morte, et je me mis à pleurer. Il serait difficile de rendre la peine que je ressentis alors. Mon cœur semblait se fendre de ne pouvoir la secourir dans l'état d'épuisement où elle était. Il fallut que la Sainte me consolât elle-même. *Ne vous affligez pas, ma fille, me dit-elle, ces figues sont très-bonnes; beaucoup de pauvres n'en ont pas tant. C'est Dieu qui permet tout ceci* (1). » Le lendemain, les voyageurs ne trouvent, un peu plus loin, dans un autre petit village, que quelques herbes cuites avec de l'oignon, dont la Sainte fut obligée

(1) « Una noche, estando en un pobre lugarcillo.... No llores, hija, esto quiere Dios agora..... y me decia que no habia de que tener pena, que ella estaba contenta con un higo que habia comido. »

Vic. de la F., t. II, p. 422. — Informaciones, n° 96

de manger. C'était un bien faible dédommagement de la disette absolue de vivres qu'on avait éprouvée la veille ; aussi l'on dit encore en Castille : « Ce sont les habitants de Peñaranda qui ont donné la mort à la Sainte ; *los de Peñaranda matáron la Santa.* »

La duchesse d'Albe avait envoyé une voiture à Medina del Campo, et c'est avec ce secours que la petite troupe arrive à Albe ; mais après deux jours de fatigue et de privations, la Sainte ne viendra pas au château. Allons donc l'attendre au monastère.

Cette maison, située à l'intérieur de la ville, donne au levant sur une place et s'avance du côté opposé jusque sur le bord d'un rocher d'où l'on aperçoit les rives du Tormes (†). De toute part elle est isolée des constructions voisines. La chapelle primitive a été agrandie ; mais les autres dépendances n'ont pas subi de changements essentiels ; en sorte qu'il suffit de laisser parler cette demeure bénie pour assister à la réception de la Sainte et aux scènes touchantes qui vont suivre.

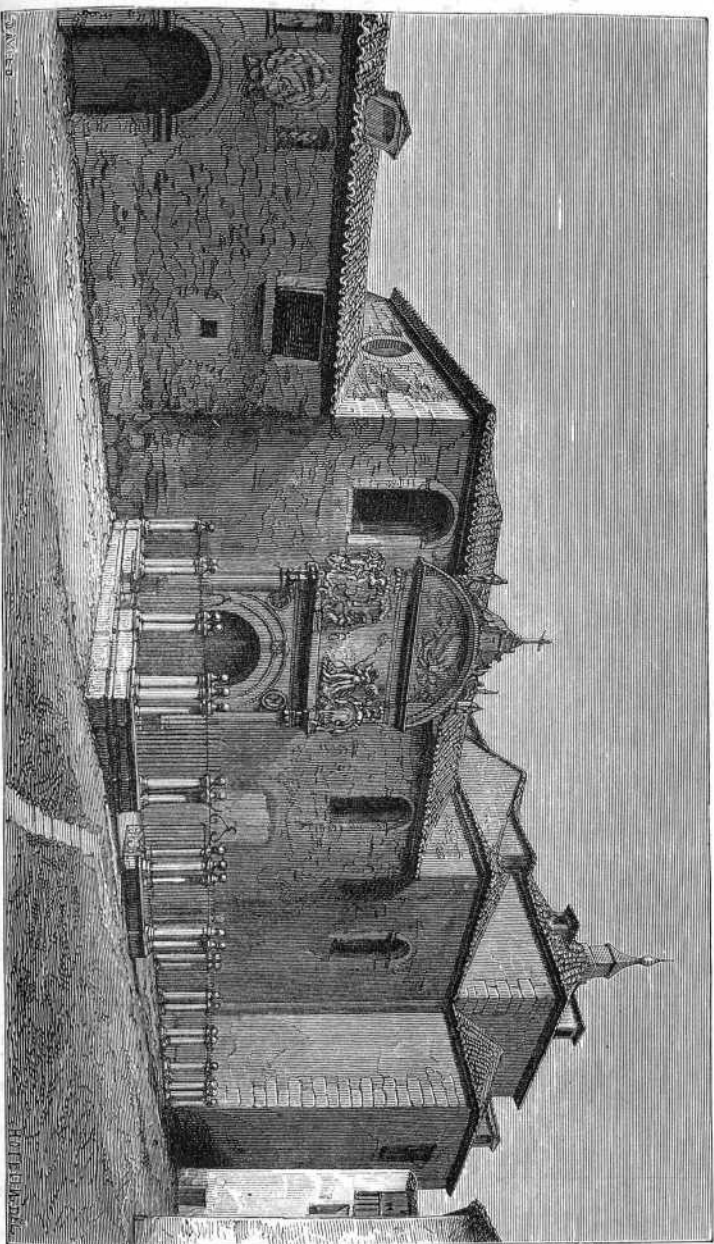
Le 20 septembre, à son arrivée au déclin du jour, la Sainte paraît si faible que ses filles la conduisent dans une cellule donnant sur le

(†) Voir la gravure n° 25.

cloître, au rez-de-chaussée, et l'obligent de se coucher sur-le-champ. « Que je me sens lasse, leur dit-elle en se mettant au lit, il y a plus de vingt ans que je ne me suis couchée de si bonne heure. Je bénis Dieu d'être tombée malade entre vos mains. » Dès ce moment les médecins jugent sa maladie mortelle. Cependant le lendemain et les jours suivants, elle se lève à l'heure ordinaire, assiste aux exercices de la communauté, et défend les intérêts des étudiants de Salamanque ; mais le 29, l'épuisement est si grand qu'elle se couche après la communion et se fait mettre dans une chambre haute qui a une grille vis-à-vis de l'autel et d'où l'on peut entendre la messe. Dès lors, de tristes pressentiments se répandent dans le monastère ; les Carmélites redoublent de soins, et la duchesse d'Albe, qui vient visiter sa sainte amie, se fait un honneur de partager avec elles l'office de garde-malade. De son côté, le P. Antoine, alors Provincial, qui est venu avec la Sainte à Albe, lui dit de prier Dieu de la laisser encore quelque temps sur la terre. Thérèse se montre reconnaissante de tout l'intérêt qu'on lui témoigne ; mais elle sent que tout est inutile, et elle répond au Provincial : « Mon fils, je ne suis plus nécessaire en ce monde. » Puis son insépa-

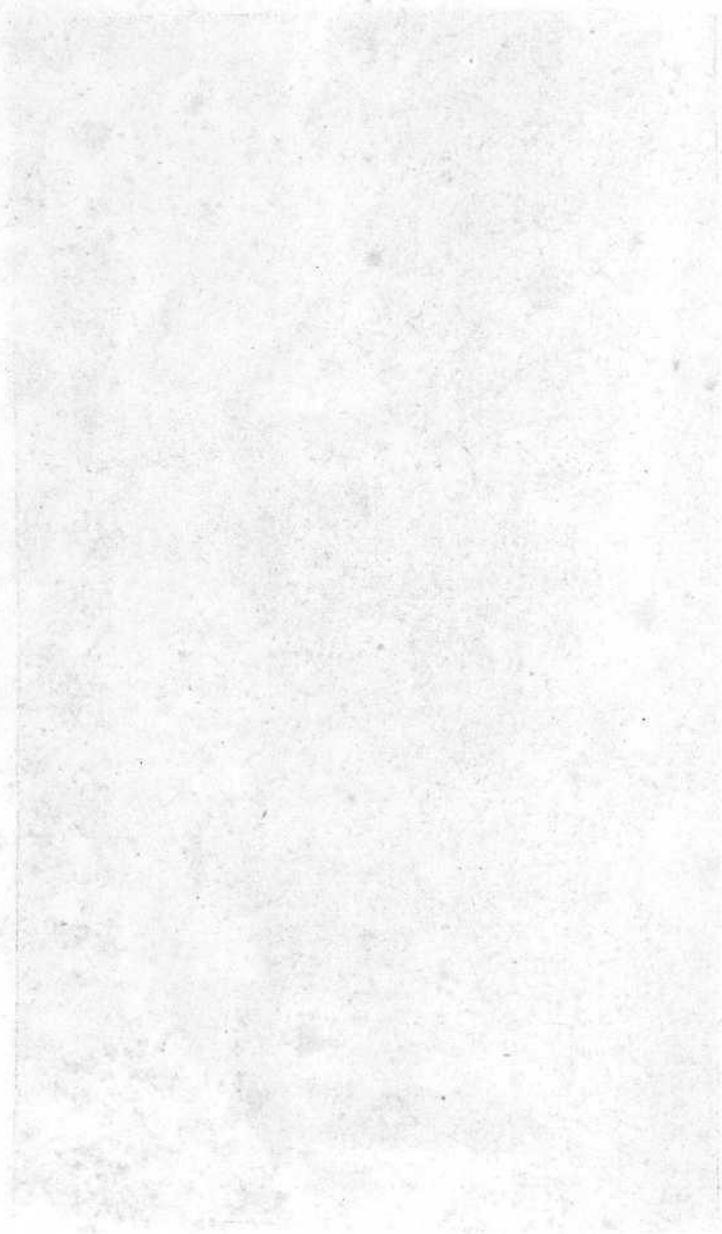
ALBE

VUE DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES PRISE DU SUD-EST



Entrée du monastère

La chapelle.



1875

1875

nable compagne étant seule dans la chambre, elle ajoute : « Ma fille, l'heure de ma mort est venue, » et en effet, au 2 octobre, son état devient si alarmant, que la chambre haute où elle se trouve est jugée trop froide pour elle ; on la descend donc dans sa cellule, et c'est là qu'après deux autres jours de souffrances, elle doit rendre à Dieu sa belle âme.

Tous les détails de cette chère cellule intéressent. C'était un pauvre petit réduit, bien étroit et bien bas, qui n'avait que les quatre murs nus et dont le plan dessinait un rectangle d'environ quinze pieds de long sur dix pieds de large. On l'a depuis ornée de tableaux et de reliques ; on en a fait un bel oratoire ; mais rien d'ailleurs n'y est changé. Ce sont les mêmes murs, la même petite fenêtre, les mêmes volets qu'au temps de la Sainte.

Quelle scène touchante et sublime s'y passe le 3 octobre, à cinq heures du soir ! Thérèse mourante a demandé le saint viatique ; ses filles entourent la pauvre couche, se pressent autour d'elle pour recueillir ses dernières paroles, ses dernières volontés, ses derniers désirs, et la Séraphique Mère leur tendant des mains suppliantes : « Mes filles, leur dit-elle, gardez bien

vos règles et vos constitutions, obéissez à vos supérieurs. Oubliez, je vous prie, les mauvais exemples que vous a donnés cette religieuse infidèle qui va mourir, et pardonnez-le-moi. » On ne lui répond que par des sanglots et par des larmes. Puis, après ces sentiments où se révèle une fois de plus, mais d'une manière éclatante, son humilité profonde, des paroles toutes brûlantes d'amour divin. Lorsque le Dieu de son cœur paraît dans sa cellule pour lui faire sa visite suprême en ce monde, elle se lève avec vivacité sur son séant et elle descendrait même de son lit pour le recevoir, si on ne l'en empêchait. Alors s'enflamme dans son cœur le désir de voir Dieu, ce désir ardent qui avait été le tourment de son enfance à Avila, qui lui avait causé son ravissement douloureux à Salamanque, qui est la clef de toute sa vie; et, d'une voix à demi éteinte, mais qui pénètre jusqu'au fond des âmes : « O mon Seigneur et mon Époux, s'écrie-t-elle, le moment après lequel je soupirais avec tant d'ardeur est donc arrivé. Il est bien temps de sortir de cet exil et de nous voir (1). Que votre volonté soit faite. » Puis, se rappelant les fautes

(1) « O Señor mio y Esposo mio ya es llegada la ora deseada; tiempo es ya que nos veamos. » Yepes. — *Vida*, lib. II, c. xxxviii.

qu'elle a si longtemps pleurées, et les maux de l'hérésie qui l'ont portée à opérer sa Réforme, elle ajoute : « Seigneur, vous ne rejetterez point un cœur contrit et humilié ; car enfin je suis fille de l'Église et je meurs dans son sein ; j'espère être sauvée par les mérites de votre divin Fils. » Ces sentiments d'humilité et de pénitence, de bonheur d'être fille de l'Église, et de confiance en Notre-Seigneur l'animent aussi lorsqu'elle reçoit un peu plus tard le sacrement d'Extrême-Onction ; et le lendemain, lorsqu'elle perd la parole, elle reedit encore le verset du Roi pénitent : « Seigneur, vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié. »

Ce jour-là, la scène se modifie un peu et offre un intérêt de plus. Dès sept heures du matin, la Sainte se couche sur le côté gauche et ne parle plus. Mais sa confidente intime, son inséparable et tendre amie est là pour interpréter ses sentiments, dévoiler ce qui se passe dans sa grande âme et dire les petites et les grandes vertus qu'elle pratique jusqu'à ses derniers instants. « Depuis deux jours, dit la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, je ne la quittais pas un seul moment, parce que c'était une consolation pour elle de me voir près de son lit. J'étais si

affligée, que le jour qu'elle mourut, il ne me fut pas possible de proférer une seule parole. Ce jour, comme je savais qu'elle aimait beaucoup à avoir du linge blanc, je l'en changeai absolument, jusqu'aux coiffes et aux manches, ce qu'elle considéra avec beaucoup de satisfaction; et jetant les yeux sur moi, elle me sourit et me remercia par quelques signes (1). Sur le soir, le P. Antoine m'ordonna d'aller prendre quelque nourriture. J'y allais; mais, lorsque la Sainte me vit sortir de sa cellule, elle n'eut plus de repos : elle regardait de côté et d'autre et paraissait me chercher des yeux. Ce Père lui demanda si elle désirait que je revinsse auprès d'elle. Elle le lui fit entendre par signes, et le P. Antoine me fit revenir. Dès qu'elle me vit, elle sourit, me fit mille caresses, me prit avec ses mains et mit sa tête entre mes bras. Je la tins ainsi jusqu'à ce

(1) Anne de Saint-Barthélemy, dans sa déposition pour la canonisation de la Sainte, parle deux fois de son amour pour la propreté que saint François de Sales met au nombre des petites vertus : à l'occasion de l'inondation de Burgos et à l'occasion de sa mort. La Sainte en avait écrit elle-même de Palencia au P. Gratien, au mois de février de l'année de sa mort. « Por amor de Dios procuré Vuestra Paternidad haya limpieza en camas y pañizuelos de mesa, aunque mas se gaste, que es cosa terrible no la haber. En forma quisiera fuera por constitucion. »

Vic. de la F., t. II, p. 280. *Cart.*—Desde Palencia, por febrero de 1581.

qu'elle rendit le dernier soupir. J'étais plus morte qu'en vie. Elle paraissait si enflammée de l'amour du divin Époux, qu'on aurait dit qu'elle désirait hâter le moment où, délivrée de la prison du corps, elle pourrait jouir de sa sainte présence. Comme Notre-Seigneur est bon et qu'il voyait le peu de patience que j'avais à supporter cette croix, il m'apparut vers le pied du lit de la Sainte, au milieu d'une troupe d'anges et de bienheureux, comme s'il venait pour l'emmener au ciel. Cette très-glorieuse vision dura l'espace d'un *Credo* et me fit changer de disposition. Je demandai pardon à Notre-Seigneur de mon peu de résignation et je lui dis : *Maintenant, ô mon Dieu, que j'ai vu la gloire que vous préparez à cette sainte âme, je ne consentirais pas pour ma propre consolation qu'elle demeurât plus longtemps sur la terre. A peine eus-je achevé ces paroles que la Sainte expira, et s'en alla, comme une colombe pure, jouir de son Dieu (1).* »

Dans son état d'épuisement, la Sainte aurait pu succomber sous l'impression d'une émotion vive, et après les avant-goûts du ciel dont elle vient de jouir dans ses entretiens sérapiques avec son Dieu, ce

(1) *Vic. de la Fuente*, t. II. — *Informaciones*, n° 96.

qui cause sa mort, c'est un élan impétueux d'amour divin, semblable à celui qu'elle eut à Salamanque, au jour de sa grande extase. « O Thérèse, dit l'Église dans ses prières publiques, vous quittiez autrefois la maison paternelle, pour aller mourir martyr dans le pays des Maures, mais Dieu vous réservait une mort plus douce : au lieu du cimetière de l'infidèle, c'est un trait de l'amour divin qui vous tranche le fil de la vie (1). »

Depuis cette mort si glorieuse, cette petite cellule est devenue comme la porte du ciel. Durant les jours de leur exil, les Carmélites d'Albe viennent souvent la visiter. « Ces religieuses, dit un pieux auteur, contemplant tous

(1) Regis superni nuntia
Domum paternam deseris,
Terris, Teresa, barbaris
Christum datura aut sanguinem.

Sed te manet suavior
Mors, pœna poscit dulcior :
Divini amoris cuspide
In vulnus icta concides.

C'était un jeudi, à neuf heures du soir, le 4 octobre 1582. Cette mort si glorieuse coïncide avec la Réforme grégorienne du calendrier. Les dix jours qui suivirent le 4 octobre furent supprimés cette année, en sorte qu'on peut dire que *sainte Thérèse, morte le 4 octobre, fut ensevelie le lendemain, 15 du même mois*. Comme elle était née le 28 mars 1515, deux chiffres suffisent pour indiquer le nombre d'années, de mois et de jours qu'elle vécut : *67 ans, 6 mois, 7 jours*.

les jours Thérèse sur sa pauvre mais triomphante couche, le front ceint d'un diadème de lumière; elles l'entendent encore proférer ces paroles : *Enfin, Seigneur, je meurs fille de l'Église catholique*. Elles la voient succomber à un dernier assaut que lui livre son amour, briser enfin ses chaînes et prendre son essor vers le ciel, sous la forme d'une colombe (1).

Le pèlerin ne peut être témoin qu'une fois de cette scène sublime; mais, lorsqu'il a respiré, dans ce cher petit sanctuaire, les parfums de sainteté que la douce et Séraphique Mère y a répandus, les derniers jours de sa vie, il en conserve une impérissable impression. Que de souvenirs n'a-t-il pas recueillis, en parcourant l'Espagne dans tous les sens, sur les traces de la chère Sainte; et que de salutaires pensées, que de saints désirs, que d'efforts généreux, n'ont pas été provoqués dans son âme, à la vue de tous les lieux bénis par sa séraphique présence, de son berceau à son dernier passage à Médine! Cependant il arrive souvent qu'un souvenir efface un autre souvenir et en fait disparaître la première impression. Mais rien ne peut effacer ceux qu'il a

(1) M. Bouix. — *Œuv. de sainte Thér.*, éd. in-12, t. II, p. 261.

recueillis de Médine à sa tombe, ni en détruire en lui la salutaire influence. Qu'il soit juste ou pécheur, il ne peut manquer d'en recueillir les fruits les plus heureux et les plus durables. Si au déclin de l'âge, la Providence lui impose des privations douloureuses et des infirmités cruelles, le souvenir de Peñaranda lui aidera à les supporter, et lorsque sa dernière heure approchera, celui de la petite cellule d'Albe lui apprendra à bien mourir.

Lorsque nos corps ne sont plus animés du souffle divin qui leur donna la vie, ils sont condamnés à la décomposition. Nous en avons alors horreur, et fussent-ils réduits à quelques ossements desséchés, nous nous hâtons de les soustraire à tous les regards. Cependant il y a des circonstances où ces tristes effets de la mort sont voilés à nos yeux et où nous en supportons sans peine la vue. L'aimable auteur *d'un Pèlerinage au pays du Cid*, visitant l'Hôtel de Ville de Burgos, détourna ses regards, lorsqu'on lui montra les restes du héros castillan que l'on croit encore conserver dans un coffre précieux. « Je ne puis supporter, dit-il, le spectacle des ossements desséchés, à moins que la sainteté n'ait jeté sur eux un vêtement impérissable. »

La sainteté , en effet, fait ainsi ce que ne peuvent faire ni l'héroïsme, ni l'attachement humain; elle est plus forte que la mort; Dieu quelquefois lui communique la puissance de rendre incorruptibles ces restes mortels, et l'on en recherche alors avec le plus grand soin les moindres parcelles.

Le corps de Thérèse était bien revêtu de ce manteau glorieux. Lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir, il sembla que la mort n'avait pas osé toucher à cette perle des vierges. Ses derniers moments avaient été si paisibles que ses traits n'avaient subi aucune altération. Les rides de la *pobre Vieja* avaient même disparu et son teint était blanc et uni comme de l'albâtre. En contemplant son angélique visage, ses filles, qui l'avaient vue en oraison, auraient pu croire qu'elle venait d'entrer dans une méditation plus profonde. Elles restèrent toute la nuit et le jour suivant, jusqu'au moment de la sépulture, auprès de la sainte morte, lui baisant les pieds et les mains, se partageant ses vêtements et les objets qui avaient été à son usage, avec d'autres personnes qui étaient présentes.

C'est à l'heure de la grand'messe, à dix heures du matin, qu'eurent lieu les obsèques. On plaça le saint corps sur un brancard recouvert d'une

éttoffe précieuse tissue d'or et de soie, et on le porta dans la chapelle.

Pénétrons enfin dans ce sanctuaire béni qui conserve les traces de tous les honneurs qu'on a rendus depuis trois siècles à la chère Sainte. Le plan de l'édifice dessine aujourd'hui une croix latine; mais au temps dont nous parlons, il ne comprenait que la nef actuelle, et, en nous arrêtant en avant du transept, nous sommes sur l'emplacement qu'occupait primitivement le maître-autel. Cette chapelle était donc petite relativement à ce qu'elle est aujourd'hui. Les habitants d'Albe s'y portèrent en foule, en sorte qu'on s'y pressait de toute part pour rendre ses devoirs à la Sainte qui, disait-on, venait d'entrer dans le séjour des bienheureux. Chacun voulait contempler une dernière fois son visage, baiser ses pieds et ses vêtements, se recommander déjà à sa protection. Après la cérémonie, on plaça le saint corps dans un cercueil de bois, sans avoir soin de l'ouvrir et de l'embaumer, et une grande bienfaitrice du monastère prit des précautions pour le conserver à Albe.

« Ma Mère, avait dit le P. Antoine à la Sainte pendant sa maladie, si Dieu vous délivrait de vos souffrances, ne voudriez-vous pas que vos restes fussent portés à Avila? » Cette proposition avait

paru déplaire à sa profonde humilité. « Eh quoi! avait-elle répondu, dois-je avoir une volonté propre? Et ne me donnera-t-on pas ici un coin de terre aux balayures et aux rebuts (1). »

Il y avait au côté de l'évangile deux chœurs superposés. Sous la grille du chœur inférieur et dans l'épaisseur du mur, on creusa une fosse profonde, on y descendit le cercueil et on y jeta une grande quantité de pierres, de chaux et de terre humide.

Cependant Dieu manifestait combien la mort de la Sainte était précieuse à ses yeux. Thérèse pouvait continuer de donner à ses filles d'utiles avis et les consoler. Anne de Saint-Barthélemy, qui s'était résignée à ne plus converser sur la terre avec elle, ne pouvait se séparer de ses restes mortels; elle désirait être fixée pour toujours à Albe auprès de sa tombe et éprouvait une peine cruelle, parce que ses supérieurs lui ordonnaient de retourner à Avila, et la Sainte « Va, ma fille, lui disait-elle, où l'obéissance t'envoie. » Maintenant que le Nouveau Carmel

(1) « ¿ Tengo yo de tener cosa propia? ¿ Aquí no me darán un poco de tierra? »

Yepes. — *Vida*, l. II, c. XII.

« Preguntándola una vez que á donde se mandaba enterrar, respondió que para ella en un muladar sobraba. »

Vie. de la F., t. II, p. 390. — *Inform.* n° 20.

était privé de sa Fondatrice, qui le défendrait contre ses ennemis? Qui le dirigerait dans les voies difficiles de la contemplation? N'y avait-il pas à craindre que l'œuvre fût gravement compromise? La consternation était grande, particulièrement à Véas, lorsque la triste nouvelle arriva; mais la douce Mère, par l'organe d'une de ses filles chéries, rassura les cœurs trop timides: « Elle jouit enfin de la vue de Dieu, et, dans le ciel, conformément à ce qu'elle a dit souvent sur la terre, c'est à la pratique de la vertu et non à ses révélations qu'elle doit son bonheur. Que l'on ne fasse donc pas tant de cas de ces grâces extraordinaires que Dieu accorde quelquefois. Pour quelques-unes qui sont véritables, il y en a un trop grand nombre de fausses, et il est très-difficile de distinguer les unes des autres. Il n'y aura de sauvé que celui qui accomplira la loi et les commandements (1). »

En même temps, les restes de la Fondatrice commencent à devenir de véritables reliques et reçoivent de toute part des témoignages d'amour et de vénération. La maison d'Albe dispute aux Carmes le précieux trésor. Pour en avoir

(1) Yepes. — *Vida*, l. II, c. XXXIX.

une partie, on ne craint pas de mutiler le saint corps, et pour l'honorer comme on le désire, on ne trouve ni de place assez convenable, ni d'ornements assez riches, jusqu'à ce que la munificence des rois d'Espagne lui érige le magnifique monument où ce vase d'élection repose aujourd'hui. La chapelle que nous visitons rappelle tous les degrés par lesquels les saintes reliques ont passé avant d'arriver à ce tombeau glorieux.

Le 1^{er} juillet 1583, c'est-à-dire neuf mois après la mort de la Sainte, le P. Gratien, aidé d'un autre Père qui l'accompagne et de quelques religieuses du monastère, retire de la fosse les matériaux dont on a recouvert la tombe, et, après quatre jours de pénibles labeurs, on est témoin d'un véritable prodige : le cercueil a été brisé d'un côté, l'humidité a pénétré à l'intérieur, les vêtements sont pourris, et cependant le saint corps est conservé intact et répand le plus suave parfum. On le replace dans la même fosse, mais un peu moins bas, et le P. Gratien recommande le secret du double prodige. Grâce à cette précaution le 4 novembre 1585, le P. Grégoire de Nazianze peut transférer le corps de la Sainte à Avila, où il est visité solennellement par l'évêque du diocèse. Cependant la puissante maison

d'Albe, instruite de ce qui se passe, a recours à Rome, et le 23 août de l'année suivante le saint corps est rapporté à Albe. Les Carmes qui l'auraient préféré au berceau de la Réforme sont autorisés à exposer les motifs de leurs désirs; mais le 10 juillet 1589, le Pape Sixte V envoie un bref qui le fixe à jamais au pied du château d'Albe, où, deux ans après, l'évêque de Salamanque vient à son tour le visiter.

Jusque-là, le cercueil avait été fréquemment ouvert, et toujours on avait constaté avec admiration que le précieux dépôt se conservait sans corruption. Les visites des évêques diocésains s'étaient faites en présence d'un médecin et d'un notaire. Celle de l'évêque d'Avila avait donné lieu à la publication des œuvres de la grande Sainte, et celle de l'évêque de Salamanque aux premières informations juridiques pour sa Béatification.

D'autre part, toutes ces visites ne se faisaient pas sans que le corps de la Sainte ne subît quelque altération sous un autre rapport. Le P. Gratien en avait séparé la main gauche et le P. Grégoire de Nazianze, le bras de cette main. Les Carmélites d'Albe en avaient détaché souvent des parcelles importantes de chair. Lors des premières informations, en 1591, une d'elles

vint faire une révélation. Avant le bref de Sixte-Quint, les Carmélites d'Albe craignant que le corps de leur Mère ne leur fût enlevé, n'avaient pas craint d'en séparer le cœur. Celle dont il s'agit ici vint déposer que, lors de ce pieux larcin, elle avait tenu entre ses mains le saint cœur et l'avait vu entr'ouvert (1).

Il fallait donc honorer davantage le corps de la Sainte et le soustraire à des mutilations déplorables. Déjà le cercueil avait été changé plusieurs fois. C'était un coffre de fer, lorsque, en 1594, la vénérable mère Anne de Jésus l'en retira pour le placer dans un autre de bois richement orné qu'avait donné la duchesse d'Albe. D'autre part, la fosse primitive ne convenait plus et laissait les saintes reliques à la portée de tout le monde. En 1598, pour obvier à tous ces inconvénients, on érigea un monument en pierre qui imitait l'albâtre. On prit vers les deux chœurs où était la tombe, un espace qui avait environ 22 pieds de large sur 32 pieds de haut. De chaque côté de la grille du chœur inférieur s'élevèrent deux colonnes qui n'étaient éloignées entre elles que de 4 pieds, tandis que l'intervalle qui séparait les

(1) Boll. — *Acta sanctæ Ter.*, p. 322. E, F.

deux colonnes du milieu était un peu plus du double. Ces quatre colonnes étaient couronnées de chapiteaux corinthiens et surmontées d'un entablement qui s'élevait jusqu'à 18' pieds. Au-dessus se dressait un fronton circulaire qui avait 10 pieds d'ouverture et qui augmentait de 14 pieds la hauteur du monument ; ce qui fait dire à l'auteur des *Annales du Carmel*, que l'ensemble de cette construction offrait l'aspect d'une entrée d'église. Des deux côtés, entre les colonnes, on grava une inscription qui rappelait les travaux, les vertus et les prodiges de la Sainte.

Au fronton correspondait le chœur supérieur des religieuses. On y construisit une petite chapelle, on la tapissa d'un riche tissu d'argent et on y plaça la châsse précieuse donnée par la duchesse d'Albe. Ce cercueil de bois était doublé de velours cramoisi, muni de clous et de plaques ciselés et dorés, recouvert d'un superbe dais de brocart que Philippe II avait fait envoyer par sa fille Isabelle, gouvernante des Pays-Bas. Les Carmélites pouvaient entrer dans la petite chapelle par une porte étroite qui s'ouvrait sur la clôture, et les regards des fidèles pouvaient y pénétrer par une grille dorée qui donnait sur l'église. Enfin, devant cette grille était suspendue

une grande lampe d'argent, véritable œuvre d'art, donnée par le duc d'Albe (1).

Cependant, après les informations faites à Albe, d'autres avaient eu lieu dans seize villes différentes, de Salamanque à Ségovie et de Séville à Saragosse, partout où la Sainte avait vécu, partout où elle était connue. Des personnes de tout rang, de tout âge et de tout sexe étaient venues rendre hommage à la vérité, en déclarant ce qu'elles avaient vu, ce qu'elles avaient entendu, ce qu'elles avaient éprouvé au sujet de la Fondatrice du Nouveau Carmel. Des Corps académiques, des Conciles provinciaux, toutes les églises d'Espagne appuyaient ces déclarations par d'autres imposants témoignages; c'était un concert unanime d'admiration, de reconnaissance et d'amour. Aussi, en 1604, le pape Clément VIII ordonna d'instruire le procès de la Canonisation. La Congrégation des Rites en fut saisie et, le 24 avril 1614, le pape Paul V expédia un bref renfermant les concessions partielles qui constituaient la *Béatification* de la Sainte. Le Nouveau Carmel était autorisé, le 15 octobre tous les ans, à réciter l'office et à dire la messe de sa

(1) Boll. — *Acta sanctæ Ter.*, p. 239, F.

Bienheureuse Mère, et tout prêtre pouvait offrir le saint sacrifice en son honneur dans l'église qui avait le bonheur de posséder son tombeau.

Ce qui reste, dans cette église, des constructions de cette époque, peut donner une juste idée de ce qui s'y fait alors, pour honorer davantage la sainte Réformatrice.

Au delà des colonnes et de la fosse primitive, on creuse le sol de quelques pieds et l'on prend sur le chœur inférieur, que les religieuses s'étaient réservé, quelques pieds encore. Sur cet emplacement on construit une petite chapelle; on l'orne de peintures murales qui rappellent les principaux faits de la vie de Thérèse et l'on dresse un autel. En avant, la fosse restait ouverte; on l'orne de tables de marbre placées à une certaine profondeur, on la munit de grilles, pour en défendre l'entrée, et l'on ménage, à ses deux extrémités, un passage par lequel on descend aujourd'hui dans ce petit sanctuaire. Au-dessus est le chœur des Carmélites un peu réduit, et plus haut encore, le corps de la Sainte dans la châsse donnée naguère par la duchesse d'Albe. Ce coffre précieux a été ouvert en 1604, pour constater une fois de plus la conservation du saint corps et le parfum qui s'en exhale. On

l'ouvre aussi dans le même but en 1616, et un acte authentique établit alors la permanence du double prodige et appelle cette translation la dernière.

Cependant d'autres translations furent bientôt jugées nécessaires. Paul V, en effet, ne put longtemps refuser à l'Espagne entière la faveur accordée récemment au Nouveau Carmel; de plus la réputation de sainteté de la Fondatrice augmentant toujours et se répandant partout en Europe et jusqu'aux Colonies, la Congrégation des Rites remplit les dernières formalités pour sa *Canonisation*, et Grégoire XV prononça solennellement, le 12 mars 1622, le *fiat* après lequel toute l'Église soupirait. Saint Ignace, saint François-Xavier, saint Philippe de Néri et saint Isidore le Laboureur furent canonisés en même temps; mais les bulles de leur canonisation ne furent expédiées que l'année suivante, tandis que celles de sainte Thérèse le furent le jour même de la cérémonie; et cette distinction accordée à la grande *Sainte* d'Avila par la Papauté fut bientôt suivie d'une autre : à droite, en entrant dans l'église de Saint-Pierre du Vatican, on lui dressa une statue colossale, et sur le piédestal on grava cette inscription glorieuse : *Mater spiritualium*.

Lorsqu'on faisait tant pour Thérèse dans la cathédrale du monde catholique, cette incomparable Sainte était-elle assez entourée d'honneur et de respect dans l'église d'Albe? Le Nouveau Carmel ne le crut pas. Ce sanctuaire était trop petit pour recevoir les pèlerins qui y affluaient de toute part, et les défenses réitérées n'avaient pas mis un terme aux déplorables mutilations. Le cercueil avait été fermé avec des cercles et des lames de fer, en 1604, et placé, en 1616, dans une urne de pierre, et cependant on avait détaché du saint corps, dans ces deux circonstances, de la chair, une côte et le pied droit. Il fallait donc non-seulement agrandir l'église d'Albe, mais encore prendre des moyens plus efficaces pour y conserver les saintes reliques. En conséquence, le Chapitre de l'Ordre réuni à Pastrane, en 1688, demande et obtient un bref pontifical excommuni-ant quiconque porterait désormais la moindre atteinte à leur intégrité (1). Peu de temps après, on ajoute à l'église un double transept, une belle coupole et un sanctuaire, en sorte que le plan général de l'édifice dessine la croix latine que l'on voit aujourd'hui. Dans les bras de croix

(1) Boll. — *Acta sanctæ Ter.*, p. 315, C.

étaient dressés deux autels, et, dans le sanctuaire, derrière le maître-autel et un peu au-dessus, se trouvait ménagée dans le mur une large ouverture destinée à recevoir le précieux trésor. On y transporte en effet le tombeau; on entasse sur l'urne d'énormes pierres de taille, et, sur l'une d'elles, l'on grave cette inscription si significative et si vraie : *Et erit sepulchrum ejus gloriosum*. Ce nouveau monument est compris entre deux grilles dont l'une donne sur l'église et l'autre sur la clôture du monastère. Celle-ci peut s'ouvrir, mais il faut trois clefs que gardent la maison d'Albe, le Général de l'Ordre et la Prieure du monastère.

Cette translation si importante ne fut pas encore la dernière. En 1750, le roi Ferdinand VI et la reine Marie-Thérèse de Portugal, ayant témoigné le désir de venir eux-mêmes en pèlerinage au saint tombeau, on découvrit de nouveau le cercueil, au mois d'octobre de cette année. La Reine tomba malade au palais de l'Escurial et le pieux projet ne fut pas exécuté; mais Leurs Majestés, ayant appris que le saint corps se conservait sans corruption dans l'ancienne châsse de bois, résolurent d'embellir l'église qui possédait un si précieux trésor, et d'enrichir le tombeau qui le

renfermait. Grâce à leur munificence, on refit alors les deux autels latéraux, on redora le maître-autel et l'on reconstruisit en marbre l'arcade sous laquelle on devait placer le nouveau tombeau. Depuis l'agrandissement de l'église, il y avait à l'intérieur du monastère, contre le mur du maître-autel, deux petits oratoires superposés, on les décora avec magnificence; et, comme l'ancien chœur des religieuses était trop éloigné du monument, on en construisit un second, au côté de l'évangile, derrière le mur latéral du sanctuaire; en sorte que, pour avoir vue sur l'autel et sur le tombeau, les Carmélites n'eussent plus qu'à écarter le voile de la grille.

Au mois d'octobre 1760 tout était prêt, et c'est alors qu'eut lieu la dernière et la plus solennelle des translations. Le 13 de ce mois, au soir, l'Évêque de Salamanque, le Préposé général de l'Ordre et la Prieure du monastère, accompagnés de quelques ecclésiastiques, de quelques religieux Carmes et des Carmélites, se rendirent à la cellule où Thérèse était morte et où son corps était resté déposé pendant les réparations de l'église; et tous les assistants, munis de flambeaux allumés, ayant formé un cortège, le

précieux dépôt fut transporté en procession dans l'oratoire inférieur, derrière le maître-autel. Là comparurent le Procureur du duc d'Albe et l'Architecte du roi. On ouvrit la châsse. Une petite boîte de plomb, placée à l'intérieur, renfermait les procès-verbaux des visites faites en 1616 et en 1750. On l'ouvrit aussi, et le saint corps fut reconnu dans l'état où il était à cette dernière date, c'est-à-dire toujours flexible et exhalant un suave parfum. Pour donner la plus grande publicité à ce double prodige, le lendemain matin, on exposa le corps de la Sainte, la tête découverte, dans le nouveau chœur des religieuses, et, pendant la journée, les fidèles purent venir le voir à travers la grille et le vénérer.

La translation proprement dite, qui eut lieu à quatre heures du soir, fut présidée par le Cardinal de Solis. Le cortège, grossi de la suite du grand prélat, se reforma dans le nouveau chœur, et le corps de la Sainte, renfermé dans son ancienne châsse de bois, fut encore transporté processionnellement dans l'oratoire supérieur, qui correspond à l'arcade sous laquelle on va le placer. La châsse nouvelle est d'argent, les parois sont travaillées en bosses à l'extérieur et tapissées de

velours cramoisi à l'intérieur. Des coussins recouverts d'un tissu de soie rouge en garnissent le fond; on y dépose le saint corps, paré des plus riches vêtements et portant un collier semblable à celui des chevaliers de la Toison-d'Or. On y place aussi les procès-verbaux des visites précédentes, auxquels on ajoute celui de la dernière (1); et cette châsse précieuse est fermée pour toujours à quatre clefs et portée dans l'urne superbe que l'on voit encore aujourd'hui sous l'arcade au-dessus du maître-autel (†). L'arcade est de marbre ordinaire, mais l'urne est de marbre jaspé. Au-dessus s'élèvent deux statues de marbre blanc admirablement sculptées. Ce sont deux anges dont l'un porte le glaive de la *transverbération* et l'autre la couronne des vierges. Une porte s'ouvre du côté de l'oratoire, et une belle grille d'argent laisse apercevoir du côté de l'église l'intérieur du monument.

Après la visite et la translation, restait la dédicace de l'urne nouvelle. Elle fut célébrée par trois jours de fête. L'Évêque de Salamanque voulut

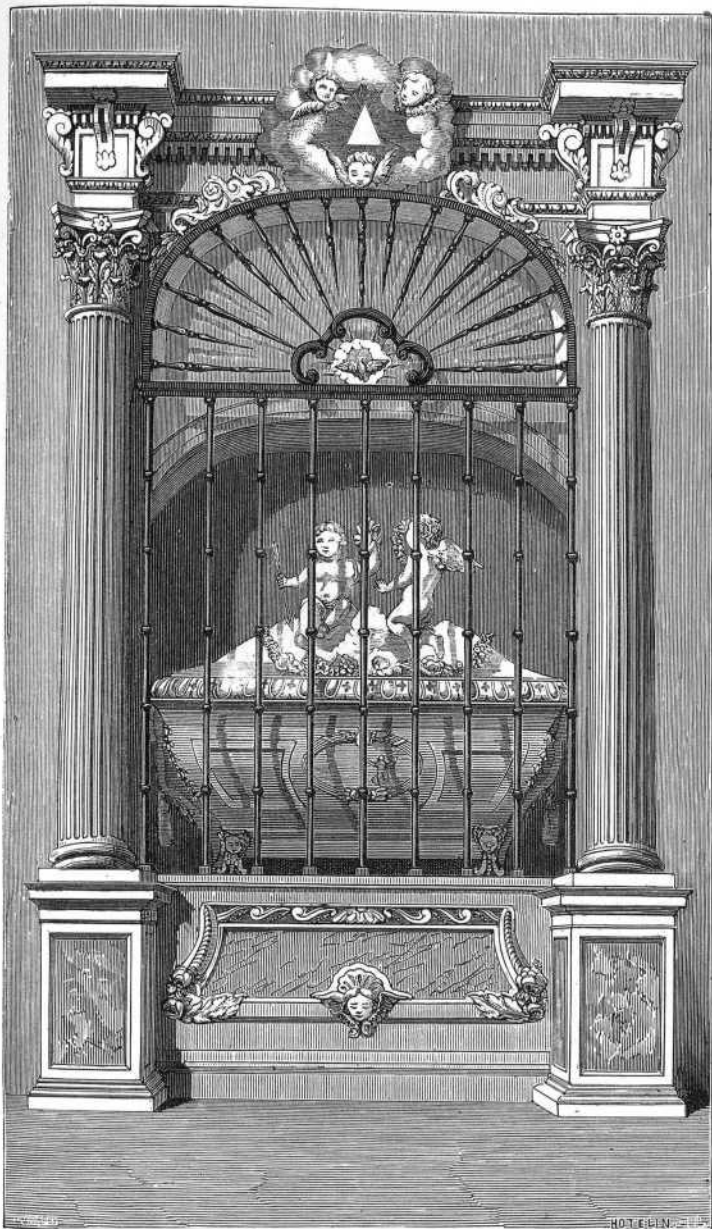
(1) « *Urnæ quoque inclusum est idem diploma quod præteritas reliquiarum visitationes recensabat, additâ in posteriore ejus paginâ mentione visitationis quæ tunc facta erat.* »

Roll. — *Acta S. Ter.*, p. 320, B.

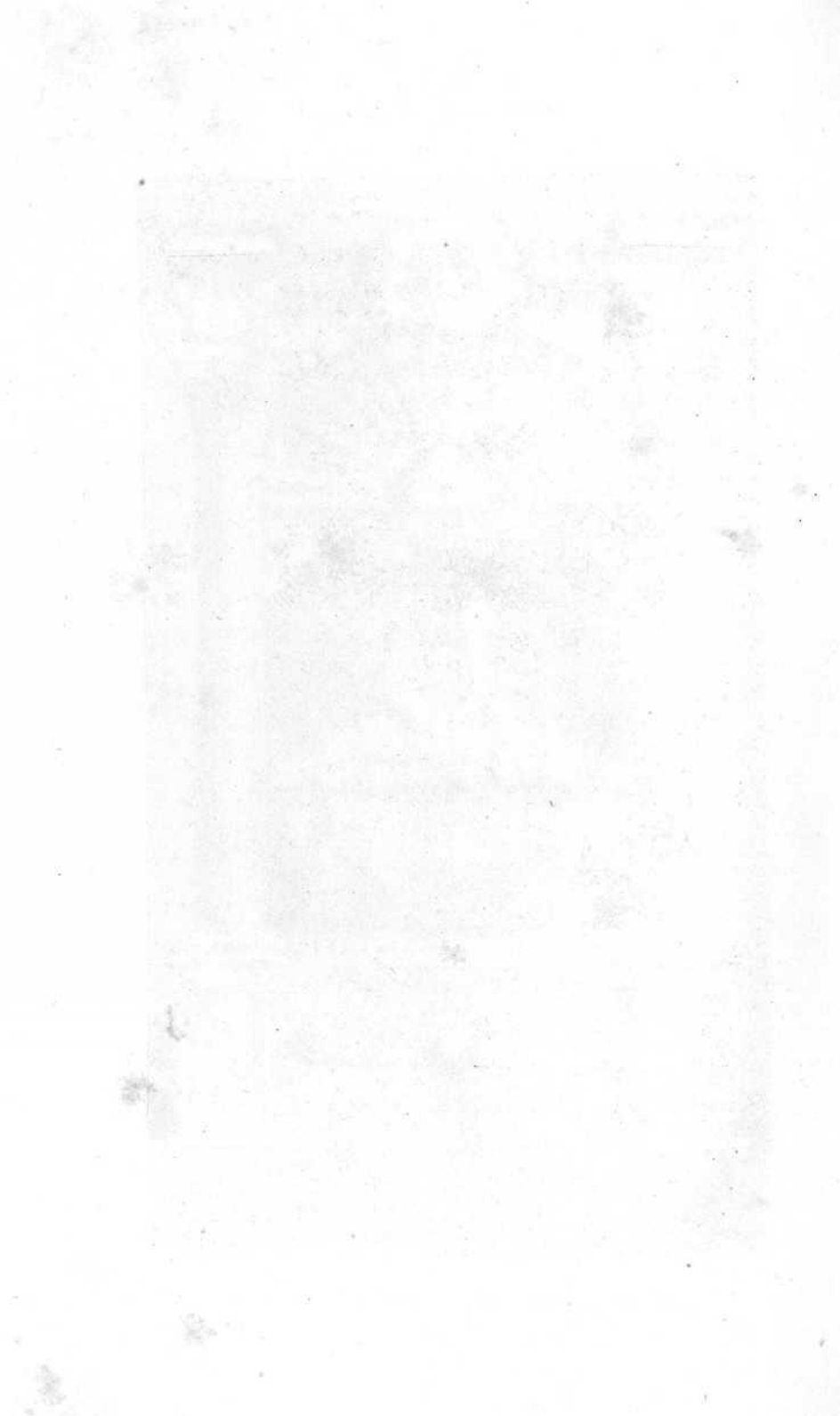
(†) Voir la gravure n° 26.

ALBE

MONASTÈRE DES CARMÉLITES



Le Tombeau de la Sainte, sous une arcade creusée dans le mur
derrière le maître-autel.



être présent jusqu'à la fin. La musique de sa cathédrale donnait aux offices la plus grande solennité; trois fois les prédicateurs les plus habiles exaltèrent les vertus de la Sainte, et le nombre des fidèles accourus de toute part fut si grand, qu'au dire d'un témoin oculaire, jamais on n'avait vu dans la Vieille-Castille un pareil concours (1).

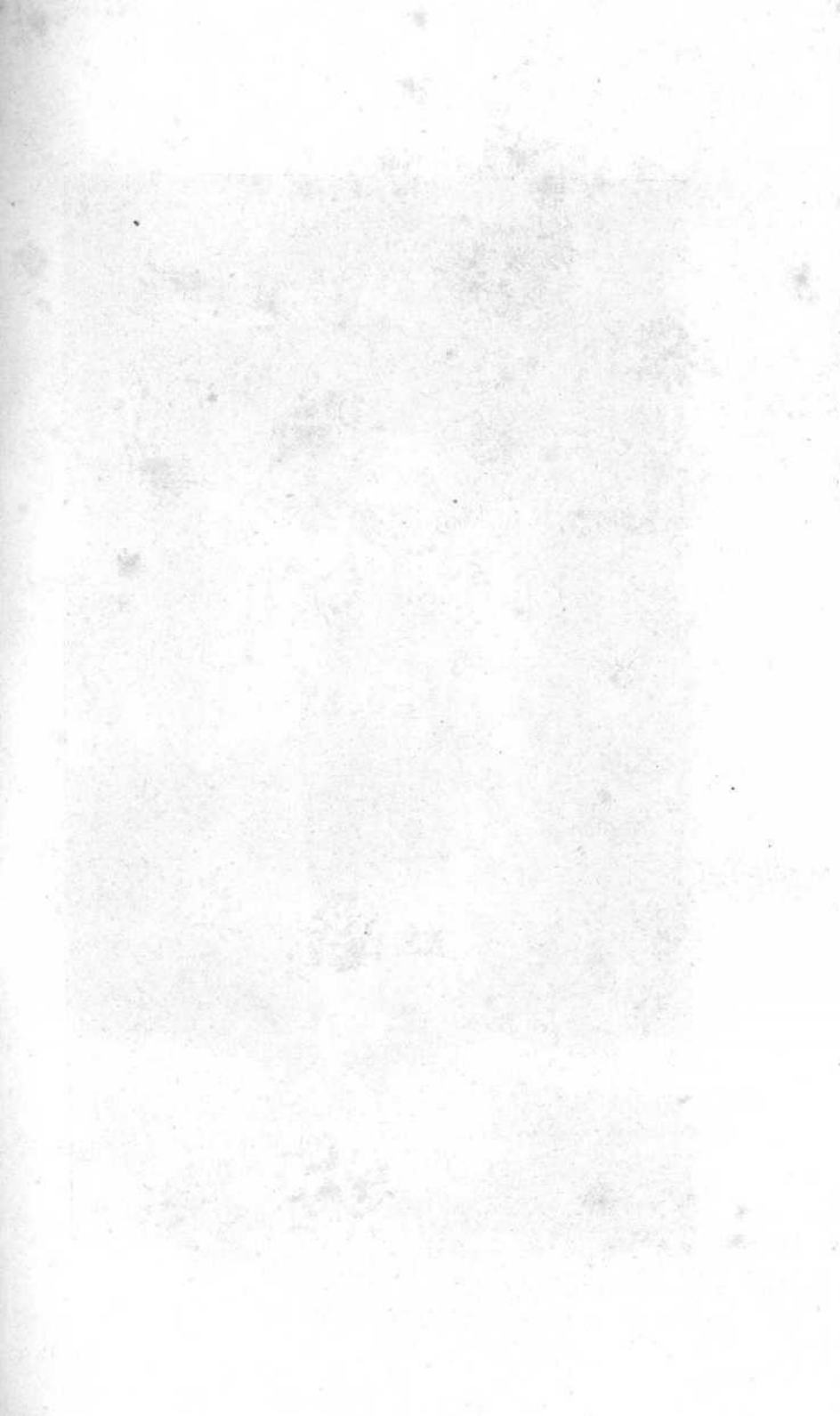
Depuis cette époque mémorable, le tombeau et le sanctuaire qui le renferme n'ont plus subi de transformation, et l'état actuel de l'un et de l'autre ressort de ce qui précède.

Le tombeau ne s'ouvre plus, mais on peut voir encore le cœur transpercé par l'ange et le bras gauche cassé par un artifice de l'esprit malin. Ces deux reliques insignes sont conservées l'une et l'autre sans corruption dans l'oratoire inférieur. — Le récit de la Sainte sur la transverbération de son cœur est si simple et si net, qu'il en est question dans la bulle de sa Canonisation. Au xvii^e siècle, des docteurs de Salamanque, des supérieurs d'Ordre, le Préposé général des Carmes lui-même constatèrent le prodige de la blessure réelle et sensible, et au xviii^e siècle le pape Clément XIV ordonna les informations juridiques sur l'état du

(1) Boll. — *Act. S. Ter.*, p. 320, C.

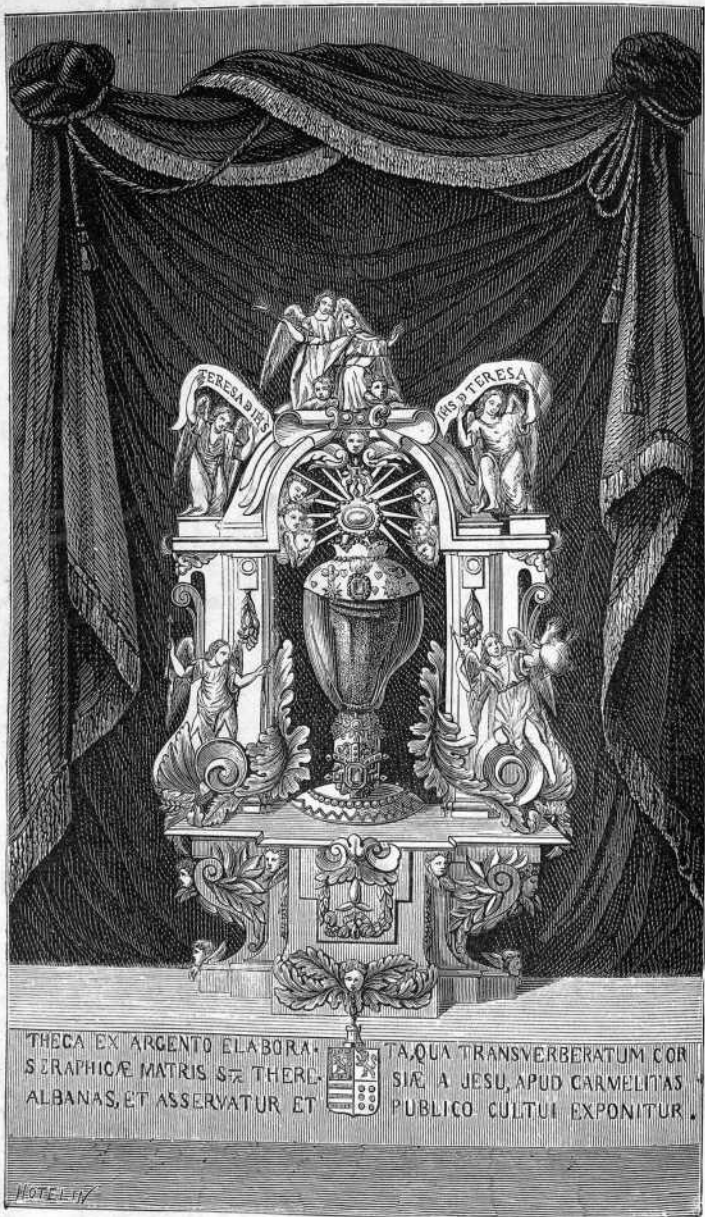
saint cœur. François Spinosa, vicaire général de Salamanque, vint donc à Albe et le visita avec deux chirurgiens et quelques notabilités. L'examen fut fait avec soin et le rapport est formel. Le chirurgien Sanchez déclare avoir vu, *à la partie supérieure de ce cœur, une blessure horizontale, étroite, longue et profonde, faite par un instrument tranchant, mince et fort à la fois, et avoir remarqué, sur les bords de cette blessure, des traces de brûlure* qu'il faut attribuer au trait enflammé de l'ange. En conséquence, le 26 mars 1726, le Pape institua la *fête de la Transverbération* qui, réservée d'abord au Nouveau Carmel, fut bientôt étendue à toute l'Église d'Espagne.

Cette fête se célèbre le 27 août. En 1867, le pèlerin qui écrit ces lignes, se trouvant à Albe ce jour-là, put vénérer pour la première fois les deux saintes reliques. Dans le sanctuaire, du côté de l'épître, une fenêtre, munie d'un tour claustral, fait communiquer l'église avec l'oratoire inférieur. Les Carmélites lui firent passer par ce tour les deux reliquaires. Le bras un peu plié est renfermé dans un tube de cristal épais et sans ouverture, mais transparent. De l'épaule jusqu'au coude, les chairs ont été enlevées et distribuées en reliques; mais l'avant-bras est intact, grand



ALBE

MONASTÈRE DES CARMÉLITES.



Reliquaire du Cœur de la Sainte.

et beau. Le reliquaire du cœur est plus riche et plus précieux. Il est composé d'un globe de cristal en forme de cœur ouvert par en haut et supporté par un pied d'argent magnifique. Je pus donc voir cette autre sainte relique à travers le cristal et constater qu'elle se trouve aujourd'hui dans l'état où elle était en 1726 lors des informations juridiques (†).

La tombe a fait d'autres pertes, et Albe, pourtant si riche, est loin de posséder toutes les reliques de la grande Sainte. La main gauche est à Lisbonne, le pied droit à Rome, et Rome encore, Paris, Bruxelles, Avila et Séville se partagent les cinq doigts de la main droite. Des reliques moins insignes, tout ce qui a été à l'usage de la Séraphique Mère et tout ce qui a touché à son corps virginal, le bois des sièges et des cellules qu'elle a occupés, celui qui lui a servi d'oreiller sur sa pauvre couche, la poussière de son tombeau,

(†) Voir la gravure n° 27.

Je dois dire un mot des excroissances merveilleuses qui se produisent depuis quelque temps sous forme d'épines autour du saint Cœur. Ce phénomène étrange, j'ai pu le constater aussi, en 1872, lors de ma seconde visite à Albe; mais l'autorité ecclésiastique, qui s'en occupe, n'a pas encore prononcé un jugement définitif à ce sujet (26 mai 1874).

Voir les pièces justificatives à la fin de ce récit.

jusqu'aux fruits des arbres qu'elle a plantés, tous ces souvenirs ont été distribués et emportés aux quatre vents du ciel. Ce sont autant de perles précieuses qui brillent partout; mais la mère-perle de toutes ces perles est dans ce monument d'Albe; Dieu en effet a revêtu le saint corps d'un manteau de gloire incomparable; c'est un foyer d'où la lumière et la beauté divine rayonnent de toute part jusqu'aux extrémités du monde.

Placé au-dessus du maître-autel, le tombeau se voit de tous les points de l'église, et les restes impérissables qu'il renferme encore jettent de là un reflet d'immortalité sur toutes les parties de l'édifice et sur la mémoire des bienfaiteurs qui l'élevèrent ou qui l'embellirent. Thérèse perpétue ainsi dans le temps le souvenir de ces âmes généreuses, et l'on ne peut s'empêcher d'assimiler leur sort dans l'éternité à l'heureux sort de son vieil ami d'Avila, auquel elle écrivait, avec tant de charme et de simplicité, de se tenir prêt à partir pour le ciel, parce que, si elle y arrivait avant lui, elle ferait tout son possible auprès de Dieu, pour l'y faire venir aussitôt lui-même. C'est ainsi que la plus reconnaissante des Saintes a dû solliciter toujours la miséricorde divine en faveur de Ferdinand VI et de la Reine, son épouse, tandis que

le monument d'Albe n'a cessé de redire la munificence de ce bon roi et la piété de la douce et gracieuse Marie-Thérèse de Portugal. Mais au-dessous de ce monument mémorable, voici les tombeaux d'autres bienfaiteurs qui sont moins connus, mais que la Sainte a pris soin d'immortaliser d'avance dans ses écrits.

François Velasquez, riche intendant du duc d'Albe, avait épousé Thérèse Laiz, plus riche de vertus que de biens terrestres. Les deux époux ayant perdu l'espérance d'avoir une postérité naturelle, résolurent de s'en créer une autre plus agréable à Dieu, en fondant une maison de religieuses qui prieraient toujours sur leur tombeau. Les vierges au manteau blanc de Notre Dame du Mont-Carmel se présentèrent à leur esprit sous l'image charmante de fleurs blanches émaillant un champ de verdure, et leur habitation spacieuse, située au pied du château, devint ce champ embaumé des parfums du ciel, à la grande joie de la Réformatrice (1). « Ils nous donnèrent leur maison, dit la Sainte en parlant de ces chers bienfaiteurs, et allèrent demeurer dans une autre qui était en bien mauvais état. Je fus très-sensible à cet acte de

(1) « Lo que les tuve en mucho, que dejaron su propia casa para darnos, y se fuéron á otra harto ruin. » *Lib. de las Fund.*, c. xx.

délicatesse et je leur en garderai une éternelle reconnaissance. » Thérèse Laiz vivait encore, lorsque la Sainte mourut. C'est elle qui avait fait creuser la fosse profonde où le saint corps avait été primitivement déposé. La généreuse bienfaitrice disputait ainsi, sans le savoir, à l'ancien évêque d'Avila, le bonheur d'être ensevelie près de la grande Réformatrice. Si elle eut la douleur de se voir enlever son trésor lorsqu'il fut transporté à Avila, elle eut bientôt la joie de le recouvrer ; et après sa mort, comme l'église d'Albe était encore réduite à la nef de l'église actuelle, son corps fut placé dans un tombeau érigé pour elle et pour son époux, près de l'autel, au côté de l'épître, c'est-à-dire, vis-à-vis de celui de la Sainte, comme les restes mortels d'Alvaro de Mendoza l'avaient été dans le monument élevé en son honneur au monastère de Saint-Joseph d'Avila. Thérèse Laiz et François Velasquez reposent encore dans ce tombeau, pour ainsi dire sous les regards de leur Sainte bien-aimée, tandis que l'évêque d'Avila est solitaire dans la chapelle qu'il a fondée. A Albe, il est vrai, comme à Avila, l'espace béni, autrefois occupé par les saintes reliques, vis-à-vis du tombeau, est vide aujourd'hui ; mais à Albe les bienfaiteurs, au lieu de

perdre, ont gagné. Du superbe monument, construit au-dessus du maître-autel, la Sainte, qui a la tête au côté de l'Évangile, semble regarder à la fois le tabernacle à quelques pieds au-dessous d'elle, et, plus loin, à l'entrée de la nef, au côté de l'épître, le tombeau des deux époux. Thérèse sollicite pour eux la clémence du Prisonnier de l'amour divin, tandis que ses filles, les blanches fleurs du Carmel, embaument leur monument du céleste parfum de leurs prières.

Un autre bienfaiteur que l'illustration de la grande Thérèse a fait sortir de son obscurité et qui jouit aussi à perpétuité du bénéfice des prières de ses filles, c'est Simon Galaza. Son tombeau s'élève au delà de celui de Thérèse Laiz et du même côté. Mais un intérêt suprême s'attache à un troisième monument érigé de l'autre côté, tout à fait au fond de la nef. Sous une arcade creusée dans le mur, un gentilhomme gît sur la pierre-sépulcrale, à côté de celle que Dieu lui donna pour compagne; aux pieds des deux époux, un jeune homme est étendu en travers, et l'inscription rappelle le plus touchant souvenir.

Jeanne de Ahumada était la plus jeune sœur de sainte Thérèse. Cette sœur chérie avait été élevée par la Sainte au monastère de l'Incarna-

tion d'Avila ; plus tard elle avait trouvé un époux digne d'elle dans Jean d'Ovalle qui résidait à Albe une partie de l'année, et, lorsque la Fondatrice avait fait construire à Avila son monastère de Saint-Joseph, ces pieux parents s'étaient transportés auprès d'elle, avaient acheté en leur nom la petite maison qu'il fallait au Nouveau Carmel et s'étaient chargés des réparations. Gonzalve, leur fils alors unique, qui n'avait que cinq ans, les avait suivis. Pendant les travaux, les débris d'un mur tombèrent sur lui ; lorsqu'on le releva, le pauvre enfant ne donnait aucun signe de vie, et le père et la mère étaient au désespoir ; mais la Sainte, le prenant sur ses genoux, le couvrit de son voile, se pencha sur son visage et invoqua le Maître de la vie. Sa prière fut exaucée. Doña Guiomar de Ulloa, son amie, qui avait été témoin de ce qui s'était passé, lui disait plus tard : « Mère, cet enfant était mort, comment se fait-il qu'il vive ? » et Thérèse souriait, croyant elle-même au prodige ; et Gonzalve, pour se recommander aux prières de la Sainte, aimait aussi à lui rappeler cet événement merveilleux. « Petite sœur de ma mère, lui disait-il un jour, je vous aimerai bien ; mais demandez à Dieu que je ne l'offense jamais et que j'aie au ciel. Vous êtes rigoureusement

obligée à le faire... Ne m'avez-vous pas arrêté en chemin lorsque j'étais tout petit enfant ? » Puis, joignant les mains, il ajoutait avec un sentiment d'ineffable tendresse : « O ma mère, qu'il y a des années que je jouirais de la vue de Dieu, si vous ne m'aviez empêché d'aller à lui. Voyez donc ce que vous m'avez ravi, voyez ce que vous me devez. Je vous le réclame et je l'attends de vos bonnes prières. » Thérèse n'avait pas entendu ces paroles sans éprouver la plus vive et la plus douce émotion ; elle s'occupa des intérêts temporels de son neveu, comment aurait-elle été indifférente à ses intérêts éternels ? Gonzalve, élevé à la cour du duc d'Albe, y vécut saintement et mourut jeune. Heureux Gonzalve, qui n'envierait ton sort ? Ah ! repose en paix dans ce monastère sous les célestes regards de ton aimable et généreuse parente ! Tu fus regardé comme un prédestiné par ceux qui eurent le bonheur de te connaître en ce monde, et tu jouis, sans doute, dans l'autre, de la vue de Dieu que tu réclamais avec tant d'instances.

C'est ainsi que cette église d'Albe rappelle les plus intéressants souvenirs de sainte Thérèse, depuis qu'elle jouit de la gloire céleste. Du fond de la nef, on les a tous à la fois sous les yeux.

Dans cette nef, en effet, en deçà du transept, voici d'abord la grille qui défend l'entrée de la fosse où fut déposé primitivement le saint corps, et la petite chapelle à demi souterraine où fut offert, pour la première fois, le saint sacrifice en l'honneur de la Séraphique Mère; puis au delà, voilà le double transept plus tard ajouté avec la coupole, les deux autels latéraux et le maître-autel, enfin, derrière le maître-autel et un peu au-dessus, le superbe monument élevé par le roi Ferdinand VI, *sépulcre glorieux* autour duquel viennent se grouper les tombeaux des autres bienfaiteurs. Tous ces souvenirs font revivre la mort de la Sainte, si précieuse aux yeux de Dieu, les translations successives de son corps incorruptible et sa glorification dans le temps, éclatant témoignage de sa glorification dans l'éternité. Aussi le pèlerin s'y trouve-t-il au but suprême de ses longues pérégrinations. On ne peut, sans attendrissement, parcourir à Avila les lieux témoins de son enfance et de sa jeunesse; ni, sans admiration, les autres villes d'Espagne où elle déploya son héroïque courage pendant ses fondations; mais, lorsqu'après avoir suivi les traces de ses pas, on arrive enfin dans le monastère d'où cette blanche et pure colombe

prit son essor vers le ciel, l'on est comblé et l'on ne désire plus rien. Aussi bien, c'est à ce monastère d'Albe que sont venus ou qu'ont désiré venir en pèlerinage ceux qui la connurent personnellement pendant sa vie et ceux qui la connurent par ses écrits après sa mort, et c'est à ce vénéré sanctuaire que se terminent toutes ces descriptions et tous ces récits.

En quittant ce cher monastère on ne saurait avoir qu'un regret, celui de n'avoir point visité l'intérieur. Tout, en effet, y parle aussi de la Sainte : le jardin et l'ermitage d'où elle aimait tant à voir la rivière, la chambre haute, au fond de la nef, d'où elle assistait au saint sacrifice, pendant sa dernière maladie, la cellule donnant sur le cloître, au rez-de-chaussée, d'où sa grande âme s'élança dans le sein de Dieu, et les deux oratoires derrière le maître-autel, surtout l'oratoire supérieur qui correspond au tombeau et où se passent souvent les scènes intimes les plus touchantes. « Les religieuses, dit le pieux écrivain qui les raconte, peuvent, quand il leur plaît, s'agenouiller devant le tombeau de la sainte Réformatrice, baiser le marbre qui la couvre, poser leur tête au-dessus de la tête de leur Mère bien-aimée, étendre en quelque sorte leurs mains

jusqu'à elle, l'éveiller dans le vivant sommeil de sa gloire et la forcer à être attentive à leurs prières. Souvent, en effet, avec une liberté et une confiance filiale elles frappent du doigt au tombeau, interpellant la Sainte par ces paroles : *Madre, oies?* « Mère, entends-tu? » puis viennent les requêtes, les supplications, les demandes, l'exposition des besoins de l'âme : puis les paroles et les protestations de tendresse, les remerciements et les actions de grâces, enfin les joies, les jubilations et un renouvellement d'ardeur pour le service du divin Époux (1). »

Pour moi, grâce à Dieu, je n'ai pas le regret de m'éloigner de ces lieux bénis entre tous, sans les avoir visités. Oui, j'ai pu baiser la pauvre planche sur laquelle la Sainte reposait sa tête lorsqu'elle rendit le dernier soupir. J'ai pu prier, dans l'oratoire supérieur, pour la France et l'Église, pour moi-même et les miens. J'ai pu frapper du doigt au tombeau et dire à la grande Sainte : O Mère admirable, quand vous viviez sur la terre, vous étiez redoutable à l'esprit de ténèbres, et puissante sur le cœur de Dieu; un zèle ardent vous dévorait alors les entrailles, et en voyant l'hérésie

(1) M. Bouix, — *Œuvres de S. Thérèse*, éd. in-12, t. II, p. 263.

arracher à l'Église une partie de l'Europe et pénétrer jusqu'en France, vous vous jetiez dans le sein du Père céleste; vous pleuriez les fautes des hommes, vous fondiez votre sainte Réforme, et ne cessiez de dire : *L'Église souffre, mes filles; à la prière, à la prière.* O Mère incomparable, la France et l'Église souffrent plus aujourd'hui qu'au temps où vous étiez sur la terre : le rationalisme et l'incrédulité s'étendent partout et menacent toute foi religieuse jusque dans votre propre pays. Montrez-vous à notre société en danger de périr; montrez-vous avec l'aimable simplicité de votre caractère, la distinction, la finesse, la grandeur de votre esprit, la générosité de votre cœur, vous inspirerez ainsi la confiance et l'on vous croira, ô divine Thérèse, lorsque vous raconterez les faveurs merveilleuses que Dieu vous accorda. Pour ranimer la foi qui s'éteint, priez aussi beaucoup ce Dieu de votre cœur. Maintenant que vous êtes dans la gloire, vous n'êtes ni moins puissante, ni moins désireuse du bien que lorsque vous étiez dans la souffrance. Priez donc, ô véritable Mère, pour la France et l'Église. Demandez à Dieu qu'il suscite des prêtres selon son cœur, des prêtres comme vous les aimiez, des prêtres généreux, instruits,

désintéressés, pleins de foi et de zèle. Demandez, pour celui qui a voulu vous faire connaître et vous faire aimer toujours davantage, les vertus qui lui sont le plus nécessaires. Priez, ô douce Mère, pour lui et pour les siens, pour ceux qui luttent encore péniblement dans cette vie, et pour ceux qui, ayant passé dans une autre, ne peuvent plus rien sinon souffrir et expier. Priez pour tous, ô grande Sainte, afin qu'un jour nous puissions tous vous voir au ciel et dire avec vous : « Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* » (Ps. LXXXVIII, 2.)

QUELQUES PIÈCES JUSTIFICATIVES

A. — Autorisation pour entrer dans la clôture du monastère d'Albe.

ÉVÊCHÉ DE SALAMANQUE (1).

Nous, dûment autorisé par Sa Sainteté, permettons à M. l'abbé Plasse, professeur d'histoire au petit séminaire de Clermont-Ferrand, d'entrer, accompagné du P. aumônier Santos Salcedo, et *servatis servandis*, dans le couvent des Carmélites déchaussées d'Albe-sur-Tormes, pour visiter la cellule où mourut sainte Thérèse de Jésus, et les autres souvenirs de cette sainte Mère, que l'on conserve dans la clôture de ce couvent.

Salamanque, le 13 septembre 1872.

L'ÉVÊQUE DE SALAMANQUE,

† Fr. JOACHIM.

(1)

OBISPADO DE SALAMANCA

Debidamente autorizado por Su Santidad permitimos al señor Plasse, profesor de historia en el pequeño seminario de Clermont-Ferrand, la entrada, acompañado del padre capellan Fr. Santos Salcedo, y *servatis servandis*, en el convento de las Carmelitas Descalzas de Alba de Tormes, para visitar la celda en donde murió

**B. — Correspondance relative à la relique
du saint Cœur.**

Au mois de mai 1874, j'adressai une lettre à M^{sr} Lluch, évêque de Salamanque, pour lui soumettre quelques difficultés relatives à la relique du saint Cœur, et pour lui demander l'autorisation de publier une pièce importante qui avait aussi rapport à cette sainte relique. Ce prélat, toujours si bienveillant, venait d'envoyer à Rome l'acte authentique du procès qu'il avait fait instruire sur le même sujet. Sa réponse ne se fit pas attendre.

Salamanque, le 26 mai 1874.

Mon cher monsieur l'abbé, je réponds avec plaisir à votre lettre du 17 courant, que j'ai reçue, il y a trois jours. Les questions que vous me soumettez sont très-opportunes. Elles ont été examinées dans le procès que je viens de faire instruire à Albe et remettre à Rome au Révérend Père Procureur des Carmes Déchaussés. Vous trouverez dans cette lettre ce que constate ce procès au sujet de vos questions, et j'y ajouterai ce que je disais au Révérend Père Procureur, le 6 avril 1872. Si vous le jugez à propos, je vous permets de publier cette pièce avec la réponse du Révérend Père Procureur.

† Fr. JOACHIM LLUCH,

Evêque de Salamanque et préconisé évêque de Barcelone.

Santa Teresa de Jesus, y demas recuerdos, que de la misma santa Madre allí dentro de la clausura del mismo convento se conservan.

Salamanca, 13 de setiembre de 1872.

EL OBISPO DE SALAMANCA,

† Fr. JOACHIN.

Voici les deux pièces importantes que je suis autorisé à publier.

ÉVÊCHÉ DE SALAMANQUE (1).

Salamanque, le 6 avril 1872. — Très-Révérénd Père, pendant l'octave de la fête de la sainte Mère, en 1870, je fis la sainte visite pastorale du couvent de nos Sœurs Déchaussées d'Albe-sur-Tormes. Pour cela, j'entraï dans la clôture et je pus y voir de près et en pleine lumière le reliquaire où se trouve le Cœur de sainte Thérèse. Ce saint Cœur est tout entier renfermé dans un vase de cristal. Au fond de ce vase il y a un peu de poussière fine détachée de la relique. De cette poussière et non du Cœur sortent trois végétaux qui vont croissant avec le temps, autour du saint Cœur. Ce qui a fait appeler ces excroissances épines, c'est qu'elles n'ont point de feuilles. Ce phénomène est admirable. Cependant lorsqu'on rédigea la pièce authentique relative à la sainte relique, je ne permis pas qu'on écrivit, comme on voulait le faire : *Du saint Cœur sortent trois*

(1) Salamanca, 6 de abril de 1872. — Rmo Padre, durante el octavario de la fiesta de la santa Madre en 1870, practiqué la santa pastoral visita del convento de nuestras Hermanas Descalzas de Alba de Tormes. Con este motivo penetré en la clausura, y pude ver de cerca y con mucha luz el relicario donde está el Corazon de santa Teresa. Este se halla muy entero, encerrado dentro de un tubo de cristal. En el fondo de dicho tubo hay un poco de polvillo desprendido de la santa reliquia. De este polvillo y no del Corazon salen tres vegetales sin hojas, que por eso se ha dado en llamarlas espinas, y van creciendo con el tiempo al rededor del santo Corazon. Esto es admirable.... pero al autenticar la copia de la santa reliquia no permití se escribiera, como pretendiase : *Salen del santo Corazon*

épinas miraculeuses; mais je fis écrire : *L'on remarque trois épinas autour du saint Cœur.*

Voilà ce qu'il y a à dire, mon cher Père, sur l'objet dont vous me parlez. Si après cette explication franche et loyale, votre Révérence persévère à vouloir que l'on commence les informations juridiques, je ne m'opposerai pas à votre désir.

† Fr. JOACHIM,

Évêque de Salamanque.

Commissariat apostolique et Procure Générale des Carmes Déchaussés de la Congrégation d'Espagne auprès du Saint-Siège (1).

Excellentissime et Illustrissime Prélat, j'ai reçu avec reconnaissance la lettre que Votre Grandeur m'a adressée le 6 avril dernier. Tout ce qu'elle contient est conforme

tres milagrosas espinas; sino que hice escribir: Notanse en torno del santo Corazon tres espinas.

Esto es lo que hay, mi querido Padre, sobre el particular del cual me habla. Si despues de esta franca y leal explicacion insiste V. R. en que se dé principio al expediente, no tendré dificultad en complacerle.

† Fr. JOACHIN,

Obispo de Salamanca.

(1) *Comisaria Apostólica y Procura General de los C. D. de la Congregacion de España cabe la Santa Sede.*

Excmo e Ilmo Señor Obispo de Salamanca, por la muy agradecida de V. E. fecha 6 de abril ultimo pasado, veo esta

à ce que je recueille d'autre part sur l'existence des épines qui se produisent autour du Cœur de notre Séraphique Mère, Thérèse de Jésus.

Il ne reste plus maintenant qu'à examiner si la naissance et le développement de ces épines est un fait miraculeux ou un fait purement physique et naturel. Ces excroissances, Votre Grandeur les appelle *merveilleuses*, et deux médecins et un chirurgien qui, à ma demande, les ont examinées avec le plus grand soin, les appellent *surnaturelles*, expression qui, à mon avis, a le même sens que *merveilleuses*.

Ces praticiens déclarent que ces épines sortent de matières détachées de la surface externe du Cœur et déposées au bas de la sainte relique, et qu'elles sont formées de la substance même du saint Cœur.....

Pour se prononcer définitivement sur ce phénomène étrange, je crois qu'il est nécessaire d'instruire un procès

conforme con cuantos documentos obran en mi poder relativos á la existencia de las espinas en torno al Corazon de nuestra Seráfica Madre santa Teresa de Jesus.

Ahora por tanto, no queda otra cosa, sino probar si la germinacion y crecimiento de dichas espinas es cosa milagrosa, o efecto puramente fisico-natural. V. E. las llama *admirables* y dos medicos y un cirujano de Alba de Tormes que, á instancias mias, hiciéron, en junio de 1870, un riguroso examen facultativo sobre el santo Corazon de nuestra santa Madre, las llaman *sobrenaturales*, expresion que para mí suena lo mismo que *admirables*.

Dicen estos profesores que las espinas salen de los depositos desprendidos de la superficie esterna del mismo Corazon que se van depositando en la parte inferior del fanal, y que se forman de la sustancia misma del santo Corazon.....

Para decidir adecuadamente sobre de este fenómeno creo necesario un proceso jurídico hecho con todas las formas legales. Y Roma, en

avec toutes les formes légales. Rome qui ne manque point d'hommes spéciaux dans toutes les sciences, surtout lorsqu'il s'agit de distinguer ce qui est naturel de ce qui est miraculeux, décidera s'il faut l'attribuer ou non à des causes naturelles.

Rome, couvent de Sainte-Marie-de-la-Scala, le 15 juin 1872.

Fr. PASCUAL DE JESUS Y MARIA.

dónde no faltan hombres doctos en todas las ciencias, maxime en esta de distinguir lo natural de lo milagroso, decidirá si se debe atribuir á efectos naturales ó no.

Roma, convento de Santa Maria de la Scala, 15 de junio de 1872.

Fr. PASCUAL DE JESUS Y MARIA.

TABLE EXPLICATIVE DES GRAVURES (1)

N° 1. — Page 12.

Avila. — *Vue générale, prise du monument élevé à sainte Thérèse, à un demi-kilomètre nord-ouest de la ville, sur la route de Salamanque.* — Au premier plan, à droite, le pont sur l'Adaja, et, entre ce pont et le grand bâtiment voisin, l'emplacement de la chapelle de Notre-Dame-de-la-Charité. — A l'horizon, trois édifices culminants : de gauche à droite, la campanile percé à jour, reste du couvent des Carmes Mitigés ; la cathédrale, derrière laquelle est caché, au loin, le monastère de Saint-Joseph ; et le couvent des Carmes Déchaux de la Santa.

N° 2. — Pages 20 et 21.

Avila. — *Deux vues superposées du couvent des Carmes Déchaux de la Santa.* — En haut, la façade du couvent ayant à droite, l'entrée du couvent, au centre, la façade de l'église et à gauche, le petit jardin des ermitages, clos de murs. — En bas, le côté occidental du couvent, avec une inscription, sur le transept, rappelant que la Sainte est née en ce lieu.

N° 3. — Page 22.

Avila. — *Vue intérieure de l'église de la Santa : L'autel de la chapelle construite sur l'emplacement de la chambre où la Sainte est née.* — *La Sainte en extase douloureuse.*

(1) Ces gravures sont la reproduction exacte des photographies apportées d'Espagne par l'auteur (voir l'Approbation au commencement du volume).

N° 4. — Page 33.

Avila. — *Vue du monastère de l'Incarnation*, prise de la grande route au sud-ouest, au-dessous du campanile des Carmes Mitigés. — De gauche à droite, *le bosquet* qui cache, dans la clôture, *l'ermitage de Saint-Jean-de-la-Croix*, *la cour extérieure* et *l'église*. — Au loin, *le chemin de fer du Nord* avec *la maisonnette du garde-barrière*.

N° 5. — Pages 39 et 43.

Avila. — *Vue du second et du troisième parloir* du monastère de l'Incarnation. — Le second est *le parloir qui défaisait toujours ce qu'avait fait l'oratoire*. — Dans le troisième est *le saint dont il fallait se méfier aux grilles des parloirs*.

N° 6. — Pages 46 et 51.

Avila. — *Deux vues intérieures superposées* du monastère de l'Incarnation. — En haut, *le chœur supérieur* avec les stalles ornées de fleurs, et, en bas, *le jardin du cloître de ce monastère*, avec une porte à gauche conduisant au nord.

N° 7. — Page 74.

Avila. — *Vue du monastère de Saint-Joseph*, prise du sud-ouest. — De droite à gauche, *la chapelle primitive de Saint-Joseph*, *la grande chapelle de Saint-Joseph* due à la munificence de l'évêque Alvaro de Mendoza, et *l'entrée du monastère*.

N° 8 et 9. — Pages 101 et 103.

Medina del Campo. — *Deux vues géminées de Medina* et de son *château de la Mota*, prises d'une hauteur voisine, au sud et au niveau de la butte. — Dans la vue de la ville (n° 8), à gauche, *le couvent de Sainte-Anne des Carmes Mitigés*, et à droite, *l'église de Saint-Antoin*. Dans la vue du château (n° 9), à gauche et au loin, *la partie nord-ouest de la ville*, où l'on peut distinguer le monastère des Carmélites.

N^o 10. — Page 105.

Medina del Campo. — *Première vue du monastère des Carmélites, prise de la Place de Saint-Lazare au nord-ouest. — A droite, la rue Saint-Jacques, sur laquelle s'ouvre la porte primitive du monastère.*

N^o 11. — Page 107.

Medina del Campo. — *Seconde vue du monastère des Carmélites, prise de la chaussée du chemin de fer, au nord-est. — A droite, l'église du collège des Jésuites fondé par saint François de Borgia.*

N^o 12. — Page 124.

Séville. — *Vue générale, prise du faubourg de Triana. — Au premier plan, le Guadalquivir; au centre de la perspective, la Giralda de la cathédrale; à droite, sur les bords du fleuve, la Tour de l'Or, et, à gauche, la rue de la Paillerie ou de Saragosse.*

N^o 13. — Page 127.

Séville. — *Vue de la rue des Armes, prise de la place du Musée, à l'ouest. — Au centre de la perspective, au loin et au delà de la rue, la tour de l'Université; à droite, la Place du Musée, et, à gauche, le campanile de l'église de Saint-Grégoire et l'Académie de médecine et de chirurgie. — Sur l'emplacement de cette Académie était la maison louée par la Sainte.*

N^o 14. — Page 136.

Séville. — *Vue de la rue de la Paillerie aujourd'hui rue de Saragosse, prise au sud de la maison achetée par la Sainte. — Au centre, maison achetée par la Sainte.*

N^o 15. — Page 140.

Séville. — *Sainte Thérèse d'après le portrait attribué à Jean de la Misère et conservé dans le monastère des Carmélites de Séville.*

N° 16. — Page 149.

Tolède. — *Première vue générale*, prise de la station du chemin de fer, à l'est. — Au premier plan, *le Pont d'Alcantara* sur le Tage. — A l'horizon, à droite et au loin, *la partie nord-ouest de la ville*; tout près, *la Porte du Soleil*, près de laquelle est cachée la chapelle de Saint-Joseph; au centre, *l'Alcazar de Charles-Quint*; et, à gauche, *la gorge* dans laquelle s'engouffre le Tage.

N° 17. — Page 156.

Tolède. — *Seconde vue générale*, prise de la chapelle de la Vierge de la Vallée, au sud du Tage. — *L'église de Saint-Jean-des-Rois*, édifice le plus important de la vue, et, à gauche de cet édifice, au loin, *les tours de la Porte du Cambron*, près de laquelle est caché le monastère actuel des Carmélites.

N° 18. — Page 158.

Tolède. — *Troisième vue générale*, géminée avec la précédente et prise avec elle de la chapelle de la Vierge de la Vallée, au sud du Tage. — Au premier plan, *l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu*, entre *la petite place du Quartier-Neuf*, à gauche, et *l'église de Notre-Dame-del-Transito ou de-San-Benito*, à droite. — Sur ce premier plan, au centre de la perspective, était *la maison louée* par la Sainte.

N° 19. — Page 187.

Burgos. — *Vue générale*, prise d'une colline au sud-ouest. — Au premier plan, sur la route de Madrid, de gauche à droite, *le couvent des Augustins*, et, derrière une longue ligne d'arbres, *l'hôpital de la Conception*; plus loin, à droite, *la cathédrale*. — A l'horizon, de droite à gauche, *le vieux château*, *la Rue Haute* aujourd'hui promenade plantée d'arbres et à l'extrémité de laquelle est caché l'emplacement de la maison du Cid; enfin *la Tour de Sainte-Marie-de-las-Huelgas*.

N° 20. — Page 204.

Burgos. — *Vue du monastère des Carmélites, prise à l'ouest. — A gauche, sur les bords de l'Arlanzon, la promenade plantée d'arbres qui conduit à la Chartreuse de Miraflores.*

N° 21. — Page 216.

Salamanque. — *Vue générale, prise d'une colline au sud. — Au premier plan, le pont romain sur le Tormes, et, au delà, la ville s'élevant en amphithéâtre. — A l'horizon, de droite à gauche, l'église de Saint-Etienne-des-Dominicains, la cathédrale, l'université et l'emplacement de l'église de Saint-Vincent.*

N° 22. — Page 219.

Salamanque. — *Vue du palais des Comtes de Monterey, prise de très-près au sud-est, au débouché de la rue de Canizares. — Sous les fenêtres, emplacement de la maison achetée par la Sainte.*

N° 23. — Page 227.

Salamanque. — *Vue de la première maison occupée par la Sainte, prise de la Place de Sainte-Thérèse, au sud. — Au centre, la porte, le vestibule et les colonnes du patio; à gauche, le clocher de l'église de Saint-Jean-de-los-Barbalos.*

N° 24. — Page 261.

Albe. — *Vue générale, prise d'une colline au sud-ouest. — Au premier plan, le pont romain sur le Tormes, et, au delà, la ville s'élevant en amphithéâtre. — Hors de la ville, à l'horizon, le château en ruines, et, dans la ville, les trois édifices les plus importants, le monastère des Carmélites d'où la Sainte pouvait voir la rivière, entre l'église de Saint-Pierre, à droite, et l'église de Saint-Jean, à gauche.*

N° 25. — Page 267.

Albe. — *Monastère des Carmélites, vue du côté oriental, prise de la place voisine, au sud-est. — De droite à gauche, le dôme au-dessous duquel est le tombeau de la Sainte, l'entrée de la chapelle et le monastère.*

N° 26. — Page 292.

Albe. — *Le tombeau de la Sainte, sous une arcade creusée dans le mur derrière le maître-autel. — L'urne de marbre noir jaspé, les anges de marbre blanc et la grille d'argent.*

N° 27. — Page 295.

Albe. — *Le reliquaire du Cœur de la Sainte. — Le reliquaire d'argent, le globe de cristal transparent et le saint Cœur avec la blessure de la transverbération dans la partie supérieure et trois épines dans la partie inférieure.*

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES.
I. — Avant-propos.....	1
II. — <i>Avila, les trois berceaux de la Sainte.</i> — Arrivée à Avila; aspect nord-ouest de cette antique cité; son principal titre de gloire.....	11
III. — <i>Le monastère des Carmes de la Sainte, berceau de son enfance.</i> — Éducation de Thérèse; son désir de voir Dieu; Notre Dame de la Charité, sa nouvelle mère; sa piété attiédie se ravive chez les Augustines de Notre-Dame-de-Grâce.....	17
IV. — <i>Le monastère de l'Incarnation, berceau de la vie religieuse de la Sainte.</i> — Motifs touchants d'entrer dans la vie religieuse; séparation douloureuse. — Site admirable et très-sain du monastère, néanmoins maladie de la Sainte. — Dans le monastère, les parloirs, la chambre de la Transverbération et l'ermitage de saint Jean de la Croix. — Dans l'église, les deux chœurs superposés, la table de communion et l'emplacement de la cellule de la Sainte; motion généreuse de Marie de Ocampo.....	33
V. — <i>Le monastère de Saint-Joseph, berceau de la Réforme de la Sainte.</i> — La Réforme Thérésienne; opposition à Avila, mais approbation à Rome. — La chapelle primitive de Saint-Joseph; origine et extension prodigieuse de la dévotion à ce grand Saint. — La chapelle d'Alvaro de Mendoza; tombeaux des amis du monastère. — La fête du 24 août; ce monastère, la retraite et le paradis de délices de Dieu même.....	65
VI. — <i>Extension rapide de la Réforme Thérésienne.</i> — Caractère nouveau de la vie de la Sainte : <i>Sa vie au grand jour</i> ; principales fondations.....	93
VII. — <i>Medina del Campo.</i> — Grande confiance en Dieu et prodigieuse activité de la sainte Fondatrice. — La Réforme des Carmes.....	101

	PAGES.
VIII. — <i>Séville</i> . — Le jardin de Gethsémani de la Sainte; son portrait authentique par Jean de la Misère.....	121
IX. — <i>Tolède</i> . — Grand amour de la pauvreté, liberté toute chrétienne et esprit éminemment contemplatif de la Fondatrice.....	149
X. — <i>Burgos</i> . — Intrépide courage de la Sainte jusqu'à l'âge le plus avancé; sa force contenue et sa douce aménité.....	187
XI. — <i>Salamanque</i> . — La fondation la plus laborieuse et l'extase la plus séraphique unie à une grande estime pour la science.....	215
XII. — <i>Albe, le tombeau de la Sainte</i> . — Mort et sépulture de la Sainte; translations successives et état actuel du saint tombeau; une prière.....	259
<i>Quelques pièces justificatives</i> . — Autorisation pour visiter l'intérieur du monastère d'Albe et correspondance relative à la relique du saint Cœur.....	307
Table explicative des gravures.....	313

ERRATA

- Pages.
- 48, ligne 5, au lieu de *pitié*, lisez : *piété*.
- 213, ligne 2, au lieu de *était submergée*, lisez : *était à peine submergée*.
- 233, ligne 15, à la première colonne, au lieu de *trouver de plaisir*, lisez : *trouver du plaisir*.
- — — à la seconde colonne, au lieu de *trouver du plaisir*, lisez : *trouver de plaisir*.



PLASSE

SOUVENIRS
DU PAYS
DE
SAINTE THERESE

G 38771

